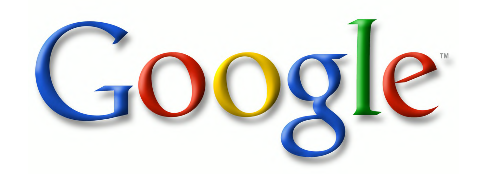
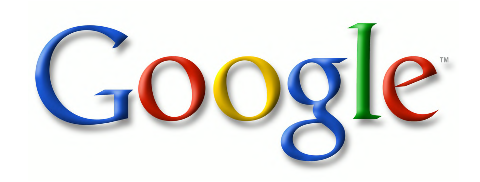



Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

IL NE FAUT PAS JOUER

AVEC

LA DOULEUR

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Format grand in-18

— SEULE ÉDITION COMPLÈTE —

LE VICOMTE DE LAUNAY	4 vol.
MARGUERITE	1 —
M. LE MARQUIS DE PONTANGES	1 —
CONTES D'UNE VIEILLE FILLE A SES NEVEUX	1 —
LA CROIX DE BERNY (En société avec Th. Gautier, Méry et J. Sandeau)	1 —
NOUVELLES	1 —
POÉSIES COMPLÈTES	1 —
LE LORGNON	1 —
LA CANNE DE M. DE BALZAC	1 —
IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR	1 —

THÉATRE

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES, comédie en cinq actes, en vers.
JUDITH, tragédie en trois actes, en vers.
CLÉOPATRE, tragédie en cinq actes, en vers.
C'EST LA FAUTE DU MARI, comédie en un acte, en vers.
LADY TARTUFFE, comédie en cinq actes, en prose.
LA JOIE FAIT PEUR, comédie en un acte, en prose.
LE CHAPEAU D'UN HORLOGER, comédie en un acte, en prose.
UNE FEMME QUI DÉTESTE SON MARI, comédie en un acte, en prose.

COURLOTON. — Imprimeries réunies, B

IL NE FAUT PAS JOUER

AVEC

LA DOULEUR

PAR

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

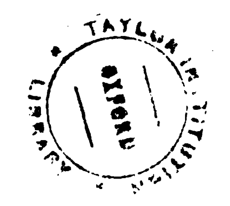
NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1885



IL NE FAUT PAS JOUER
AVEC
LA DOULEUR

I

Il était une fois un séducteur qui cherchait de l'ouvrage. L'hiver s'était pour lui joyeusement passé en brillantes conquêtes; mais le printemps était arrivé, et si le printemps est la saison des amours, ce n'est pas celle des séductions. M. de Lusigny était resté seul et désœuvré à Paris; aux premiers rayons du soleil, toutes ses heureuses victimes s'étaient envolées, emportant le trait qui les avait blessées, et il fallait attendre que l'été, le véritable été, fût venu, pour aller les re-

joindre aux eaux ou pour les visiter dans leurs châteaux. Les correspondances étaient actives; les petites lectures parfumées arrivaient chaque matin des provinces inquiètes; mais que sont les joies de la correspondance pour un séducteur? Un embarras flatteur, et voilà tout. L'ennui de ranger par ordre de dates et de couleurs (M. de Lusigny avait le tiroir des blondes et l'armoire des brunes; il prétendait que les blondes sont en général méchantes et coquettes, tandis que les brunes, au contraire, sont bonnes et sensibles), l'ennui de ranger par ordre tous ces amoureux reproches était à peine compensé par le plaisir de les mériter. D'ailleurs, ces cœurs qui lui appartenaient, ces orgueils qu'il avait soumis, ces imaginations qu'il avait troublées, ne pouvaient plus l'intéresser. Tous les conquérants se ressemblent, le passé ne compte pas pour eux. Il leur faut chaque jour des victoires nouvelles; ils ne savent garder leur prestige qu'à ce prix. Attacher est plus difficile que séduire; triompher est plus facile que régner; usurper n'est rien, conserver est tout. L'empereur Napoléon lui-même nous a dévoilé la triste nécessité de ses

batailles continuelles; il serait plaisant qu'en nous donnant le secret des conquérants, il nous eût aussi donné celui des séducteurs.

En fait d'hommes à bonnes fortunes, vous ne devineriez jamais quel modèle M. de Lusigny s'était proposé. Le duc de Lauzun? direz-vous, qui, le premier, a fait de l'insolence un moyen de plaire; le maréchal de Richelieu? qui professait pour les femmes tant de culte et tant de mépris; le marquis de Létorière? d'autant plus dangereux qu'il était sincère et qu'on pouvait l'aimer, quand on cessait de l'adorer; le comte de ***? célèbre séducteur de l'Empire, qu'on n'ose nommer parce qu'il n'a pas encore fini de séduire? Non, non, non.

Ce n'était aucun de ces grands maîtres : c'était un personnage beaucoup plus ancien, beaucoup plus respectable, beaucoup plus habile que tout cela, auprès duquel ces héros n'étaient que des ingénus; un professeur qui a fait de la séduction un art immortel, une étude psychologique des plus profondes; ceux-là séduisaient par instinct, mais lui séduisait par principe. Et il a laissé le plus beau code de séduction que la

perfidie humaine puisse imaginer. C'est une collection de recettes infaillibles, c'est tout un système ; mais il faut avoir la clef de ce système, il faut avoir le secret de ce langage. Heureusement, peu de trompeurs ont eu l'idée de l'étudier. Le personnage que M. de Lusigny s'était offert pour modèle, était un séducteur de l'antiquité très-célèbre par l'habileté, la variété de ses moyens, tous plus ingénieux les uns que les autres. Un séducteur de l'antiquité? allez-vous dire encore, c'est sans doute Thésée, qui ne s'effraya point d'une rivalité avec le dieu des enfers, Thésée qui séduisit Ariane et l'abandonna pour séduire sa sœur Phèdre, qui du reste ne paraissait pas très-difficile à séduire? Non, ce n'est pas Thésée ; c'est un séducteur bien plus terrible encore : c'est Jupiter enfin, puisqu'il faut le dire... le doyen des séducteurs, le père de toute la race *inganatrice*, Jupiter, le Lovelace de l'antiquité, le don Juan olympien, dont la science était si redoutable et qui connaissait si parfaitement le cœur des femmes, qu'il savait prendre tour à tour la forme, la qualité, le défaut qui devaient plaire à chacune d'elles.

M. de Lusigny avait étudié son Jupiter à fond, il l'avait suivi dans toutes ses entreprises, et il s'était rendu ingénieusement compte de tous les secrets employés par le maître du tonnerre dans l'art de se faire aimer. Il savait le pourquoi de toutes ses métamorphoses, et il se les était expliquées, non pas comme tant de commentateurs l'ont fait, en historiens et en naturalistes, mais en moraliste et en séducteur. Il ne pensait point, par exemple, que Danaé fût une princesse prisonnière dont Jupiter avait corrompu les geôliers; il pensait que la *pluie d'or* était un symbole et que Danaé était le type de la femme cupide et vaine, qui ne comprend aucun des sacrifices du cœur, mais qui connaît tous les calculs de l'intérêt; qu'on ne peut toucher, mais qu'on peut éblouir; qui ne se laisse pas entraîner par de tendres serments, mais qui cède tout de suite à de brillantes promesses... Et quand M. de Lusigny rencontrait dans le monde une de ces femmes pour qui la jeunesse, la beauté, l'esprit ne sont rien en amour, qui ne voient que la fortune, il se disait tout bas en lui-même :

— Danaé! Danaé!

Et la femme était aussitôt rangée, classée dans la catégorie des Danaé. Alors, pour cette conquête, il ne déployait ni soins ni esprit; il laissait reposer son imagination et son cœur; il hypothéquait une de ses terres, empruntait une somme considérable, et déployait pendant quelques mois un luxe fabuleux; on ne parlait plus à Paris que de ses chevaux pur sang, de sa table somptueusement servie, de ses laquais poudrés, de ses meubles, de ses tapis, de ses rideaux et de son argenterie. Pour les Danaé, une superbe argenterie est une séduction irrésistible; c'est la plus belle goutte de la pluie d'or. Quand toutes ces merveilles avaient bien produit leur effet, quand il était bien avéré que M. de Lusigny était l'homme le plus magnifique de tout Paris, que personne ne pouvait lutter d'opulence avec lui, quand Danaé était séduite, M. de Lusigny redevenait tout à coup un simple élégant, et il se disait, qualifiant ce genre de conquêtes :

Ce sont les plus faciles, elles ne coûtent que de l'argent.

Si, au contraire, il s'agissait de se faire aimer

d'une de ces femmes dont l'exquise délicatesse s'effarouche de trop d'éclat, romanesques beautés que la vanité ne saurait éblouir, mais qu'un sentiment généreux doit toucher, qui vivent de rêve et d'harmonie, qui chérissent les arts et la gloire ; pour qui les heureux de ce monde, les riches, les princes, les rois, ne sont point des hommes dangereux, mais qui tremblent d'émotion à voix sonore d'un poëte, mais qui versent de tendres larmes aux accents d'un Mozart inspiré ; que la vue d'un beau tableau, que la lecture d'un bon livre transportent d'un brûlant enthousiasme, dont l'existence est tout idéale et que l'idéalité seule peut séduire... alors M. de Lusigny appelait à son aide toutes les richesses de son imagination, toute la poésie de son cœur; il se faisait vaporeux et romanesque, il relisait les *Méditations* de Lamartine, dont il citait des vers à propos ; il se remettait à chanter Rossini et Bellini ; tous ses soupirs étaient harmonieux. Il était tout amour et mélancolie ; il se faisait plaintif pour être écouté, et malheureux pour être aimé ; et pendant qu'il jouait ce rôle, il invoquait son maître Jupiter... Oui, Jupiter, qui

s'était métamorphosé en cygne pour séduire Léda par sa candeur, par ses plaintes mélodieuses; et M. de Lusigny disait, à l'honneur des femmes, que la catégorie des Léda était une des plus nombreuses; il rangeait dans cette classe plusieurs héroïnes connues par leur dévouement à de grands artistes; Marie Stuart, qui aima l'infortuné Rizzio; Éléonore d'Est, qui eut pitié de la folie du Tasse; et de nos jours mesdames de ***, de ***, de ***, qui permettent à nos fameux peintres, à nos grands compositeurs, à nos brillants poëtes, de les célébrer, de les chanter, de les aimer.

Si, au contraire encore, il lui fallait entraîner quelque beauté positive, sans imagination, sans esprit et sans cœur, une de ces créatures banales qui ne vivent point par la pensée, dont l'existence est toute matérielle, et qui n'entendent rien aux délicates susceptibilités de l'amour, M. de Lusigny se rappelait l'enlèvement d'Europe.

Était-ce une prude qu'il fallait tenter? M. de Lusigny se faisait tout de suite humble et hypocrite; il se rappelait que pour séduire Junon la prude, le maître du tonnerre avait pris la forme du plus chétif et du plus triste des oiseaux, qu'il

s'était changé en coucou ! Quelle leçon ! quelle mordante épigramme il y avait dans cette métamorphose ! En effet, pour qu'une prude ose vous aimer, il faut que vous soyez laid, pauvre et inconnu ; jamais une prude ne se permettrait de *distinguer* (les gens communs qui ont des prétentions à la délicatesse du langage emploient volontiers cette expression), de *distinguer* un beau jeune homme, riche et à la mode ; il leur faut des amours subalternes et voilés, si improbables qu'ils ne puissent jamais être soupçonnés ; un vieux médecin, un précepteur timide, un voisin de campagne obscur, voilà les séducteurs des prudes ! Ah ! vous en conviendrez, Jupiter était un observateur bien profond !

Nous n'en voudrions pas d'autre preuve que cette autre métamorphose peut-être encore plus spirituellement moqueuse. La fable dit : « Jupiter se changea en flamme pour séduire Égine, princesse de Béotie... » Comprenez-vous l'ingénieuse méchanceté de cette allégorie ? Que nous enseigne ce mythe ? Il signifie : avec les femmes sottes, avec les princesses de Béotie, il faut jouer la passion.

M. de Lusigny voyait aussi le type de la femme ambitieuse dans l'imprudente Sémélé qui périt victime de son orgueil. Un jour, elle supplia Jupiter d'apparaître à ses yeux dans tout l'éclat de sa gloire, et le feu du ciel, qu'elle osa regarder, la consuma. Ainsi périssent les femmes qui ont la passion du pouvoir. Elles règnent un jour, mais dans les alarmes; elles s'élèvent par la faveur, mais pour retomber par la calomnie; elles arrivent jusqu'au maître, elles touchent le sceptre, elles essaient la couronne, mais, dans le délire qui s'empare d'elles, elles ne voient pas au pied du trône l'abîme où elles doivent s'engloutir. Que de Sémélés dans notre histoire! Agnès Sorel morte de chagrin, Gabrielle d'Estrées morte empoisonnée, la duchesse de Châteauroux indignement persécutée, la princesse des Ursins cruellement exilée, et tant d'autres célèbres ambitieuses, reines éphémères dont la fin tragique fait pitié, sans compter toutes les autres Sémélés bourgeoises de nos jours!

Enfin, dans la vertueuse Alcmène, que Jupiter ne peut séduire qu'en prenant les traits d'Amphitryon son époux, M. de Lusigny voyait

le type de la femme honnête, qu'on ne peut tromper qu'au nom du devoir ; aussi, lorsqu'il voulait séduire une femme honnête, il se dévouait généreusement à son mari : c'est le devoir lui-même qu'il rendait complice de ses projets. Il connaissait à fond ces nobles cœurs pleins de courage et de loyauté, qu'on ne captive qu'à force de loyauté et de courage, chez qui l'amour commence par la reconnaissance et l'admiration, que l'idée d'un beau sacrifice peut seule flatter, et qui trouvent dans leur besoin d'héroïsme leur unique danger. Il avait le secret de ces caractères sublimes ; il savait qu'il est une circonstance où ils peuvent être entraînés à compromettre leur honneur... c'est pour sauver celui d'un autre.

M. de Lusigny, comme on le voit, a pris au sérieux Jupiter. Ces explications folles que nous vous donnons comme des plaisanteries, sont pour lui choses très-graves ; il a fait de ces métamorphoses un travail consciencieux dont il parle même avec un peu de pédanterie. Il a, dit-il, des preuves de tout ce qu'il avance, et quand il est en confiance avec vous, il vous mon-

tre un tableau comparatif et explicatif qu'il dressé à ce sujet, et qui nous a paru fort amusant ; car la traduction de ces allégories ne s'arrête pas aux moyens de séduction employés par Jupiter, elle explique aussi les conséquences de ces séductions ; et c'est là que M. de Lusigny devient pédant tout à fait.

— Voyez, s'écrie-t-il, quel admirable enchaînement dans ces idées :

« Léda, séduite par Jupiter métamorphosé en cygne, a pour enfants les deux célestes frères, Castor et Pollux, et la plus belle des femmes, Hélène. Sens allégorique : De l'harmonie naît l'union et la beauté.

» Europe a pour fils Minos, Éaque et Rhadamante, les trois juges de l'enfer. Sens allégorique : La justice naît de la force.

» Sémélé donne le jour à Bacchus. Sens allégorique : De la puissance naît l'ivresse.

» Junon, la prude, séduite par Jupiter changé en coucou, a pour fils Vulcain : De la faiblesse et de l'hypocrisie naissent la laideur et l'envie.

» Alcmène a pour fils Hercule : Le devoir enfante le travail.

» Mais voici l'explication la plus étrange : Danaé, séduite par la pluie d'or, donne le jour à Persée, le paladin par excellence, qui détruit les monstres, qui délivre les jeunes filles enchaînées ; Persée, le don Quichotte de l'antiquité ! Qu'est que cela veut dire ? Cela signifie que le désintéressement naît de la cupidité ; que du trésor amassé par l'avare, viennent les secours et les bienfaits.

Tel est le système de M. de Lusigny, et rien n'est plus divertissant que de l'entendre appliquer à chacune de nos élégantes ces mythologiques dénominations.

— Auriez-vous jamais cru cela, lui dit-on, la belle Clémentine de C***, si spirituelle et si riche, épouse ce vilain petit avocat R***, qui vient d'être nommé député ?...

— Cela ne m'étonne pas, répond M. de Lusigny ; les avocats sont vite ministres, et mademoiselle de C*** est une Sémélé.

— On dit que madame H*** a la tête tournée de ce bel Espagnol qui chante si bien.

— Bon ! répond M. de Lusigny, encore une Léda.

— On prétend que le banquier D*** était au moment de manquer, mais que Frédéric G*** est venu à son secours.

— Je devine pourquoi, répond M. de Lusigny ; il veut séduire Alcmène, mais il ne réussira pas.

— Vous savez ce qu'on a découvert dans la maison de l'orgueilleuse baronne : dans sa maison, au cinquième étage au-dessus de l'entresol, demeure un jeune étudiant qui...

— Silence ! je sais à quoi m'en tenir sur la fierté de Junon.

Si quelqu'un s'écrie :

— Comprenez-vous qu'un grand imbécile comme Victor de P*** puisse être aimé d'une femme ?

— Oui, sans doute, répond-il enfin, tous les hommes peuvent être aimés, puisque ce n'est pas le cœur qui choisit, puisqu'il est permis à l'orgueil, à la cupidité, à l'ambition, au mensonge de venir en aide à l'amour.

II

M. de Lusigny, outre ce système étrange, avait une manie plus étrange encore, non-seulement il s'amusait à se métamorphoser pour plaire à une femme, mais il s'amusait aussi à la métamorphoser elle-même après lui avoir plu. Et c'est pour cela que, malgré son extrême discrétion, ses soins étaient si compromettants. Les femmes qui l'aimaient se trahissaient elles-mêmes par leur subit changement. Oh ! M. de Lusigny n'avait pas besoin de publier ses victoires, il n'avait pas grand mérite à dédaigner le charlatanisme de la fatuité ; on n'avait qu'à observer un moment la femme dont il s'occupait pour deviner le jour et l'heure où elle commençait à l'aimer. Quelle différence ! comme toutes les paroles de cette femme, toutes ses manières,

toute sa personne étaient changées ! Ce n'était plus la même voix, plus le même regard, plus le même maintien. Naguère elle était nonchalante, son air était froid, tout l'ennuyait ; aujourd'hui elle est vive, enjouée, presque folâtre, tout la fait rire, c'est merveilleux. Elle passait sa vie étendue sur un canapé, elle ne sortait jamais que le dimanche pour aller à l'église, elle n'aimait ni la musique ni la danse... maintenant elle court toute la journée à pied, en voiture, à cheval, elle ne manque pas une fête, elle a une loge à l'Opéra, et elle apprend à nager. Quelle activité ! la métamorphose est complète ; et ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'elle ne s'aperçoit pas du tout de la métamorphose ; elle s'imagine avoir toujours été ainsi ; quand on lui démontre pourtant à quel point ses habitudes nouvelles sont différentes de celles d'autrefois, elle répond naïvement :

— Autrefois je ne pouvais jamais sortir, j'étais obligée de tenir compagnie à ma mère.

On est au moment de lui répondre :

— Mais madame votre mère demeure toujours avec vous...

Et puis on se rappelle qu'il faut respecter son erreur, et l'on dit :

— C'est vrai, autrefois vous faisiez semblant d'être paresseuse pour rester toujours chez vous ; cela devait bien vous coûter.

Quand la femme qui commence à aimer M. de Lusigny, de coquette mondaine passe à l'état de femme sensible, le changement est beaucoup plus facile à motiver. Pour rester chez soi, on a mille prétextes. On acquiert tout à coup une santé très-délicate qui demande les plus grands soins ; on a une petite toux nerveuse et l'on craint le froid ; on a mal aux yeux et l'on redoute l'éclat des lumières. D'ailleurs, on n'a jamais, dit-on, beaucoup aimé le monde, on y allait par complaisance, cela se comprend.

— Quand on a un mari dans les affaires, il ne faut pas négliger ses relations.

Quelque amie perfide pourrait répondre :

— Mais, ma chère, vous avez toujours un mari, et il est toujours dans les affaires, et il a toujours besoin de ses relations.

Mais elle se contente de dire :

— Vous avez raison de fuir le monde, il devient bien ennuyeux.

Puis, comme elle tient à prouver qu'elle n'est pas dupe de ces mensonges et qu'elle connaît parfaitement la cause de cette réclusion volontaire, l'amie perfide se tourne vers M. de Lusigny, occupé à dessiner dans un coin du salon, et s'écrie avec l'étonnement le plus malin :

— Ah ! vous voilà, monsieur de Lusigny ! Que devenez-vous donc ? On ne vous voit plus nulle part !...

Cette aimable exclamation veut dire : « Je sais que vous passez la vie ici. »

Mais ces deux métamorphoses n'ont rien de triste. Aller tous les soirs dans le monde pour y rencontrer une personne qui vous plaît, ou rester tous les soirs chez soi pour y attendre une personne qu'on aime, cela n'a rien de rigoureux ; changer ses goûts pendant quelque temps, c'est un bien faible sacrifice en amour... Mais changer son caractère, changer son cœur et toutes ses idées et toutes ses croyances, vaincre ses antipathies, étouffer ses haines, dévorer ses craintes, se démentir soi-même à tout moment,

c'est un effort bien pénible, et c'est précisément le sacrifice que M. de Lusigny trouvait le plus de plaisir à exiger.

Vous souvient-il de cette belle comtesse de S***, si dédaigneuse, si capricieuse, si impérieuse, et quelquefois si furieuse, devant laquelle Charles de S*** tremblait comme un esclave tremble devant son maître; cette impératrice manquée qui se mourait de dépit de ne pouvoir régner que dans un salon, cette femme bel esprit qui n'avait pas d'esprit, dont la conversation était si fatigante, qui ne permettait aucune objection et qui cessait de vous prier à dîner chez elle quand par malheur, un jour à table, vous aviez eu l'audace de n'être pas de son avis; cette protectrice officieuse qui vous protégeait malgré vous, et pour vous humilier qui vous adressait tout haut, devant tout le monde, les questions les plus embarrassantes, que madame de V*** appelait spirituellement des questions de princesse; qui disait, par exemple, à une femme veuve : « Madame une telle, votre douaire est-il considérable ? » ou bien demandait à une étrangère établie en France depuis longtemps :

« Madame B***, à quel âge êtes-vous venue à Paris ? » ou bien encore, interrogeant avec indiscrétion un jeune homme qui avait eu quelques différends avec sa famille, lui disait : « Monsieur T***, êtes-vous bien avec votre père maintenant ? » Toutes questions très-pénibles à entendre, et que les rois ont seuls le droit de vous adresser, parce qu'eux seuls ont le pouvoir de vous les rendre agréables, car ils peuvent doubler le douaire des veuves, naturaliser les étrangers et réconcilier les familles. Cette orgueilleuse personne, vous vous la rappelez, n'est-ce pas ? Eh bien, M. de Lusigny, en moins de trois semaines, l'avait changée complétement. C'était une soumission, une douceur, une complaisance, une humilité dont tout le monde était émerveillé. Elle, auprès de qui ce pauvre Charles de S*** était si tremblant, devenait tremblante à son tour auprès de M. de Lusigny. A peine osait-elle lever les yeux quand il était là ; bien loin de chercher à le dominer dans ses opinions, elle attendait qu'il eût parlé pour avoir un avis elle-même. La crainte de déplaire rend si timide, et l'amour guérit si vite de l'orgueil !

Par quelle ruse M. de Lusigny avait-il obtenu ce triomphe? Qu'avait-il su dire à cette impérieuse beauté pour la rendre tout à coup docile? Eh! mon Dieu! il avait employé une ruse bien simple et qui ne manque jamais son effet : il l'avait accablée de flatteries, et c'est dans l'excès même de son orgueil qu'il avait trouvé le moyen de la corriger. S'il l'entendait discuter avec trop de vivacité et décider une question d'une façon par trop arbitraire :

— En vérité, madame, lui disait-il tout bas, j'admire avec quelle générosité vous dépensez votre esprit. Vous êtes bien bonne de prendre la peine de persuader ces gens-là; est-ce qu'ils peuvent vous comprendre? Est-ce qu'un vieux sot comme Saint-A*** et une petite niaise comme madame de D*** sont en état de soutenir une conversation avec une femme supérieure comme vous?...

Ces mots étaient magiques. A dater de ce jour, le vieux sot de Saint-A*** et la petite niaise madame de D*** pouvaient contredire tant qu'ils voulaient, *on ne se donnait plus la peine de les persuader*.

M. de Lusigny avait aussi un mode d'admiration qui était très-habile; il savait faire éclore les qualités qu'il vantait en feignant de les reconnaître.

— Ce qui me plaît en vous, disait-il encore à cette femme hautaine, c'est qu'avec beaucoup de noblesse dans les traits vous avez parfois aussi une très-grande douceur dans le regard.

Cela n'était pas vrai, mais cela ne tardait pas à le devenir. La qualité naissait de l'éloge.

— Avant de vous connaître, ajoutait M. de Lusigny, je vous croyais un caractère impérieux, une volonté de fer.

— Ah! vous aviez cette idée?

— Oui, pendant longtemps elle m'a éloigné de vous.

Qu'il y avait d'adresse dans ce mot! quelle menace terrible! Comment une femme pourrait-elle garder un défaut que l'homme qu'elle aime n'a pas encore remarqué, et qui l'éloignerait d'elle s'il venait à le découvrir. Ainsi le paon orgueilleux se métamorphosait en colombe.

De toutes les métamorphoses opérées par l'amour de M. de Lusigny, la plus merveilleuse,

sans contredit, est celle de la pauvre Stéphanie Meunier, qu'il avait rendue si triste et si ennuyeuse, sous prétexte de conversion, car M. de Lusigny mettait les conversions au nombre de ses plus belles métamorphoses. La malheureuse femme faisait pitié. Grâce aux sermons de M. de Lusigny, sa vie était un long supplice.

Fille d'une portière ambitieuse, et l'on sait jusqu'où l'ambition peut entraîner une portière *sans principes,* Stéphanie, dès son enfance, avait été destinée à embellir de sa présence les ballets et les coulisses de l'Opéra. Elle était jolie, coquette, gourmande, et d'une vanité à toute épreuve, c'est-à-dire qui ne résistait à aucune tentation. Elle était célèbre dans le monde par ses succès infiniment variés; on l'accusait d'avoir dévoré plusieurs patrimoines et compromis plusieurs majorats. Elle aimait les diamants avec passion, comme on aime les fleurs et les châles de l'Inde avec caprice, comme on aime les rubans; elle aimait les dentelles, elle aimait les chapeaux à plumes, elle aimait les riches étoffes, les montres de Bréguet, les bijoux ciselés, les chaînes d'or, les dîners fins, les brillan-

tes fêtes, elle aimait tout... excepté cependant ceux qui lui offraient ces richesses et ces plaisirs pour être aimés.

Telle était cette heureuse femme. Mais il faut lui rendre justice : du jour où M. de Lusigny s'est occupé d'elle, elle n'a plus rien aimé que lui. C'est alors que le supplice de la conversion a commencé. Un mot de lui a suffi pour changer cette existence folle en une austère vie. D'abord elle s'est mise à pleurer tous ses péchés en détail les uns après les autres, elle a longtemps pleuré : ensuite elle a renoncé aux vanités du monde, elle a vendu ses bijoux, ses châles et toutes ses parures, et elle en a donné le prix aux pauvres, c'est-à-dire à ses dignes parents. Ce qui ne les empêchait pas de s'écrier avec amertume, en parlant de M. de Lusigny :

— Ah! cet homme-là nous a ruinés!

Ils ignoraient alors la généreuse donation qu'il avait faite à leur fille, pour consolider, disait-il, sa conversion. Après avoir ainsi courageusement anéanti les preuves accusatrices d'un passé coupable, Stéphanie avait voulu élever son âme à la hauteur des pensées de celui qu'elle aimait.

Elle avait appris l'orthographe. Elle copiait des pages entières de Massillon, pour se familiariser avec les secrets d'un beau style. Les plaisirs de Paris lui étaient devenus odieux. Elle se plaisait à voir le coucher du soleil dans la plaine de Saint-Denis ou sur la montagne du Calvaire; elle ne savourait plus ni vin de Champagne, ni vin du Rhin, ni truffes, ni écrevisses, ni pâtés de foie gras. Elle se nourrissait d'un lait pur et d'un pain modeste; sa tête humiliée ne portait plus ni panaches ni fleurs. Son front, coiffé d'une simple capote, enveloppé des voiles du repentir, s'abritait sous le parapluie de la pénitence... Aspasie s'était changée en Lavallière.

Un seul mot avait suffi pour opérer ce prodige; mais, il faut en convenir, il était admirable, ce mot-là! Un jour qu'il pleuvait horriblement et qu'une charmante partie de campagne venait d'être *bouleversée,* M. de Lusigny était venu voir Stéphanie; elle était alors dans tout l'éclat de son luxe et de ses fautes. Il la trouva de fort mauvaise humeur. Il lui persuada qu'elle était triste, que le rôle qu'elle jouait dans ce monde n'était pas celui qui lui convenait. Il la

contempla longtemps en silence, puis il leva les yeux au ciel avec une expression de douleur indicible; enfin, après un profond soupir, il laissa tomber ce mot :

— Pauvre ange déchu!

Et tout fut dit.

Il eut plus de peine à métamorphoser en perfide coquette la bonne et candide Mélina de B***, cette gracieuse jeune femme si naïve, si voilée, qu'elle avait l'air, disait-on, de poser pour la statue de la Modestie. Mélina était l'idéal de la femme aimante, celle que l'on rêve à dix-huit ans, mais qu'on ne cherche qu'à cinquante. Pas trop vive, pas trop spirituelle, mais animée par la tendresse, mais intelligente par le cœur; point rêveuse, mais recueillie; sensible et non passionnée; ne sachant rien imaginer, mais sachant tout croire à propos; n'ayant aucune idée à elle, mais adoptant toutes les vôtres avec amour; n'ayant point de gaieté native, mais souriant quand vous riez; n'ayant point de mélancolie personnelle, mais s'attristant avec complaisance quand vous avez des ennuis; incapable de rien cacher, et d'avoir rien à cacher; naïve et impré-

voyante comme un enfant, mais raisonnable et résignée comme une mère de famille, pure... non pas comme le lis d'une pureté orgueilleuse, enivrante et royale; mais pure comme la marguerite, d'une pureté mystérieuse et modeste qui s'ignore elle-même, qui ne sait pas qu'on peut l'admirer.

Hélas! hélas! qui pourrait aujourd'hui la reconnaître. Comme ce jeune cœur s'est vite corrompu. Quelle admirable fausseté! quelle piquante moquerie! comme elle ment bien aujourd'hui, cette voix si douce qui jusqu'alors n'avait jamais menti! Admirez avec quel aplomb la perfide médit de ceux-là mêmes qu'elle préfère; avec quelle franchise elle tend la main à la jeune femme dont elle captive le mari; avez-vous vu le regard qu'elle a jeté à l'heureux Ernest en répondant à Jules : « Non, ce soir je ne serai pas chez moi; » manière ingénieuse de dire à Ernest : « J'y serai. » Savez-vous pourquoi elle a loué à Paris l'hôtel de ***, c'est pour demeurer en face de madame C***, qui est jalouse d'elle et qu'elle fait mourir de chagrin. M. de Lusigny est enchanté de tous ces manéges. Il appelle cela de

l'esprit, il est tout fier d'avoir métamorphosé l'innocente pâquerette en jusquiame, et la pudique Virginie en Célimène.

Quoi! direz-vous, cet homme-là existe? Mais c'est un monstre affreux, un don Juan, un Méphistophélès? Rassurez-vous, ce n'est ni un don Juan, ni un Méphistophélès, ni un monstre affreux : c'est tout simplement un *légitimiste* qui s'ennuie et qui s'est fait séducteur, parce qu'il avait bien trop d'esprit pour se faire conspirateur.

Maintenant que vous le connaissez, peut-être vous intéresserez-vous à sa dernière aventure arrivée il y a deux mois. Nous étions ensemble chez madame la duchesse de... Il y avait chez elle ce soir-là presque tous les hommes aimables qui composent sa société habituelle : M. Berryer, M. de Salvandy, M. de Pastoret, M. Eugène Sue, M. de Sainte-Beuve, le prince G***, lord L***, le marquis de L*** B*** et le comte Alfred de M*** Les conversations étaient fort animées, et M. de Lusigny, pour sa part, était occupé à médire fort gaiement lorsqu'on annonça madame...

III

On annonça madame la comtesse Albert de Viremont et madame la comtesse Charles de Viremont. Les deux belles-sœurs se faisaient appeler ainsi. C'est la mode aujourd'hui. Les titres ne sont plus partagés, comme autrefois, par droit d'aînesse. Les cadets de famille n'en sont plus réduits aux modestes titres de vicomtes et de barons. Si leur frère aîné est comte, ils sont tous comtes ; s'il est marquis, ils sont tous marquis; même s'il est prince, ils sont princes. Ne sommes-nous pas sous le régime de l'égalité? La loi d'aînesse n'a-t-elle pas été repoussée avec horreur ? Selon les principes de la politique nouvelle, tous les hommes sont frères... et tous les frères sont égaux... Donc, les frères d'un comte doivent être comtes comme lui... Voilà du moins

ce que la noblesse aura gagné à la révolution de Juillet.

La duchesse s'empressa d'aller recevoir les deux femmes qu'on venait d'annoncer, et chacun se mit à les examiner avec curiosité.

Cette visite était un événement. Il y avait quatre ans que la jeune veuve de Charles de Viremont n'avait paru dans le monde ; sa belle-sœur semblait fière et heureuse de l'y ramener. Elle lui servait de chaperon de très-bonne grâce, bien qu'elle fût à peine plus âgée qu'elle. Mais madame Albert de Viremont est une de ces femmes froides, sérieuses, tristes, qui aiment le monde passionnément, comme toutes les personnes inanimées ; car les ennuyeux se rendent justice, ils s'ennuient aussi eux-mêmes. Ils se fuient ; pour s'amuser, ils ont besoin des autres, c'est-à-dire d'ennuyer les autres. Ces esprits engourdis aiment le bruit qui les réveille et le mouvement qui leur fait sentir l'existence. Ils sont bien autrement avides de fêtes et de plaisirs que ne le sont les caractères évaporés. Mais comme ils rougissent un peu de ces goûts frivoles en contradiction avec leur maintien, ils

cherchent toutes sortes d'adroits prétextes pour s'y livrer sans remords ; et ils parviennent ingénieusement à décorer du nom de complaisance et de devoir leur sournoise futilité.

Sans avoir les traits réguliers, madame Albert de Viremont paraît belle. Une extrême pâleur, des yeux et des cheveux noirs lui donnent une physionomie remarquable ; et puis elle a ce faux air sentimental et romanesque qui doit naître nécessairement d'une grande tristesse, jointe à une grande parure. N'oublions pas de dire que madame de Viremont, qui suit la mode avec conscience, et qui parle chiffons en savant docteur, était ce soir-là fort bien mise. Sa robe de gros de Naples blanc, garnie de trois volants, était faite à merveille, et la petite couronne de lilas étoilée de diamants qui entourait ses cheveux était du meilleur goût.

Quant à madame Charles de Viremont, elle était si jolie, son teint était si frais, ses joues étaient si roses, son sourire était si fin, ses manières avaient tant de grâce et de vivacité, que M. de Lusigny ne voulut pas absolument reconnaître en elle cette pauvre jeune veuve dont les

malheurs étaient si célèbres, et à laquelle, malgré lui, il s'était intéressé tant de fois. Il tomba dans le tort vulgaire de juger sur les apparences. Il s'imagina que celle des deux femmes qui était triste était celle qui avait été malheureuse, et sur elle se fixa d'abord toute son attention. Mais il vit bientôt son erreur. Un homme tel que lui ne pouvait longtemps s'y tromper. Il ne tarda pas à deviner qu'il y avait entre madame Albert et madame Charles de Viremont toute la différence qui existe entre une vague langueur et un profond découragement, entre une inquiétude sans cause et un désespoir sans remède.

En effet, la tristesse calme de l'une, cette tristesse qui osait se montrer, ne provenait point d'un chagrin réel, c'était la douce mélancolie d'une imagination rêveuse qui croit encore au bonheur, mais qui est lasse de le chercher ; tandis que la gaieté factice et nerveuse de l'autre, c'était ce douloureux courage d'une âme brisée qui n'espère rien, qui ne désire rien, qui ne cherche plus le bonheur parce qu'elle l'a perdu, parce qu'elle sait qu'on ne l'entrevoit sur la

terre un jour, une heure, que pour le perdre. C'était la fermeté stoïque, la résolution violente d'une femme désenchantée qui supporte la vie par devoir, mais qui trouve la force de vivre dans une volontaire insensibilité, dans une complète abnégation. Il n'y a que deux manières de traiter la douleur : par l'*abrutissement* ou par l'*étourdissement*. Il faut, si l'on est libre de souffrir, se livrer à elle comme une proie, comme la victime est livrée au bourreau, se laisser par elle tourmenter, déchirer, torturer ; lui donner à la fois tout son sang et toutes ses larmes. Alors on tombe devant elle épuisé, anéanti, abruti... mais soulagé. Si l'on n'est pas libre de lui appartenir tout entier, c'est elle, au contraire, qu'il faut tourmenter, repousser, chasser, étouffer, c'est elle qu'il faut vaincre à force d'occupations, de mouvement et de bruit. Il faut alors avoir recours à toutes les distractions périlleuses, comme les luttes politiques, les affaires, les voyages ; à toutes les agitations indifférentes, comme les plaisirs de la vanité, les obligations du monde, les travaux d'artistes, les études scientifiques ; enfin, à toutes ces occupa-

tions intéressantes où le cœur n'entre pour rien, mais qui emploient les heures, qui nourrissent les yeux d'images variées, qui captivent la mémoire par des mots nouveaux, qui entraînent l'esprit observateur malgré lui, qui étourdissent les souvenirs, qui vieillissent les impressions, qui ne consolent pas, sans doute, mais qui du moins ne laissent pas le temps de penser et de souffrir. Ce rapide mouvement qui emporte votre existence semble en précipiter le cours; on se fait illusion. On finit par croire qu'en vivant si vite on mourra plus tôt.

M. de Lusigny observait depuis un instant madame Charles de Viremont, et déjà il pénétrait ses plus intimes pensées. Il lisait dans ce gracieux sourire un affreux chagrin, un amer dépit, une secrète honte d'avoir pu résister à de tels malheurs. Il devinait que cette jeune âme avait dit un adieu irrévocable à toute émotion douce, à tout sentiment affectueux. Elle aussi, pensait-il, » pris pour devise ce mot de Valentine de Milan : « Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien; » mais elle ne le dit pas, comme la noble veuve, en habits de deuil, les yeux baignés

de larmes, le cœur navré d'amour; elle le dit en robe de bal, le cœur éteint et les yeux secs.

Absorbé par ses réflexions, M. de Lusigny était devenu muet. Cette préoccupation était sincère, et il ne jouait aucun rôle en ce moment. Mais le monde n'est pas si sot que de croire à la sincérité; il est trop profond pour cela; il a plus tôt fait de supposer mille ruses. Le monde est souvent complice des trompeurs; il leur donne parfois d'excellentes idées, et plus d'un séducteur dérouté a trouvé dans un soupçon d'abord injuste l'inspiration d'un stratagème qui plus tard l'a fait réussir. Bref, chacun imagina que ce silence et cet air pensif cachaient de graves et hostiles projets.

Il y avait ce soir-là un petit bal chez madame de M***, où mesdames de Viremont devaient aller, après avoir fait encore une ou deux visites. On parla de cette fête et des beautés célèbres qu'on y verrait. Tout à coup M. de Lusigny se rappela qu'il avait promis de conduire à ce même bal un de ses amis, et que cet ami l'attendait. Il partit mystérieusement, comme c'est l'usage.

A peine eut-il quitté le salon, que la duchesse demanda en riant à mesdames de Viremont si elles étaient en guerre avec M. de Lusigny.

— Je ne l'ai jamais vu ainsi, ajouta-t-elle. Avant que vous vinssiez, il était gai, brillant, il nous contait vingt folies; dès que vous avez paru, il est devenu rêveur et il n'a plus dit un mot.

— Quoi! reprit vivement madame Charles, c'est là M. de Lusigny!...

— Sans doute, c'est lui; vous ne le connaissiez donc pas?

— Non; c'est la première fois que je le rencontre, répondit la jeune femme en s'attristant malgré elle.

Il y avait toute l'histoire de sa vie dans la manière dont elle dit cela. C'était rappeler que depuis quatre ans elle avait quitté le monde, et pour quel malheur elle l'avait quitté.

— Mais j'ai bien souvent entendu parler de lui, continua-t-elle en s'efforçant de vaincre une émotion passagère, et j'avoue que je me l'étais figuré beaucoup moins sérieux. Je lui trouve un air respectable qui s'accorde peu avec sa réputation.

— Ne vous y fiez pas, dit quelqu'un, les hommes si brillants dans le monde ne sont jamais plus dangereux que lorsqu'ils sont maussades.

— Comment cela ?

— C'est que rendre insupportable un homme charmant, c'est très-flatteur.

A cette plaisanterie, madame Charles de Viremont rougit tellement, elle parut si troublée, que cela donna beaucoup à réfléchir.

Une heure après, elle retrouva M. de Lusigny au bal, chez madame de M*** ; car dans ce grand monde si varié on rencontre toujours les mêmes personnes. On a beau traverser les ponts, courir d'un quartier à l'autre, la population des salons ne change point. Aussi, quand vous demandez :

— Était-il bien joli, le bal de madame une telle ?

On vous répond dédaigneusement :

— Il n'y avait rien d'extraordinaire, on y voyait les mêmes figures qu'on voit partout.

Ce qui n'empêche pas de critiquer une autre fête par ce reproche tout contraire :

— Il n'y avait personne de connaissance, c'était affreux !

Voilà donc le plaisir qui vous attend dans un salon : si l'on y connaît tout le monde, la curiosité n'y est pas excitée et l'on ne s'amuse point ; et si l'on n'y connaît personne, on s'y ennuie.

M. de Lusigny s'occupa de madame Charles de Viremont toute la soirée. La jeune femme ne pouvait lever les yeux sans rencontrer le regard menaçant de cet ennemi qui l'observait. Cependant il ne se fit point présenter à elle ni à sa belle-sœur ; il évita même plusieurs fois de prendre part à une conversation générale qui aurait pu lui servir de prétexte pour se rapprocher d'elles. Il persista dans un silence expressif dont l'effet lui semblait certain. La princesse de*** lui ayant demandé son bras pour l'aider à traverser la foule, il s'empressa de se mettre à ses ordres ; mais bientôt il revint auprès de mesdames de Viremont. Si ces deux dames passaient dans un autre salon, il restait un moment encore dans celui qu'elles venaient de quitter, leur laissant le temps de choisir ailleurs d'autres places, et puis il allait s'établir de nouveau en face d'elles avec la plus agréable affectation. Il étudiait attentivement les femmes avec lesquel-

les mesdames de Viremont paraissait liées le plus intimement, inscrivait leur nom dans sa mémoire et se promettait d'aller leur faire sa cour dès le lendemain. Mesdames de Viremont possèdent, par malheur, un vieil oncle, bavard très-ennuyeux. M. de Lusigny éprouva le besoin d'écouter pendant une demi-heure les raisonnements politiques de cet oncle. Mesdames de Viremont possèdent encore une grosse cousine qui étouffe toujours et qui avale quinze glaces et autant de verres de sirop dans les moindres fêtes. M. de Lusigny ne put résister au désir de lui offrir six glaces aux framboises et trois verres de punch. Mesdames de Viremont devaient savoir que M. de Lusigny avait naguère rendu des soins compromettants à lady Émilia B*** et à madame de P***. M. de Lusigny s'empressa d'avoir la vue basse et de ne pas reconnaître lady Émilia ni madame de P*** lorsqu'elles passèrent devant lui. Le séducteur préparait ses trames, le pêcheur tendait ses filets, l'araignée tissait sa toile, le conquérant traçait son plan de campagne. Chaque fois que madame Charles de Viremont apercevait M. de Lusigny,

elle rougissait. Bien... La victime était déjà prévenue, inquiète, effrayée. C'était beaucoup pour un premier jour. On ne demandait rien de plus.

Vers la fin du bal, pendant que l'on dansait cette mazourka de fantaisie tant à la mode ce printemps, la jeune femme, que tout ce manége commençait à fatiguer, proposa à sa belle-sœur de s'en aller, pensant avec raison que dans un moment où chacun était occupé à regarder danser la mazourka et où personne ne songeait à quitter le bal, on pourrait avoir sa voiture plus promptement. Sa belle-sœur ayant paru prête à partir, elle se leva, et, se croyant suivie par elle, elle traversa plusieurs salons et arriva dans celui qui précédait l'antichambre; là elle vit qu'elle était seule et attendit. On sait que cette année les bals intimes étaient à la mode. On se donnait le luxe des salons étincelants et déserts. Madame de Viremont resta seule quelque temps, et comme la solitude est un piége que l'on n'est pas accoutumé à redouter dans le monde, elle y tomba complétement et s'abandonna à ses sombres pensées. Un voile funèbre couvrit son visage,

naguère si faussement joyeux, sa taille se pencha comme succombant sous un poids insupportable, et des larmes involontaires coulèrent sur ses joues alors d'une effrayante pâleur. Elle revint à elle quand l'orchestre cessa de jouer la mazourka. Elle ne se rappela qu'elle était au bal que lorsqu'elle n'entendit plus la musique du bal. Elle essuya ses yeux vivement, regarda avec inquiétude si personne, n'était là, et elle aperçut en face d'elle M. de Lusigny... Mais cette fois, à sa vue, elle ne rougit pas, elle ne détourna pas la tête avec dédain ; cette fois il n'y avait dans le regard de M. de Lusigny rien qui dût l'offenser, ni coquetterie, ni fatuité, il n'y avait que ce qui devait en ce moment la toucher : de la pitié et du respect.

Mais cette émotion délicate ne fut pas de longue durée. Le séducteur était à peine rentré chez lui qu'il se livra de nouveau à ses combinaisons stratégiques. Après avoir mûrement calculé les obstacles et les chances, les difficultés et les ressources, il conclut à son avantage en disant :

— Elle a juré de ne plus aimer... elle m'aimera...

IV

En arrivant à l'hôtel de Viremont, les deux belles-sœurs trouvèrent un magnifique garde national qui les attendait sur le perron, et qui vint galamment leur offrir la main pour descendre de voiture.

— Te voilà déjà, Hector, dit madame Albert à son frère, par quel hasard es-tu libre de si bonne heure ?

— Parce que j'ai un *amour* de sergent-major qui, pour récompenser mon zèle, me dispense de faire mon service, c'est-à-dire qu'il m'a permis de m'en aller, à condition que je reviendrais à sept heures monter ma faction.

Hector fit cette réponse en riant ; mais il s'interrompit tout à coup en voyant l'air sombre de madame Charles de Viremont.

— Vous paraissez bien fatiguée, madame, dit-il avec inquiétude.

— Je suis très-souffrante, lui répondit-elle. Bonsoir, Hector; et sans le regarder elle rentra dans son appartement.

La figure d'Hector était celle d'un homme affreusement désappointé.

— Qu'est-ce qu'elle a donc ce soir? demanda-t-il.

— Je ne sais, reprit sa sœur; elle a été très-gaie, très-aimable toute la soirée, et puis à la fin du bal, à propos de rien, elle est devenue triste comme tu la vois.

— Et mon pauvre souper? s'écria Hector d'un air confus.

— Quel souper?

Hector ouvrit alors la porte de la salle à manger.

— Le voilà, dit-il, ce souper que j'ai fait préparer pour vous. C'était bien la peine d'inventer tant de mensonges pour séduire mon sergent-major; car cet *amour* est un tyran abominable: il ne voulait pas absolument me laisser partir, il m'a fallu lui faire mille contes pour obtenir quel-

ques heures ; lui dire qu'il s'agissait d'empêcher un duel, qu'il y allait de la vie de mon meilleur ami ; que mon absence pouvait causer les plus grands malheurs... et toutes ces ruses sont inutiles !

— C'est pour souper avec nous que tu étais revenu si tôt ?

— Sans doute ; j'avais si bien arrangé cela ! Je sais qu'il n'y a jamais de souper chez Madame *** ; je sais qu'après une nuit passée au bal on a toujours faim, comme après une nuit passée au corps-de-garde, et je m'imaginais vous faire à toutes deux une charmante surprise ; mais la tristesse de cette méchante Léontine a tout gâté.

— Mon mari est-il rentré de bonne heure !

— Albert ? il n'est pas sorti ; il a fait comme toujours, il a dormi dans son fauteuil jusqu'à onze heures, et puis il est allé dormir dans son lit. Mais il devait être des nôtres ; il m'avait prié de le faire réveiller, et je l'aurais fait sans scrupule ; ce n'est pas trop pour supporter les plaisirs de la garde nationale que de se permettre un petit excès en famille.

En cet instant le maître-d'hôtel vint prendre les ordres :

— Vous pouvez vous coucher, Simon, dit Hector, nous ne souperons pas ; ces dames n'ont pas faim.

C'est par les mots les plus simples de la vie habituelle que se trahissent les caractères, et le caractère d'Hector était tout entier dans ce mot-là : « Nous ne souperons pas ; ces dames n'ont pas faim. » Ce pauvre Hector, il se comptait pour si peu de chose, qu'il s'était accoutumé, depuis qu'il avait quitté le collége, à mettre toute son existence dans les caprices de ces deux jeunes femmes, dont il était l'unique protecteur. Car M. de Viremont sortait fort rarement. Son temps se passait à manger et à dormir. C'était un gastronome qui en était à sa troisième gastrite ! Or, vous le comprenez, cette lutte d'une passion qu'il fallait satisfaire et d'une santé qu'il fallait ménager, suffisait pour occuper toutes les heures de sa vie.

Hector était donc le très-humble *cavalier servante* de sa sœur et de la belle-sœur de sa sœur. C'était mieux encore, c'était l'idéal

du *Patito.* Toujours grondé, toujours accusé, toujours victime ; il ne se plaignait jamais. Pourvu qu'on lui permît d'être là, il était content. Il ne demandait pas qu'on l'aimât ; il ne tenait pas à paraître aimable ; il demandait seulement qu'on l'autorisât à se dévouer. Comme il ne se plaisait pas à lui-même, il avait besoin de vivre par un autre pour trouver quelque bonheur à vivre. Hector n'était ni beau ni laid, ni sot ni spirituel, ni pauvre ni riche, et cependant, s'il avait voulu s'occuper un peu de lui, il aurait pu devenir riche et spirituel, et même paraître beau. S'il avait consenti à se regarder dans une glace pour voir que son habit lui allait mal, il aurait pu en commander un mieux fait ; s'il avait songé à faire valoir sa fortune, il aurait pu l'augmenter considérablement, enfin s'il avait voulu cultiver son intelligence, il aurait pu acquérir beaucoup d'esprit, car il avait en réalité tout ce qui en donne : de la raison, de l'instinct, une grande justesse d'observation, une imagination vive et cette hauteur de vue, cette supériorité de jugement que donne une bonté sublime, une bonté royale. Mais, hélas ! il avait aussi tout ce

qui fait qu'on n'ose pas avoir de l'esprit : la défiance et le dégoût de lui-même, l'ignorance de ses facultés, une trop grande naïveté d'impression, une philosophie trop sincère, un trop réel mépris des niaiseries indispensables dans le monde, un orgueil engourdi, et ce qui lui était encore plus fatal que tout cela : une passion sans espoir.

Madame de G*** disait en parlant de lui :

— C'est un homme médiocre ; mais avec un grain d'égoïsme, il aurait été un homme supérieur.

Il aimait Léontine éperdument, follement, et sa modestie était telle, que jamais un seul jour, un seul instant, dans ses plus brillantes chimères, l'idée d'être aimé d'elle ne s'était offerte à sa pensée. Être aimé de Léontine ! lui, Hector de Bastan ! Fi donc ! Ce n'est pas un homme vulgaire comme lui qui mériterait cet honneur. Oh ! non, il rêvait pour elle un être si aimable, si distingué, si parfait !... qu'il espérait bien qu'elle ne pourrait jamais le rencontrer.

La voir tous les jours, habiter avec elle sous le même toit, avoir le droit de s'occuper d'elle à

tous moments ; se lever de grand matin pour *fatiguer* le cheval qu'elle devait monter dans la journée, courir chercher un médecin si elle était souffrante, aller vingt fois chez son homme d'affaires si elle avait à défendre quelques intérêts, lui procurer un plaisir, lui épargner un ennui, écouter patiemment ses longues plaintes quand elle racontait ses chagrins passés, rire aux éclats pour la remercier de sourire quand elle daignait se moquer de lui, telle était sa vie, c'était là tout son bonheur, et il n'en imaginait point d'autre.

Toutefois ce premier bal l'avait inquiété ; une crainte confuse l'agitait. Il avait bien souffert pendant toute la soirée ; jamais la tyrannie de la garde nationale ne lui avait semblé plus odieuse. Faut-il le dire ? il avait pensé un moment à se soustraire à ses devoirs de citoyen : l'*hôtel des haricots* lui était apparu, et il avait nargué cette apparition menaçante ; l'ombre de ce garde municipal que les *Guêpes* ont rendu célèbre s'était dressée devant lui, et il avait défié ce redoutable fantôme. Un moment il avait voulu sacrifier les plaisirs du corps-de-garde à ceux du bal ; mais il

avait eu peur d'être deviné. Il désirait bien trop aller à ce bal pour se permettre d'y aller. Cela nous arrive à tous très-souvent, n'est-ce pas ? de nous intéresser à une chose si vivement que nous n'osons pas même avoir l'air de nous en occuper.

C'était pour lui surtout que la rentrée de Léontine dans le monde parisien était un grand événement. Il lui tardait d'entendre le récit que les deux jeunes femmes feraient de leur soirée, et c'est afin de l'entendre plutôt qu'il avait eu l'idée de ce malencontreux souper. Le plaisir de voir madame Charles de Viremont en grande parure, elle qu'il avait vue si longtemps en grand deuil, était bien aussi un des sérieux motifs de cet empressement. Mais tous ces plans si naïvement ingénieux, tous ces soins si puérilement tendres, avaient été déjoués !

Hector retourna à son poste l'esprit tourmenté et le cœur triste, et, chemin faisant, il se disait :

— Je ne veux plus qu'elles sortent sans moi ; ce soir, il s'est passé au bal quelque chose... je saurai ça demain.

Mais Hector le lendemain ne sut rien du tout, car s'il avait appris ce qui s'était passé au bal chez madame de M***, il se serait moins empressé de conduire madame de Viremont au théâtre des Variétés, où se trouvait M. de Lusigny. Cette partie de spectacle s'était arrangée si naturellement, qu'elle ne pouvait, en vérité, donner le moindre ombrage. Madame de S*** l'avait improvisée ; M. de Lusigny lui avait raconté des mots si plaisants de *Levassor* dans la pièce nouvelle, qu'elle avait vite envoyé retenir deux loges : une pour elle, dans laquelle mesdames de Viremont et Hector étaient placés, et puis une autre pour une de ses parentes avec qui était M. de Lusigny.

Madame Charles de Viremont, en apercevant en face d'elle ce séducteur audacieux, devint tremblante de colère ; elle trouvait une révoltante fatuité dans la promptitude de ces attaques. Je le devine, pensa-t-elle, il va venir ; madame de S*** nous le présentera ; mais l'accueil que je lui ferai lui ôtera bientôt toute idée de continuer ce manége... Chaque fois que la porte de la loge s'ouvrait, Léontine relevait fièrement

la tête et se préparait au combat. Elle s'armait du regard le plus dédaigneux... et ce regard terrible tombait sur un bon vieil ami qu'elle revoyait avec le plus grand plaisir, ou bien sur un diplomate allemand qui ne méritait en rien son courroux. Ces superbes efforts de dignité furent perdus : M. de Lusigny ne vint pas ce soir-là dans la loge de madame de S***, qui dit avec un peu d'humeur en sortant du spectacle :

— Vous êtes cause, mesdames, que M. de Lusigny m'a abandonnée aujourd'hui ; il ne vous connaît pas ; il a eu peur de vous.

Deux jours après, mesdames de Viremont reçurent un petit billet conçu ainsi :

« On m'amène ce soir un Italien qui a une voix superbe et qui chante comme Rubini. Voulez-vous venir l'entendre, sans façon; je n'aurai presque pas de monde. Nous prendrons des glaces en famille. »

Ce billet était de cette grosse cousine qui avait toujours soif, et dont M. de Lusigny s'était si gracieusement occupé l'autre jour au bal.

Mesdames de Viremont se rendirent à son invitation, et Léontine arriva chez elle sans dé-

fiance; mais à peine était-elle assise que la maîtresse de la maison s'écria :

— Comprenez-vous ce vilain M. de Lusigny qui ne vient pas? Il m'avait pourtant bien promis qu'il serait ici à neuf heures avec son Italien.

— Ah! dit Léontine, c'est M. de Lusigny qui vous amène ce chanteur?

— C'est lui; et depuis trois jours, il me tourmente pour que je fasse connaître à mes amies cette merveille... Mais le voilà.

On vit alors s'avancer d'un air très-grave, trop grave même, M. de Lusigny, suivi d'un Italien, trop Italien aussi, personnage fantastique s'il en fut jamais. Nous assistions à cette présentation, et nous devons le dire à notre gloire, à l'instant même, rien qu'en observant le sourire contraint de M. de Lusigny, nous avons deviné que cet Italien était un faux chanteur qui allait chanter faux.

M. de Lusigny, après avoir déposé près du piano son Italien, passa devant madame Charles de Viremont, en lui adressant un vague salut qui semblait lui dire : « Vous allez voir ce dont je suis capable pour vous. »

Alors commença une étrange scène que nous ne pouvons nous rappeler de sang-froid. Un savant accompagnateur préluda, et après une ritournelle parfaitement bien jouée, l'Italien de M. de Lusigny se prit à chanter. Jamais, non jamais, nous n'avons entendu rien de semblable. En écoutant cela un pape n'aurait pu garder son sérieux. D'une bouche immense, avec des efforts inimaginables, sortaient des sons inouïs. Il y avait de tout dans ce gosier sauvage : des chats, des rats, des souris, des clés, des cailloux, des sous, de la monnaie, de la ferraille ; excepté de la voix, il y avait de tout. Cet homme imitait involontairement tous les cris plaintifs de la nature, le cri du paon, celui de la chouette, celui de la girouette, le bruit du vent dans les cordages, les sifflements de la bise dans les corridors, les gémissements des portes aux gonds rouillés, des chariots aux roues mal graissées ; excepté le chant de l'homme, il imitait tous les chants. Sous prétexte de cadences, il bêlait ; sous prétexte de *roulades,* il croassait, et puis, sans aucun prétexte, il miaulait, jappait, hurlait, beuglait dans tous les tons ; c'était affreux. La mat-

tresse de la maison était fort mécontente, mais comme tout le monde riait, elle prenait son parti bravement.

Chacun observait M. de Lusigny, qui supportait cette humiliation avec beaucoup de grâce; il se tenait debout devant la cheminée et baissait les yeux d'un air de modestie plein de charme. Il paraissait jouir de cette mélodie en connaisseur éclairé; lui seul ne riait point; lui et madame Charles de Viremont, qui était pâle d'indignation; elle avait le secret de cette comédie. Plus cet horrible virtuose chantait faux et plus Léontine était révoltée; chaque son aigu qu'il poussait lui arrivait au cœur comme une insulte; il était si évident pour elle que M. de Lusigny n'avait imaginé cette soirée de musique, cet épouvantable concert, que pour l'attirer chez sa cousine, comme il l'avait attirée au spectacle quelques jours auparavant! elle sentait tout ce qu'il y avait de finesse à avoir choisi ce mauvais chanteur, afin qu'il lui fût impossible à elle de se tromper sur le but véritable de cette soirée: ces chants odieux étaient un langage d'amour qu'elle devait comprendre et qui devait la toucher. D'ailleurs, les re-

gards du séducteur venaient de moment en moment l'expliquer : sitôt que le chanteur se mettait à gémir d'une façon plus extraordinaire, M. de Lusigny jetait sur Léontine un doux regard qui voulait dire : « C'est pour vous voir une heure que j'ai imaginé ce moyen. »

Quand l'Italien eut terminé son air de bravoure, on passa dans le salon voisin pour prendre des glaces et du thé. C'est alors que M. de Lusigny fut accablé de reproches, d'outrages, d'épigrammes de toutes sortes.

— Quoi ! disaient les dilettanti, c'est pour entendre ça qu'il nous a fait venir?

— Où donc a-t-il pris que ce pauvre garçon avait une belle voix? c'est une affreuse guimbarde ; il n'a pas de méthode, il n'a pas le moindre talent.

— Ce n'est pas un musicien, ce n'est pas un Italien.

— Si, vraiment, reprenait M. de Lusigny, c'est un Italien.

— Alors, ce n'est pas un chanteur.

— Non, dit en riant Alfred de ***, c'est un fumiste.

Chacun alors de se récrier.

— Avouez-nous cela franchement, mon cher Lusigny, poursuivit Alfred, n'est-ce pas que c'est votre fumiste que vous nous avez amené ce soir pour nous mystifier ?

— Non, je vous le jure, reprit M. de Lusigny, ce n'est pas un fumiste, c'est... c'est un avocat...

Et il regarda Léontine en disant cela...

— Un avocat qui plaide mal votre cause, dit quelqu'un.

— J'en ai peur.

Et il regarda encore Léontine.

— Enfin, c'est un jeune homme de Bologne qui se destinait au barreau, mais que sa vocation pour la musique a entraîné. Je l'ai entendu à Naples, où il obtenait beaucoup de succès.

— Quand il plaidait !

— Quand il chantait ; mais je dois en convenir, depuis son séjour à Paris il a perdu un peu de sa voix.

Ici les rires devinrent unanimes. Chacun s'écria :

— Mais il n'a jamais eu de voix.

Et les épigrammes recommencèrent de plus belle.

Nous rendons justice à M. de Lusigny, sa contenance était admirable. Il opposa à cette émeute de salon le sang-froid le plus gracieux, la bonhomie la plus spirituelle; il avait l'air si heureux d'être maltraité par tout le monde, il paraissait si fier d'être coupable, que Léontine elle-même finit par se laisser toucher en sa faveur. Hector vint lui dire :

— Eh bien, madame, comment avez-vous trouvé ce chanteur?...

Elle eut l'imprudence de répondre :

— Je l'ai trouvé très-amusant.

M. de Lusigny triomphait,

Berquin a dit : « Un bon cœur fait pardonner bien des étourderies. » Nous disons : « Le bon goût fait pardonner même une mauvaise plaisanterie. »

V

En fait de commérages, il n'existe pas dans tout l'univers une ville qui soit plus *petite ville* que Paris. Rome n'est rien en comparaison, c'est une petite ville *simple*, tandis que Paris est une collection de *petites villes* qui luttent entre elles d'imagination et de curiosité. A Paris les commérages se compliquent et se multiplient à l'infini ; on devine ce que peut produire l'esprit de rivalité appliqué au commérage. Chaque quartier a la prétention de connaître l'aventure du jour mieux que tous les autres quartiers, et chaque narrateur, pour prouver qu'il en sait plus que personne, ajoute au récit qui court un détail nouveau de son invention. L'histoire ainsi défigurée fait son chemin sans obstacle. Le contrôle est impossible dans un si vaste empire. Le men-

songe y circule librement, protégé par l'immensité.

Pendant huit jours, il ne fut question dans les trois principales petites villes de Paris : le faubourg Saint-Germain, le faubourg Saint-Honoré et la Chaussée-d'Antin, que de ce concert manqué, que de ce faux chanteur inventé par M. de Lusigny. Les uns s'indignaient de cette mystification, les autres la trouvaient fort plaisante; mais tout le monde en parlait, et c'était bien là ce que voulait M. de Lusigny. Le séducteur pensait avec raison que les propos qu'on allait tenir sur son compte le serviraient dans ses amours. *Elle* ne me connaît point, se disait-il, bon, elle va entendre parler de moi; je ne crains rien, le mal qu'on dit de moi me fait aimer.

Vous allez voir combien ses prévisions étaient fondées.

— Quoi! M. de Lusigny vous a joué ce tour abominable! disait une vieille prude, je ne puis le croire; c'est un homme sans principes, qui ne m'a jamais plu, il est vrai, et dont je me suis toujours défiée; mais je dois reconnaître que c'est un homme de fort bonne compagnie, et

que rien dans ses manières ne peut faire soupçonner qu'il soit capable d'une plaisanterie de ce genre.

— Non, sans doute; mais que voulez-vous? ses succès l'ont gâté, reprenait un gros envieux. Quand on est pendant six ans la coqueluche de toutes les femmes, on perd la tête ; quand on est le roi de la mode, on se croit tout permis.

— Je sais bien, moi, disait à son tour un jeune collatéral devant une tante très-riche dont il espérait hériter, je sais bien, moi, que si M. de Lusigny s'était permis une pareille mystification chez ma tante, les choses ne se seraient point passées si doucement ; j'aurais demandé à ce monsieur raison d'une telle offense, et...

— Et ce monsieur, interrompait la tante, ce monsieur, qui est un fat, j'en conviens, mais qui est aussi un adversaire très-brave et très-adroit, vous aurait désarmé sans vous blesser, mon cher neveu, et tout le monde se serait moqué de vous... et de votre tante.

— Quant à moi, reprenait une ancienne amie de M. de Lusigny, je suis persuadée qu'il est innocent de ce grand crime, il y a là-dessous un

quiproquo. Ce mauvais chanteur a un frère qui a beaucoup de talent, et que M. de Lusigny a entendu à Naples comme nous : il aura amené le frère qui chante mal, croyant amener celui qui chante bien. C'est une erreur dont il a été le premier la dupe, je le parierais.

— Ah ! madame, disait-on, que vous êtes une excellente amie !

— Eh bien, oui, reprenait cette femme, j'ai pour M. de Lusigny une véritable affection ; on a beau médire de lui, je ne lui connais pas un défaut. J'entends parler sans cesse de sa profonde duplicité, et je l'ai toujours trouvé d'une loyauté et d'une délicatesse admirables. On l'accuse d'être égoïste, et je suis entourée de toutes sortes de gens qu'il a obligés. On le croit un monstre, un être dénaturé, et je le vois près de sa mère plein de tendresse et de respect. On l'a soupçonné de vouloir se *rattacher* au gouvernement actuel, et vous savez au contraire qu'il a refusé nettement toutes les offres qui lui ont été faites.

— Ah !... sa conduite politique est irréprochable, il n'y a qu'un avis là-dessus ! s'écriait chacun aussitôt.

— Eh bien, alors que lui reprochez-vous?

— Sa légèreté auprès des femmes...

— Ah! nous y voilà, vous voulez dire ses succès. En cela, je ne le défends plus; j'en conviens, M. de Lusigny plaît aux femmes beaucoup plus facilement; c'est un grand tort, et je comprends qu'on ne puisse le lui pardonner: toutefois, messieurs, je vous souhaite d'être coupable aussi souvent que lui.

Madame Charles de Vircmont écoutait ces discours, et il en résultait pour elle cette opinion: M. de Lusigny est un homme de très-bonne compagnie, très-brave, plein de délicatesse et de loyauté, très-bon légitimiste, mais très-dangereux, c'est-à-dire très-séduisant.

Que de gens, dont on fait de graves éloges, paieraient cher ces médisances-là!

Quand une jeune femme n'a plus contre le séducteur qui s'occupe d'elle que de si douces préventions, elle commence à devenir plus indulgente. Ce qui lui semblait être une audace inconcevable n'est plus à ses yeux qu'une espérance assez justifiée; ce qui lui paraissait une offense ne lui paraît plus qu'un hommage; et

comme elle ne se croit plus la victime d'une fatuité révoltante, elle finit par s'enorgueillir d'être l'objet d'une préférence flatteuse.

Ce personnage mystérieux qu'elle rencontrait chaque jour, qui la suivait, qui observait toutes ses démarches, et qui cependant ne lui parlait jamais et qui ne cherchait point à la connaître, intéressait Léontine malgré elle. Mesdames de Viremont étaient à la mode; on *courait* après elles, c'est le mot. A Paris et partout, les effets de la mode sont les mêmes; cela part comme une traînée de poudre, mais il faut y mettre le feu. Il y a des gens qui ont tout ce qu'il faut pour être à la mode; la poudre ne leur manque pas; la traînée est faite, mais on n'y met point le feu, et ils restent ignorés toute leur vie. Une fête n'était pas complète si mesdames de Viremont n'y paraissaient point. Aussi chacun les invitait avec empressement, non pas pour soi, non pas pour elles, mais dans l'intérêt du bal qu'on voulait donner, pour dire le lendemain : « Nous avions mademoiselle de C., madame de M., mesdames de Viremont, etc., etc., » les nouvelles beautés de l'année. Tous nos jeunes et vieux élégants ve-

naient à l'envi faire leur cour aux deux belles-sœurs. M. de Lusigny, seul, ne demandait pas à leur être présenté. Hector s'en étonnait, et comme cet éloignement le laissait en pleine sécurité sur les intentions de son rival, il parlait de lui sans se gêner, c'est-à-dire qu'il en disait le plus grand bien, parce qu'il était trop généreux et trop sincère pour ne pas admirer les qualités qu'il dédaignait pour lui-même. Tout venait donc adroitement conspirer en faveur de M. de Lusigny auprès de Léontine. Le séducteur pressentit ses dispositions bienveillantes, et avec une habileté profonde, il leur laissa le temps de mûrir. Il avait eu d'abord recours à la crainte; il usait maintenant de la sécurité; c'était un de ses principes; effrayer d'abord pour émouvoir, rassurer ensuite pour attirer. Il n'en était déjà plus aux coups de foudre, aux apparitions subites, aux rencontres inexplicables, aux regards incessants, aux allusions coquettes et tendres; il en était à la seconde période de la séduction, à la période des soins délicats, des souvenirs romanesques, que nous appellerons : les *niaiseries ingénieuses*. Les fleurs jouent un grand rôle dans les finesses

sentimentales. M. de Lusigny avait trouvé un moyen de rajeunir le vieux langage. Jusqu'alors il avait toujours évité de porter la moindre fleur à sa boutonnière, et il avait souvent plaisanté ceux de nos jeunes dandys qui ont amené cette mode et qui se croiraient perdus si on les surprenait un soir à l'Opéra sans un camélia ou sans une rose au côté. M. de Lusigny se montrait pour eux impitoyable. Eh bien ! tout à coup, on le vit paraître lui-même avec un petit bouquet de violettes à sa boutonnière. La fleur était modeste, mais le scandale n'en fut pas moins affreux.

— Vous, porter des fleurs !... s'écria-t-on.

— Sans doute, reprit M. de Lusigny, c'est un ridicule, mais puisqu'il vous réussit, je l'adopte.

Léontine entendit l'exclamation et la réponse, et elle rougit, car elle tenait à la main un bouquet de violettes de Parme. Le lendemain, M. de Lusigny, au lieu de violettes, avait une rose ; et, par un hasard bien singulier, c'était encore un bouquet de roses que Léontine tenait à la main.

N'oublions pas de dire que cette année les

bouquets d'ordre composite, formés de fleurs variées, les bouquets *montés* sont fort méprisés. Ces fleurs trompeuses et par cela même plus durables, dont le feuillage emprunté est enlacé de cannetille, dont la tige robuste est un gros fil de laiton, ces bouquets de *bouquetières* sont remplacés, dans le monde des merveilleuses, par les simples bouquets de *jardiniers*. L'élégance veut que l'on porte une botte de roses ou bien une botte de muguet. L'unité est de rigueur; il y a bien encore dans cette masse de fleurs quelque supercherie, mais il n'y a plus d'art; c'est ce qu'il faut. Madame Albert de Viremont, toujours à l'affût des modes nouvelles, avait vite compris l'importance de ce changement; elle avait aussi promptement décidé qu'elle aurait pour chaque fête un bouquet de la saison; mais comme un tel soin lui paraissait trop futile, elle avait ingénieusement inspiré à son frère le désir de s'en charger; et le pauvre Hector, chaque jour de bal ou de concert, s'empressait d'envoyer à sa sœur un bouquet pour avoir le droit d'en offrir un à Léontine. Madame Albert paraissait ainsi avoir été entraînée malgré elle dans un excès d'élé-

gance dont elle n'avait pas la responsabilité. Mais madame Charles, que pensait-elle en voyant M. de Lusigny toujours orgueilleusement paré d'une fleur qui semblait avoir été dérobée à son bouquet? Et M. de Lusigny, lui aussi, que pensait-il? Il pensait que c'était une très-bonne malice que de faire servir au langage de sa passion le bouquet donné par un autre. Cependant il ne savait pas encore que ce langage avait été entendu. Léontine ne tarda pas à le lui prouver elle-même sans le vouloir. Une femme ne lutte pas de ruse impunément avec un pareil diplomate; il peut tomber une fois dans le piége qu'elle lui tend; mais il n'y tombe pas seul.

Un soir donc, madame Charles de Viremont, après s'être fait longtemps attendre par sa belle-sœur, partit pour le bal en grande hâte et en feignant d'oublier son bouquet. C'était une énorme touffe de muguet, elle la laissa sur sa cheminée.

En arrivant au bal, la première personne qu'elle rencontre est M. de Lusigny; fidèle à son

devoir, un brin de muguet, ou plutôt comme dit Béranger :

La fleur des champs brille à sa boutonnière.

Il voit que madame Charles de Viremont n'a point de bouquet; il s'étonne, Léontine ne peut s'empêcher de sourire de son étonnement; mais ce sourire la trahit. Bien, se dit le séducteur, elle l'a oublié exprès, donc elle m'a compris, et il jette aussitôt les brins de muguet loin de lui.

Le croiriez-vous? la coquetterie et le mystère ont tant de charmes, que ce jeu absurde, cette lutte tout à fait niaise de petites fleurs et de gros bouquets, était devenue pour Léontine l'intérêt de toute ses soirées. Dans le monde c'était son unique pensée, elle n'écoutait rien, elle ne voyait rien, elle ne s'amusait de rien avant d'avoir regardé quelle fleur M. de Lusigny portait ce soir-là; et puis, quand elle l'avait vue, elle restait une heure à se demander comment il ne se trompait jamais. C'est une indiscrétion de bouquetière, se disait-elle, mais je vais le déconcerter.

Préoccupée de ce grand projet, elle imagina d'aller visiter avec sa belle-sœur le magnifique jardin de Tripet, dont les riches plates-bandes de tulipes étaient alors dans toute leur splendeur. Après avoir longtemps admiré ces merveilles de la culture, ces fleurs si délicates, ces tiges si droites, ces nuances si variées, Léontine demanda un bouquet au jardinier ; madame Albert voulut en avoir un aussi, et toutes deux, armées d'une touffe de tulipes, firent le soir même leur entrée triomphale dans les salons de l'ambassade de Sardaigne. On y faisait de la musique ; Doëhler venait de jouer au moment où ces dames arrivèrent. Léontine chercha des yeux M. de Lusigny ; mais il n'était pas dans le salon. Comme elle l'attendait avec impatience ! comme elle se réjouissait de le voir cette fois dérouté !

— Il est impossible que M. de Lusigny ait pu avoir aucun renseignement... se disait-elle ; non... mais peut-être ne va-t-il pas venir?

Comme elle disait cela, elle aperçut dans l'autre salon M. de Lusigny, assis sur un canapé, et causant et riant avec plusieurs fem-

mes, établi là comme arrivé depuis longtemps. Une très-jolie petite tulipe *brillait à sa boutonnière.* Madame Charles de Viremont devint tremblante de frayeur.

— Il me fait espionner, il a des intelligences dans ma maison, pensa-t-elle.

Depuis le portier jusqu'à sa femme de chambre, elle soupçonna tous ses gens. Elle recommençait à s'indigner, elle ne pouvait s'expliquer un tel hasard, et pourtant rien n'était plus naturel et plus simple. En quittant le jardin de Tripet, mesdames de Viremont étaient allées voir une femme fort aimable et fort spirituelle qui demeure place Louis XV, au coin de la rue Royale. Pendant le temps de cette visite, leur voiture était restée devant l'hôtel de Crillon; M. de Lusigny, qui revenait à cheval du bois de Boulogne, en passant sur la place Louis XV, reconnut les chevaux et le cocher de mesdames de Viremont, et voyant sur le devant de la calèche une si grande provision de tulipes, il pensa qu'elles devaient servir aux parures du soir et il devina la nouvelle épreuve qu'on lui préparait. Il ne fallait pas être sorcier pour cela.

Ces combinaisons de troubadours, ces ruses de bergers ne vous semblent-elles pas bien puériles, bien indignes d'un siècle aussi sérieux que le nôtre? Voilà pourtant à quoi ceux qui s'amusent dans le monde passent leur temps... Que font donc ceux qui ne s'y amusent point?

A dater de ce moment, Léontine ne porta plus de bouquet; elle paraissait fâchée. M. de Lusigny respecta cette colère, et il resta huit jours sans se montrer nulle part. Alors madame Charles de Viremont commença à s'ennuyer. Et M. de Lusigny respecta aussi cet ennui.

Enfin, après un temps convenable, quand il jugea que madame de Viremont s'était assez ennuyée pour trouver un très-grand plaisir à le revoir, il imagina une rencontre singulière, imprévue, qui devait être décisive.

O femme! vous ne savez pas tout ce qu'il y a pour vous de danger dans ce projet innocent qu'on appelle une partie de campagne!...

VI

Nous avons déjà dit que mesdames de Viremont avaient un oncle, grand amateur de politique, et que M. de Lusigny avait si parfaitement bien supporté la politique de cet oncle qu'il s'était fait de lui un ami dévoué. Ce digne vieillard se nommait *Jean*, comme c'est le devoir de tout oncle bon et loyal qui ne se nomme pas *Pierre*. M. de Lusigny lui persuada de se souhaiter sa fête à lui-même en réunissant dans sa maison de campagne toute sa famille la veille ou le jour de la Saint-Jean. Le chemin de fer conduisait à cette charmante *villa*, située aux environs de Saint-Germain. Il fut convenu que le départ de la bande joyeuse aurait lieu le matin à dix heures, qu'on se promènerait dans le parc jusqu'au moment du déjeuner, lequel

serait un véritable dîner; qu'après ce solide repas on irait courir à cheval et à âne dans la forêt jusqu'à la nuit, et qu'ensuite on partirait pour venir souper à Paris. Mesdames de Viremont avaient elles-mêmes dressé ce plan de partie de campagne avec leur oncle, et celui-ci n'avait point parlé de M. de Lusigny. Hector s'était chargé de retenir tout un wagon et d'inviter deux ou trois jeunes gens aimables qui devaient animer le voyage par leur gaieté. Le choix des conviés dans une entreprise de ce genre n'est pas chose facile; les objections que tel ou tel nom fait naître sont quelquefois bien amusantes à écouter. Quelles prétentions se révèlent, quels secrets se trahissent dans ces discussions souvent plus vives qu'on ne le voudrait!

— Proposons-nous à Ravenay d'être des nôtres?

— Oh! Dieu non! il est trop tapageur, il a de trop mauvaises manières; il gâterait tout.

— Voulez-vous inviter Amédée de Valorbe?

— Non. Quelle idée! il est horriblement ennuyeux!

— Ne dites pas cela; c'est un si brave garçon; il a une si belle âme!

— Ah! voilà une excellente raison!... A quoi sert une belle âme dans une partie de plaisir? Pour égayer un souper, une belle âme, c'est charmant!

— Si nous engagions madame de X***?

— Il faudrait alors engager M. Z***, et ce serait cruel.

— Oh! c'est vrai! j'y renonce.

— Emmenez madame de V***.

— Non pas; elle...

— Pourquoi? elle est très-bonne enfant.

— Oui, mais elle est très-moqueuse; elle irait ensuite rire de nous avec ses beaux-esprits.

— Eh bien! madame de C***?

— Oh! non, non! elle est trop prétentieuse et merveilleuse; elle ne serait jamais prête; elle nous ferait toujours attendre; elle répandrait ses *flots* de dentelles sur tous les buissons; et puis elle est insupportable avec ses grands airs.

C'est-à-dire qu'on ne veut pas de l'une parce qu'elle est très-spirituelle, et encore moins de l'autre, parce qu'elle est très-coquette et très-jolie.

—Mais, Mesdames, si vous dites non à chaque

personne que je vous propose, vous finirez par aller là-bas toutes seules... Voulez-vous enfin la sensible madame de Lorsac?

— Oui, oui! elle nous divertira bien avec ses soupirs.

— Et ses souvenirs; il faut lui écrire tout de suite.

Bien heureuses les femmes ridicules; elles sont de tous les plaisirs, on ne peut se passer d'elles. Plus elles sont laides, sottes, désagréables, et plus elles sont indispensables dans une fête; plus elles sont inconvenantes, et plus elles paraissent aimables. Leur niaiserie donne de l'esprit à tout le monde; il faudrait être bien niais soi-même pour ne pas trouver à dire quelque bonne plaisanterie à propos d'elles. Leur tristesse est une joie universelle. On rit pendant des heures de la plainte qui leur est échappée, de l'accident qui leur est arrivé; la moindre de leurs élégies est une source inépuisable de bouffonneries et de mystifications. Plus ces femmes sont malheureuses, et plus elles sont amusantes; mais tout en se moquant de leurs peines, comme on sait bien les en consoler! avec quelle attention on

écoute leurs sentimentales confidences, leurs amoureuses confessions! Comme on a soin d'elles! comme on sympathise avec elles! comme le monde, *qui est toujours juste*, dit-on, les venge noblement de l'ingrat qui ne veut pas les comprendre ou de l'infidèle qui ne les a que trop bien comprises! comme on les dédommage du malheur de n'être point aimées d'un seul en leur prouvant qu'elles sont aimées de tous!

Après une longue discussion, la partie de campagne fut enfin organisée; elle promettait d'être charmante; elle réunissait tous les ingrédients dont se compose une bonne et véritable partie de campagne; il y avait: deux femmes à la mode, pas trop rivales; une femme riche et sotte, d'une autre *société*, et flattée d'être admise dans celle-ci; deux jeunes fats, en apparence bien traités; un plaisant et son compère; un frère dévoué, se chargeant de tous les détails ennuyeux; une femme vertueuse pour *honnêtiser* toute chose; un enfant de dix ans, bien élevé, fils de la femme vertueuse, pour servir de prétexte à mille jeux; un élégant, hors d'âge; une vieille femme sensible; une jeune *miss*

émancipée; peu de maris, et pas de chiens.

Pendant le trajet de Paris à Saint-Germain, les voyageuses eurent raisonnablement peur, juste ce qu'il fallait pour avoir l'air novice. La jeune Anglaise seule paraissait aguerrie. Les inconvénients et les avantages du chemin de fer firent naturellement les frais de la conversation; les femmes manifestèrent pour le grand souterrain une horreur convenable; les hommes ne manquèrent pas de répondre à ce sentiment par les deux ou trois phrases de mauvais goût qu'à propos de ce souterrain il est d'usage de dire. La vieille femme sensible alors s'écria qu'elle n'oserait jamais voyager en wagon avec des inconnus; elle prétendit que cela pourrait être très-dangereux. On lui laissa cette crainte, ou plutôt cette illusion; on se plaignit de l'odeur désagréable de la vapeur, on s'effraya du hennissement étrange de la machine. Ce cri nous rappelle que dernièrement nous avons voyagé avec un gros monsieur qui ne doutait de rien, et qui donnait à tort et à travers des explications à tout le monde. C'était *M. Prudhomme* au chemin de fer.

— D'où viennent ces cris horribles? demanda quelqu'un.

— Ce sont les cris des conducteurs qui s'avertissent et se répondent, dit avec empressement l'adorable *Prudhomme*. Ne pourraient-ils choisir un plus agréable langage. Au surplus, ajouta-t-il, c'est le cri des douaniers *espagnols*... Oui, c'est ainsi qu'ils s'appellent entre eux dans les montagnes de la *Savoie*.

La personne à qui s'adressait ce discours n'en parut nullement étonnée; il ne lui vint pas à l'idée que les douaniers espagnols devaient, en effet, avoir un cri bien étrange pour parvenir à se faire entendre dans les montagnes de la Savoie. Mais ici, un sot qui parle avec assurance peut dire bien des bêtises impunément; dans les conversations, dans les journaux, nous laissons passer les plus lourdes niaiseries sans les comprendre; cela explique pourquoi nous avons osé nous proclamer le peuple le plus spirituel de l'univers.

On arriva à Saint-Germain. De là il fallait aller par un chemin de traverse chez l'oncle de mesdames de Viremont. On se mit en route

gaiement. Un des deux jeunes fats se hâta d'offrir son bras à Léontine; l'autre dandy s'empara de madame Albert qui, comme toutes les femmes tristes, était profondément coquette; les femmes à la mode et les jeunes gens à la mode devaient nécessairement faire la route ensemble et se consacrer mutuellement leur journée. La femme vertueuse prit le bras d'un des maris; la femme riche fut réduite à accepter les soins du plaisant. Le vieil élégant se précipita vers la jeune Anglaise... il avait peur que la vieille femme sensible ne lui échût en partage!... Mais il avait tort de s'effrayer: Hector n'était-il pas là pour se charger de tous les paquets? L'enfant courait d'un groupe à l'autre, adressant à chacun des questions gentilles et plaisantes; enfin M. de Viremont fermait le cortége, se consolant de marcher si vite en pensant que cette promenade lui donnerait de l'appétit. Ainsi l'on partit le matin; mais le soir tout était bien changé au retour. Les joyeux propos du déjeuner, les ingénieux accidents du voyage dans la forêt, les erreurs favorables, les hasards heureux, les jeux innocents, les étourderies volontaires, les

frayeurs simulées, les conciliabules prétextés, les rencontres inattendues, ces mille chances, ruses, plaisirs, qui constituent une sincère partie de campagne, avaient singulièrement modifié tous les rôles. Les femmes à la mode avaient perdu dans la mêlée leurs deux chevaliers. Les jeunes dandys, qui avaient très-bien déjeuné, sacrifiant les amours élégants et factices, s'étaient laissé complaisamment séduire par les sentiments vrais; la jeune miss avait accaparé le plus beau; la femme riche s'était emparée du plus bête. Tous les quatre ils marchaient en tête du cortége en revenant à Paris; on les entendait rire aux éclats; la jeune miss venait de s'apercevoir qu'elle avait perdu sa montre dans la forêt; mais elle s'était écriée aussitôt :

— Ça m'est bien égal !

Et l'on trouvait le mot charmant. La femme vertueuse paraissait ennuyée et *choquée;* elle pressait le pas en tenant son fils par la main; le vieil élégant, le plaisant et son compère venaient après elle, riant avec mystère et se faisant part de leurs observations. M. de Viremont donnait le bras à la vieille femme sensible; il comptait

sur elle pour cheminer lentement, de manière à ne point troubler sa digestion. Madame Albert, qui était de fort mauvaise humeur, donnait le bras à son frère. Quant à Léontine, elle avait pour compagnon M. de ***. Mais n'anticipons pas sur les événements !...

Voici le calcul fait par M. de Lusigny ; il s'était dit : les premiers moments d'une partie de campagne sont assez agréables pour une femme malheureuse qui veut se distraire ; le grand air la ranime, l'aspect des champs, des eaux, des arbres, réjouit ses yeux ; tant que les plaisirs sont calmes, elle les comprend et s'en amuse ; mais vers le milieu du jour, quand tout le monde est bien en train, quand la joie est bruyante, quand elle menace d'être folâtre, quand les éclats de rire éveillent les échos, quand les cris perçants épouvantent les oreilles, quand les savantes plaisanteries commencent, quand l'heure du calembour a sonné, soudain la femme mélancolique est saisie d'une indicible tristesse, d'une tristesse amère, poignante, funèbre, comme jamais elle n'en a ressenti aux plus affreux jours de ses chagrins. C'est alors qu'une voix

affectueuse doit l'émouvoir, et c'est quand madame de Viremont éprouvera ces impressions pénibles, pensait M. de Lusigny, que je me trouverai par hasard près d'elle pour l'en distraire doucement. Il ne voulait faire son apparition dans la fête qu'après le repas joyeux, et presque vers la fin du jour; mais il ne devait pas agir seul dans cette grave circonstance : pour être plus certain du succès, il avait choisi un puissant auxiliaire; il avait appelé sa mère à son secours. Vous le savez, c'est un très-grand moyen de séduction qu'une mère aimable, spirituelle, distinguée, à laquelle vous ressemblez trait pour trait, qui vous a élevé, qui fait valoir toutes vos qualités, qui les explique même en les rappelant, en les possédant. M. de Lusigny connaissait trop bien tous les moyens de plaire pour avoir négligé celui-ci; souvent il avait utilisé sa mère avec bonheur, mais c'était à l'insu d'elle-même et sans la rendre jamais complice de ses projets; cette fois, comme il s'agissait de mariage, il la mettait franchement dans sa confidence, et il se fiait à son instinct maternel. Madame de Lusigny habitait depuis quelque

temps Saint-Germain, et le voisinage l'avait liée naturellement avec l'oncle de Léontine. Elle se trouvait chez lui au moment où les convives parisiens arrivèrent. Léontine la reconnut aussitôt à sa ressemblance avec son fils : c'était le même sourire, le même regard, la même voix. Madame Charles de Viremont, étonnée, interrogea des yeux son oncle, qui aussitôt la conduisit vers madame de Lusigny en disant :

— Venez, ma nièce, que je vous présente à l'aimable voisine qui veut bien m'aider à faire les honneurs de la maison.

Madame de Lusigny voulut dire quelques mots gracieux, mais elle était si émue qu'elle ne put prononcer une parole ; elle regarda Léontine, et ses yeux se remplirent de larmes. Oh ! que cette émotion d'une mère était éloquente ! n'était-ce pas là le plus touchant des aveux ! Quel séducteur saurait trouver jamais un langage plus entraînant que cette émotion, que ce trouble impossible à feindre, cette tendresse involontaire, cette curiosité affectueuse, cet empressement mêlé de crainte, cette admiration mêlée de respect d'une mère passionnée dont le

regard, en s'attachant sur vous, semble dire: Voilà la femme qui est aimée de mon fils!

Léontine comprit dès ce moment que l'amour de M. de Lusigny était sérieux et qu'elle ne devait plus s'en offenser. Elle se laissa entraîner au plaisir d'entendre parler de cet homme incompréhensible; elle écouta de bonne grâce tout ce que sa mère se plut à raconter de lui. C'étaient des mots très-spirituels qu'il avait dits dans son enfance, des coups de tête effrayants qu'il avait faits dans son adolescence, des aventures inouïes qu'il avait eues en Italie et en Espagne, des succès incroyables qu'il avait obtenus en tous pays; et puis, des traits de générosité, de courage, des actions superbes et des faiblesses adorables, toutes choses qui n'avaient pas le sens commun, mais qui étaient racontées avec esprit, avec émotion surtout, et qui paraissaient charmantes. Madame de Lusigny et Léontine passèrent ainsi la journée dans le jardin à causer tranquillement... non pas, mais agréablement, pendant que les autres convives s'amusaient à grands cris dans la forêt. Ce long entretien dans la solitude avait fait d'elles deux anciennes

amies ; et vers la fin du jour, lorsque M. de Lusigny, que l'on n'attendait plus, arriva tout à coup de Paris et fut présenté à Léontine, elle l'accueillit sans défiance : il n'était plus pour elle un étranger ; elle le connaissait par sa mère, elle l'aimait.

VII

M. de Lusigny donnait donc le bras à Léontine lorsqu'on se mit en route pour rejoindre le débarcadère. C'était un heureux hasard qui le faisait ainsi se trouver seul auprès d'elle, dans la campagne, à cette heure poétique de la nuit. M. de Lusigny employa tout ce qu'il avait d'esprit et de sensibilité à paraître aimable pendant ces courts moments. Il évita avec une grande adresse, disons mieux, avec une intelligente charité, ce qui aurait pu blesser les souvenirs de Léontine; car aux personnes qui ont éprouvé d'affreux chagrins, il faut parler de toutes choses avec précaution; un mot affectueux leur fait souvent plus de mal qu'une parole injuste et cruelle; la plus vague espérance les fâche, la plus innocente prière les effarouche; leur cœur,

tout brûlant encore de l'amour perdu, accueille avec une froideur malveillante les soins présomptueux d'un nouvel amour.

M. de Lusigny n'affecta ni coquetterie ni tendresse, mais il sut dire tout ce qu'il fallait pour plaire et pour faire comprendre qu'il méritait d'être aimé. Léontine était triste; les agitations de la journée l'avaient visiblement fatiguée; M. de Lusigny lui persuada qu'elle était souffrante et lui demanda la permission d'aller savoir de ses nouvelles le lendemain. Et le lendemain, quand il vint chez elle, il se montra si heureux d'y être enfin reçu; il rappela d'une manière si gracieuse tout le mal qu'il s'était donné pour en arriver là; il parut si reconnaissant, qu'on lui permit de chercher encore un prétexte pour revenir le surlendemain! Et bientôt, sans prétexte, il eut le droit de venir tous les jours.

Mais une femme à la mode est rarement seule chez elle, et madame Charles de Viremont, toujours très-élégamment entourée, était aussi très-prudemment gardée. Le matin, elle recevait vingt visites, le soir, son beau-frère venait dor-

mir au coin de son feu, sa belle-sœur venait aussi faire de la musique avec elle et lui tenir compagnie ; Hector ne la quittait jamais que pour s'occuper d'elle ; il était depuis un mois en Normandie, occupé à terminer une affaire qu'elle l'avait chargé de régler avec un de ses fermiers ; Hector n'était pas là, mais on l'attendait d'un jour à l'autre, et M. de Lusigny voulait profiter de cette absence si favorable à ses projets.

Un matin qu'il se trouvait chez Léontine avec plusieurs personnes, il saisit le moment où chacun était occupé à regarder un tableau nouvellement apporté, pour dire tout bas à madame de Viremont qu'il désirait la consulter sur un sujet important, et qu'il la suppliait de vouloir bien lui accorder un moment d'entretien. Léontine fut frappée de l'air solennel avec lequel cette prière était faite.

— Eh bien, dit-elle, venez mercredi soir, nous devons tous aller à l'Opéra. Je céderai ma place dans notre loge à une de nos cousines, et je resterai seule ici...

M. de Lusigny la remercia et sortit.

Au même instant, on entendit une voiture de

poste entrer dans la cour. Hector arrivait de Normandie; M. de Lusigny et lui se rencontrèrent dans l'escalier; l'un rougit d'impatience, l'autre pâlit de jalousie; M. de Lusigny avait malgré lui un air triomphant qui devait alarmer Hector. Cependant le pauvre jeune homme était loin de soupçonner toute la vérité; il ne voyait encore dans M. de Lusigny qu'un prétendant redoutable; il ne savait pas qu'un mois d'assiduités avait fait de lui un rival préféré. Hélas! par cette rencontre toute la joie de son retour était gâtée. Hector apportait une bonne nouvelle, et déjà il ne s'en souvenait plus. Cette affaire importante, qui pendant trois semaines l'avait intéressé si vivement, pour lui n'était déjà plus rien; il ne comprenait qu'une chose, c'est qu'il avait eu grand tort de partir.

Le mercredi, le jour où devait avoir lieu le secret entretien, étant venu, Léontine attendit l'heure du dîner pour annoncer qu'elle n'irait pas à l'Opéra. Hector et sa sœur la regardèrent avec surprise.

— J'ai donné ma place à Emma, dit-elle;

cette chère enfant mourait d'envie de voir mademoiselle Taglioni...

Madame Albert ne fit aucune observation.

— Quoi ! vous allez rester seule ! s'écria Hector ; je veux...

— Non, interrompit aussitôt Léontine, j'ai des lettres à écrire. Vous viendrez me donner des nouvelles de l'Opéra.

Hector n'osa pas insister, mais il vit que Léontine était fort troublée, et ce trouble, qu'il ne pouvait comprendre, l'inquiéta. On partit pour le spectacle, et Léontine rentra dans son appartement.

Léontine ne se dissimulait point que refuser d'accompagner sa belle-sœur à l'Opéra pour recevoir chez elle plus librement M. de Lusigny, c'était faire un coup d'État; mais elle pensait que l'avenir expliquerait sa conduite. En effet, cet entretien devait décider de son sort. Elle ne se demandait pas ce que M. de Lusigny pouvait avoir à lui confier ; elle devinait seulement que cette confidence était un prétexte pour dire : « Nos intérêts sont communs ; désormais je ne

veux plus agir sans vos avis. » Et elle s'avouait que c'était tout promettre que de consentir à l'écouter. Mais plus cet entretien avait d'importance et plus elle en voyait arriver l'heure avec émotion. Elle éprouvait cette fièvre de l'attente dont l'agitation est si difficile à contraindre. Une femme peut cacher qu'elle souffre, qu'elle s'ennuie, qu'elle aime... mais elle ne peut cacher qu'elle attend. Elle ne peut empêcher ses regards de se jeter sur la pendule à tous moments ; elle ne peut empêcher sa tête de se lever au moindre bruit, elle ne peut s'empêcher de pâlir et de rougir chaque fois que la porte s'ouvre; et puis, quand l'heure est passée, quand ses regards éteints se découragent, quand son front incliné se voile d'ennui, il est encore un effort pour elle impossible : c'est de cacher qu'elle n'attend plus.

Léontine employa la première heure de l'attente à faire ce que nous appellerons le ménage du salon; à ranger les livres, les keepseaks, les albums, ornements de la grande table; à visiter ses élégantes *jardinières*, à relever les fleurs penchées, à mettre en lumière les plus belles; à faire remplacer la riche corbeille qui fermait la

cheminée par un bon feu, ce qui était une sanglante épigramme contre la saison ; mais les affreux beaux jours que nous avons eus cet été ne méritaient pas plus d'égards ; à placer en évidence les nouveautés de la veille ; à poser avec intention sur une étagère favorite, sorte de guéridon à tablettes, quelques hochets à la mode, des flacons anglais, une cassolette Louis XV, un talisman arabe, voire même un joli petit poignard d'un travail merveilleux. Ces ustensiles de fantaisie sont d'une grande utilité dans les conversations embarrassantes ; ils amènent d'heureuses transitions, d'ingénieuses comparaisons, jusqu'au jour où ils deviennent eux-mêmes d'agréables souvenirs. On se rappelle que telle personne a dit telle chose en tenant dans sa main ce flacon, en regardant ce camée, en jouant avec ce poignard, et cette douce parole que ces objets retracent les rend souvent très-précieux.

Quand tout dans le salon fut bien en ordre, c'est-à-dire dans le désordre convenu, Léontine prit son ouvrage, un chef-d'œuvre de tapisserie, mais elle se garda bien d'y travailler.

Elle avait peur de se tromper à tout moment

en comptant les fils du canevas ; elle se défiait de ses yeux; elle se contenta d'admirer ce qu'elle avait fait la veille et de préparer quelques aiguillées de soie pour le lendemain. Puis, elle commença à regarder l'heure qu'il était... neuf heures !... C'était le moment fatal, elle frémit. Elle ouvrit la porte du grand salon pour écouter si personne ne venait ; mais elle n'entendit rien que le rire lointain des gens de la maison qui jouaient aux cartes dans l'antichambre. Elle se promena de long en large dans le grand salon où il n'y avait pas de feu, elle avait besoin de respirer un air plus frais, elle étouffait ; mais, après une courte promenade, elle se sentit gelée, et elle revint vite s'asseoir auprès du feu. Elle regarda quelque temps la flamme s'agiter, et sa pensée se perdit en mille rêves. Quand elle leva les yeux, il était neuf heures et demie ; elle s'impatienta.

— Qu'il viendra tard ! dit-elle, à peine serons-nous seuls un instant, il ne pourra rien me dire.

Elle se leva inquiète, et, se persuadant que cette horloge avançait, elle retourna dans le

grand salon pour voir si là du moins la pendule marquerait une heure plus favorable... mais là il était dix heures... Elle revint encore bien vite dans son charmant réduit, dont l'horloge gothique marquait décidément l'heure qu'elle préférait. Elle attendait, non plus avec plaisir, mais avec angoisses; la fièvre de l'attente était arrivée à son redoublement. Léontine en était déjà à l'horrible phase des conjectures... Elle ne disait déjà plus :

— Il viendra tard !

Elle disait :

— Pourquoi ne vient-il pas ?

Et puis elle cherchait mille raisons, de ces raisons toutes folles, mais qui semblent toutes probables, et qui font chacune à leur tour que l'on s'écrie : « C'est cela ! »

Le supplice fut long : Léontine ne mit aucune philosophie à le supporter ; l'heure passait rapide et cruelle, et le silence était profond, et nul pas ne venait en interrompre la tristesse. Onze heures !.. les voilà qui sonnent... Il est trop tard ; elle n'ose même plus désirer qu'il vienne. Mais qui le retient? N'a-t-il pas bien compris qu'elle a dé-

rangé tous ses projets pour le voir? Comment peut-il manquer à un rendez-vous qu'il a sollicité lui-même avec tant d'instances? Comment justifier un tel oubli? Est-ce un jeu, est-ce une gageure? Ah! ce n'est point madame de Viremont que l'on peut traiter avec négligence ou légèreté! Serait-ce quelque subite jalousie?... ou bien lui-même serait-il poursuivi par les soupçons d'une autre femme? Si cela est, pourquoi se faire attendre inutilement, pourquoi ne pas écrire un mot? Un homme si bien élevé ne peut, sous aucun prétexte, manquer ainsi à toutes les lois du savoir-vivre; il faut qu'il lui soit arrivé quelque événement extraordinaire; un malheur, peut-être; mais alors quel est ce malheur?

Tout à coup cette pensée lui tomba dans l'esprit; il est venu, on lui a dit que j'étais sortie; elle sonna; mais le valet de chambre interrogé répondit qu'il n'était venu personne... D'ailleurs, ajouta-t-il, on sait bien à la porte que madame la comtesse *reçoit*. Ces mots, adressés à une femme qui était seule et qui n'avait pas vu un chat de toute la soirée, étaient une amère ironie.

Bientôt M. et madame de Viremont revinrent de l'Opéra, tout espoir était donc perdu. Léontine était si préoccupée qu'elle ne remarqua pas le temps infini que son beau-frère et sa belle-sœur mirent à monter l'escalier avant d'arriver chez elle. Elle ne vit pas non plus le trouble de madame Albert quand elle lui demanda :

— Qu'est devenu Hector?

— Il est allé se coucher, il est malade, répondit M. de Viremont; mais il ne faut pas le plaindre, il n'a que ce qu'il mérite, le homard est très-malsain dans ce temps-ci; je n'en ai pas mangé, moi...

— Mais, dit Léontine, Hector n'en a pas mangé non plus, je crois.

— Si fait, si fait, il a voulu en goûter; il me l'a avoué lui-même, et c'est pour cela qu'il s'est trouvé mal.

— A l'Opéra?

— Oui, dans le vestibule, à la sortie; il est tombé subitement sans connaissance; heureusement la voiture était avancée et nous l'avons vite ramené.

— Pauvre Hector, dit Léontine, allons le voir.

— Non, ce ne sera rien, reprit vivement madame Albert. Il va bien dormir, et demain il sera guéri.

— Guéri, guéri! murmura l'envieux gourmand ; il en a pour deux bons jours au moins...

— Avez-vous eu du monde ce soir? interrompit madame Albert pour changer la conversation.

— Non, je suis restée toute seule, dit Léontine.

Cette réponse parut faire le plus grand plaisir à sa belle-sœur.

A la place de Léontine, une autre femme aurait ajouté : « Oh! je n'attendais personne ; tout le monde me croyait au spectacle... » Mais elle n'en eut pas le courage; elle avait peur, moins encore de mentir que de rougir en mentant fort mal.

On causa quelques instants de choses indifférentes, et vers minuit l'on se sépara. Madame Albert monta furtivement dans l'appartement de son frère pour parler au médecin qui était près de lui ; et Léontine, livrée à elle-même, recommença à se demander pourquoi M. de Lusigny

n'était pas venu, sans chercher à deviner pourquoi Hector était malade.

Et cependant le malheureux Hector méritait bien de sa part quelque intérêt. Le coup qui venait de le frapper l'avait anéanti. Cela nous arrive souvent, n'est-ce pas, d'apprendre par des étrangers ce qui se passe autour de nous. En descendant l'escalier de l'Opéra, il s'était trouvé auprès de deux jeunes gens qui causaient ensemble assez haut :

— Tu sais, disait l'un, que l'inconsolable veuve se remarie.

— Laquelle ?

— Madame Charles de Viremont.

— Bah ! vraiment. Avec qui donc?

— Avec le beau Lusigny.

— Je n'en savais rien.

— Depuis trois mois ils s'aiment en secret; c'est tout un roman...

Hector n'en entendit pas davantage ; un frisson mortel le saisit, sa vue se troubla, son cœur battit violemment, il essaya de descendre l'escalier, mais vers les dernières marches, ses forces l'abandonnèrent et il tomba sans connaissance.

Quand il revint à lui, sa première pensée fut la crainte qu'on ne devinât la cause de ce subit évanouissement, qui l'étonnait lui-même ; il ne s'expliquait pas comment, lui qui avait tant de courage, lui que les plus dures fatigues, les plus grandes privations, les plus réels dangers n'avaient jamais ébranlé, se voyait tout à coup vaincu par un mot. Il ne comprenait pas que l'on pût être physiquement terrassé par une idée. Sa sœur était près de lui ; elle le regardait avec tristesse, mais elle n'osait l'interroger devant son mari. M. de Viremont, malgré son bon cœur, éprouvait une sorte de plaisir à voir Hector en cet état ; les gourmands malingres sont implacables pour les gens qui se portent bien et qui peuvent manger de tout.

— Mon cher Hector, dit-il, qu'avez-vous mangé à dîner ?

— Je n'en sais rien.

— Je le sais, moi, vous avez mangé du homard...

Hector sourit ; il allait répondre non ; mais, comme cette cause peu romanesque pouvait ser-

vir à cacher le véritable secret de sa souffrance, il se hâta de dire :

— Oui... c'est cela, sans doute, qui m'a fait mal ; j'aurais mieux fait d'être raisonnable comme vous.

M. de Viremont, rassuré, se sentit récompensé de son sacrifice.

Madame Albert passa la nuit près de son frère dont la douleur faisait pitié. Ce qu'il éprouvait est impossible à peindre ; c'était la plus poignante des jalousies, la jalousie humble, le désespoir d'un pauvre cœur qui souffre, qui souffre horriblement et qui ne se reconnaît pas même le droit de souffrir ; l'agonie d'un misérable qui meurt, qui se meurt d'amour, et qui ne trouve pas même qu'il soit digne de mourir d'un si noble amour ; qui se fait un remords de sa douleur, et qui nomme son désespoir un égoïsme honteux.

— Elle l'aime, s'écriait Hector dans son délire, elle l'aime ! eh bien, n'a-t-elle pas raison de l'aimer ! n'est-ce pas juste qu'elle choisisse cet homme que tout le monde admire ! cet homme jeune, spirituel, riche et digne d'elle !

Hélas ! oui, digne d'elle. Est-ce à moi de m'en affliger, puis-je prétendre à un tel bonheur, l'ai-je jamais rêvé? Ai-je donc le droit d'exiger qu'elle passe toute sa jeunesse dans l'isolement, dans la douleur, parce que, moi, je ne mérite pas son amour.

Sa sœur pleurait en le voyant se désoler ainsi; alors il lui prenait les mains et la suppliait de se calmer.

— Oh! je t'en prie, s'écriait-il avec de vives instances, ne parle pas de moi à Léontine ; elle est si bonne, elle aurait tant de chagrin si elle me savait malheureux.

Mais Léontine, à cette heure, ne songeait point à lui ; elle attendait avec impatience le moment où elle espérait avoir enfin des nouvelles de l'incompréhensible séducteur.

VIII

— Y a-t-il des lettres pour moi? demanda Léontine aussitôt que sa femme de chambre entra chez elle, le matin.

— Oui, madame ; voici une lettre qu'on vient d'apporter à l'instant.

Et madame de Viremont, d'une main tremblante, prit un petit billet coquettement plié et doucement parfumé, qui ressemblait fort à un message d'élégant. Léontine attendit qu'elle fût seule pour lire ces tendres excuses. Elle ne connaissait point l'écriture de M. de Lusigny ; mais son cœur lui disait que cette lettre était de lui : le cœur a des instincts infaillibles ! Elle rompit le cachet avec une vive émotion, et lut ce qui suit :

« Madame,

« Nous devons, demain soir, chez moi, tirer une petite loterie en faveur d'une famille malheureuse à laquelle je m'intéresse. Vous seriez bien aimable de venir, etc. »

La lettre était signée : Baronne de MARVILLE.

Léontine, désappointée, jeta la lettre loin d'elle avec impatience, puis elle se dit :

— C'est trop tôt; il n'enverra pas chez moi avant midi...

A midi, on lui apporta une autre lettre; l'écriture de l'adresse était superbe; le billet était un peu grand pour un billet doux; cependant, si, comme le pensait Léontine, quelque accident était arrivé à M. de Lusigny, cette lettre pouvait avoir été dictée par lui à un chirurgien, à un secrétaire, à un ami, ou même à un domestique.

Cette supposition ajouta encore à son inquiétude.

Elle prit donc avec une émotion toujours croissante cette lettre qui commençait ainsi :

« Madame,

« L'immense succès qu'obtiennent dans le monde aristocratique mes *sous-jupes* en crino-zéphyr, m'encourage, etc.

Signé : Oudinot-Lutel. »

Cette fois, malgré son dépit, Léontine ne put s'empêcher de rire, mais elle n'en trouva pas moins que le silence de M. de Lusigny était inexplicable.

Sans doute il viendra lui-même se justifier, pensa-t-elle.

Et elle se mit à sa toilette.

Comme sa femme de chambre était occupée à tresser ses beaux cheveux, on frappa à la porte.

— Qu'est-ce?

— C'est une lettre qu'on a laissée chez le portier, et dont on viendra chercher la réponse dans un quart d'heure.

Madame de Viremont décacheta la lettre promptement et sans la regarder... on demande une réponse... c'est de lui.

« Madame la comtesse,

« Un bon cœur est l'apanage des grâces et de la beauté. Prenez pitié d'un ancien artiste dramatique, poursuivi par le sort, et que de nombreuses infirmités ont forcé de quitter trop tôt la carrière du théâtre ; je serais allé moi-même implorer votre bonté, mais... »

Léontine n'acheva pas de lire cette étrange complainte, elle prit l'argent qui était dans sa bourse, elle le donna en disant :

— Voilà la réponse, c'est pour une quête.

Au même instant, sa belle-sœur entra, tenant un billet à la main ; elle le remit à Léontine :

— J'ai manqué de le décacheter, dit-elle ; cet étourdi de François me l'a apporté croyant que c'était pour moi. Cependant votre nom est écrit bien lisiblement sur l'adresse : la comtesse Charles... ; on ne peut s'y tromper.

Enfin !... c'était une lettre de M. de Lusigny !... Mais quelle lettre ! tout ce qu'il y a de plus commun, de plus rebattu ; c'étaient des phrases telles que celles-ci : « Un malheur arrivé à une personne de ma famille m'oblige de quitter Pa-

ris à l'instant même; je crains d'être absent plus longtemps que je ne le voudrais (il voulait donc un peu être absent); mais aussitôt mon retour, j'irai vous porter tous mes regrets; croyez, madame, qu'il m'est bien pénible de partir aujourd'hui, et plaignez-moi. »

Cette lettre était datée de mercredi soir.

Rien n'y manquait : le *je crains de,* le *croyez que,* et l'inévitable *plaignez-moi,* l'éternel refrain de tous les absents coupables, qui sacrifient le bonheur de voir la femme qu'ils adorent à une partie de chasse, à un dîner de *viveurs,* ou à tout autre plaisir. N'est-ce pas cela qu'ils écrivent tous naïvement? « J'avais oublié de vous dire que c'est aujourd'hui notre ennuyeux dîner de bavards : je ne vous verrai donc pas ce soir. » — A cette menteuse élégie, nous proposons de substituer cet avis bienveillant et loyal : « Je n'irai pas aujourd'hui chez vous, parce que je vais m'amuser ailleurs; *imitez-moi.*

Léontine, en lisant cette charmante lettre, éprouva le plus violent dépit. Pour cacher sa mauvaise humeur, elle demanda des nouvelles d'Hector.

— Il est beaucoup mieux, répondit madame Albert en s'efforçant de sourire ; il espère descendre ici un moment ce soir.

Ces mots devaient rassurer Léontine et l'empêcher de songer à soigner Hector.

Léontine passa une journée mortellement triste. Toutes les personnes qui vinrent la voir lui déplurent. Elle n'écoutait pas ce qu'on lui disait, et si, par hasard, elle l'avait entendu, elle comprenait le contraire et faisait des réponses folles. Vers la fin de la journée, on annonça M. T***, un jeune peintre fort distingué qui partait le soir même pour la Russie et qui venait lui faire ses adieux.

— J'ai plusieurs amies à Saint-Pétersbourg, dit Léontine, puis-je vous être utile auprès d'elles ?

M. T*** remercia respectueusement madame de Viremont. Il était déjà, disait-il, vivement recommandé aux personnes les plus influentes de la cour par M. de Lusigny, qui avait eu la bonté...

— M. de... Lusigny ? interrompit Léontine.

— Oui, madame, il vient de me donner ses

commissions pour la Russie, et il a bien voulu...

— Vous venez de chez lui?

— A l'instant même.

— Vous l'avez vu?

— Je n'ai pas osé le déranger, ne pouvant rester qu'un moment, mais je l'ai prié de me faire remettre le paquet que je dois porter de sa part à la princesse W***, et il me l'a tout de suite envoyé, ainsi que plusieurs lettres de recommandation très-honorables et très-flatteuses pour moi.

— Il y a longtemps que votre voyage est décidé?

— Le voyage est projeté depuis deux mois, mais le départ n'a été résolu que ce matin.

Il n'y avait plus moyen de se faire illusion ; le mensonge était flagrant. Dès que Léontine fut seule, elle médita sur cette phrase : un malheur arrivé à une personne de ma famille m'oblige à quitter Paris à l'instant. Or, M. de Lusigny n'avait point quitté Paris, et certainement aucun malheur ne lui était arrivé, puisqu'il avait employé tranquillement sa matinée à écrire à des princesses russes. Ces gémissements, ce faux

malheur n'étaient donc qu'un misérable prétexte, un mensonge cruel qui cachait un tort plus cruel encore, sans doute; il y avait derrière ce voile une trahison infâme, un mystère de perfidie qu'il fallait éclaircir à tout prix.

Malgré les conseils que lui dictait son orgueil, Léontine se décida à écrire à M. de Lusigny. Le style de son billet était fort laconique, et pourtant il disait trop peut-être :

« Vous n'êtes point parti; vous m'avez trompée; pourquoi? Répondez. Quelle que soit la vérité, je veux la savoir. »

M. de Lusigny répondit :

« La vérité? je ne puis vous la dire; je vous ai trompée pour vous épargner un chagrin; mais ne me croyez pas coupable; oh! ne m'accusez pas. »

Ce peu de mots suffisaient pour mettre à la torture l'esprit d'une pauvre femme; ils produisirent leur effet. Léontine manqua en devenir folle d'inquiétude; il y avait là de quoi donner de l'imagination à la femme la plus froide; toutes les catastrophes qui peuvent menacer l'existence d'un homme d'honneur lui vinrent à la

pensée; elle rêva tous les tourments, toutes les humiliations dont un noble cœur peut souffrir. Pendant denx longs jours et deux éternelles nuits, elle vécut de ces horribles suppositions, Un moment elle crut avoir deviné ce fatal secret; un fabricant de fausses nouvelles, un bavard parasite jeta dans la conversation que la veille, à un cercle ou à un club qu'il nomma, un jeune homme avait perdu au jeu trois cent mille francs...

— C'est lui; pensa tout de suiie Léoniine.

Car pour une femme qui aime ou qui croit aimer, ce qui est la même chose, si ce n'est davantage, il n'existe qu'un seul être sur la terre; tout le reste de la race humaine est immédiatement supprimé; l'homme adoré est seul chargé de supporter tous les événements qui arrivent. Quelqu'un a fait une chute de cheval... c'est lui! — Un jeune homme s'est battu en duel... c'est lui! — Le tonnerre est tombé sur un voyageur... c'est lui! — Hélas! on a raison de craindre pour ce qu'on aime follement; toute personne trop aimée est par cela même én danger; l'idolâtrie porte malheur.

Persuadée que le secret qui la séparait de M. de Lusigny était un désastre de fortune, Léontine se décida de nouveau à lui écrire. Cette seconde épître ne ressemblait en rien à la première. Elle était longue, *entortillée,* embrouillée, mais le sens en était fort clair. Ce galimatias de délicatesse pouvait se traduire par ces simples mots : Ne vous affligez pas, je suis riche pour deux.

M. de Lusigny répondit courrier par courrier vingt phrases non moins délicates qui rassuraient Léontine à ce sujet et qui la remerciaient avec tendresse de ses sentiments généreux.

Il fallait donc chercher une autre explication à ce mystère, et vivre au milieu du monde avec ces tourments. Pour supporter un malheur dont on connaît toute l'étendue, on a besoin de solitude et de silence; mais pour lutter avec l'inquiétude, pour assouvir une curiosité dévorante et douloureuse, on a besoin de mouvement et de bruit. On accueille tous ceux que d'ordinaire on fuit, ceux qui parlent, ceux qui savent, et même ceux qui inventent; il n'est plus de bavards, plus d'imposteurs. Bien loin de redouter ces

impitoyables commères dont les propos empoisonnés sont si dangereux, dont le bavardage innocent distille à travers mille charmantes plaisanteries la ruine, le déshonneur et la mort, on court au-devant d'elles avec impatience, on excite leur ingénieuse méchanceté, on la bénit presque dans sa folie, tant on est avide d'apprendre le secret qui doit déchirer le cœur.

Madame de X*** est une de ces femmes-là, épouvantables, exécrables, mais on ne saurait plus amusantes. C'est une *Gazette des Tribunaux* en capote rose et en souliers de satin blanc. Elle excelle à traduire en crime tout événement extraordinaire; à ses yeux, un enfant posthume est toujours un enfant supposé; un veuvage opportun est un empoisonnement certain; il n'est pas une de ses historiettes piquantes qui ne soit une agacerie directe à M. le procureur du roi.

Eh bien, Léontine, qui détestait cette femme, éprouvait alors le plus vif désir de la voir! Elle arriva précisément, mais cette visite n'était point l'effet du hasard. Madame de X*** savait que M. de Lusigny était très-occupé de Léon-

tine, elle savait aussi qu'avant de la connaître, l'hiver dernier, il avait rendu des soins empressés à une autre jeune femme qui passait pour l'avoir assez bien traité; et madame de X***, dans son zèle toujours charitable, accourait apprendre à Léontine que cette jeune femme, sa rivale, absente depuis deux mois, venait d'arriver à Paris.

— Elle n'a pas pu y tenir, ajoutait-elle, elle a laissé dans son vieux château son vieux mari, et, sous prétexte de consulter toute la Faculté pour un enfant malade, elle est venue ici; mais vous pensez bien que la maladie de l'enfant va traîner en longueur; on ne lui permettra pas de guérir avant l'automne.

A cette nouvelle, qui expliquait tout, Léontine devint pâle comme une statue. Elle voulut parler pour cacher son trouble, mais elle n'avait plus de voix. Madame de X*** la regardait avec une joie infernale. Léontine, que cette joie révoltait, essaya encore de se vaincre et de repousser, au moins avec dignité, le coup qu'on lui portait avec tant d'audace; mais elle pensa que le seul moyen d'apaiser ces sortes de vampires,

c'est de leur laisser complaisamment boire tout le sang de sa blessure ; et elle se résigna, dédaignant toute hypocrisie, à souffrir devant son ennemie loyalement et bravement.

Madame de X*** ayant dit ce qu'elle avait à dire, s'en alla semer ailleurs d'autres nouvelles agréables autant que celle-là.

Léontine, passionnément aimée de son mari, n'avait jamais été jalouse. Pour la première fois elle éprouvait cette affreuse *rage* de cœur, ces convulsions d'amour-propre, cette épilepsie morale dont les accès ont l'avantage de durer des jours entiers, cette démence pleine de raison qu'on appelle la jalousie. Elle souffrait horriblement ; elle ressentait à la fois toutes les amertumes de la haine et tous les chagrins de l'amour, et cependant sa douleur n'était rien auprès de la douleur d'Hector. La jalousie de l'orgueil, cette révolte superbe d'un être doué qui se croit méconnu, est moins cruelle, moins poignante que la jalousie de l'humilité... L'une est pleine d'avenir ; elle peut rêver la vengeance ; mais l'autre, qui naît d'un excès de modestie et du dégoût de soi-même, n'a ni avenir ni espoir

Comment celui qu'elle torture pourrait-il encore espérer? Qu'oserait-il rêver, le malheureux? Il se croit indigne de ce qu'il désire!

Voilà donc pourquoi il n'est pas venu!... pensait Léontine; et, pendant que je l'attendais avec tant d'émotion, il était auprès d'une autre femme, riant peut-être avec elle de l'inquiétude qu'il me causait; et il m'a sacrifiée, gaiement sacrifiée, à une ancienne intrigue!... Il faut que cette femme ait sur lui bien de l'empire pour le contraindre à renoncer à un mariage qu'il paraissait vouloir si vivement. Elle aura sans doute appris ses projets par quelque charitable correspondance, et c'est pour empêcher ce mariage qu'elle est accourue à Paris; et lui... il tremble devant elle... il n'ose plus venir chez moi; il craint un esclandre. Cette femme s'amuse à le menacer de mille folies; elle joue la passion pour le captiver... Et il la console, il la rassure en disant qu'il ne m'aime pas!

Oh! comme alors elle se repentait de lui avoir écrit, comme elle se reprochait d'être tombée dans le piége et d'avoir si candidement avoué toutes les inquiétudes, toutes les faiblesses de son

cœur. Elle se rappelait une à une les phrases de sa lettre, ces détours de générosité qui lui semblent si ridicules maintenant. Elle maudissait la noblesse incorrigible de son caractère qui l'entraînait toujours à être dupe ; et puis elle pleurait amèrement ; rougir de ses pensées les plus nobles, c'est si triste ; être toujours puni de ses sacrifices les plus purs, c'est si révoltant !

A force de se tourmenter, de s'indigner, de se désoler, Léontine se rendit malade ; elle fut forcée de rester au lit pendant trois jours. Sa belle-sœur, inquiète, voulut absolument lui amener le médecin qui soignait Hector. Mais avant de le conduire chez Léontine, madame Albert recommanda bien au médecin de ne pas l'effrayer en lui parlant de l'état où se trouvait Hector. Madame Albert espérait chaque jour que son frère serait moins souffrant le lendemain, et qu'il reprendrait un peu de courage en s'accoutumant à son chagrin. Pour lui donner de l'espoir, elle lui répétait sans cesse que M. de Lusigny n'était pas venu depuis très-longtemps, que Léontine ne semblait pas du tout s'occuper de lui ; Hector répondait :

— Tu dis cela pour me consoler; mais, moi, je sens bien qu'elle aime.

Quand Léontine demandait de ses nouvelles, on lui promettait qu'elle le verrait le soir même. Et le soir, comme elle s'étonnait qu'il ne fût pas venu, on prétendait qu'il n'avait pas voulu descendre dans le salon parce qu'il y avait du monde, et qu'il lui aurait fallu s'habiller.

Léontine ne s'alarmait donc nullement de cette maladie qui paraissait n'inquiéter personne, et dont la cause lui semblait fort peu intéressante.

Le médecin trouva Léontine très-*affectée*, et il ordonna pour cette affection improvisée qu'il reconnut sans hésiter, et qu'il baptisa d'un nom scientifique très-élégant, toutes sortes de potions, de lotions et de décoctions que Léontine se promit aussitôt de ne pas prendre. Quand il eut écrit, signé et paraphé son ordonnance, il se mit à exercer son métier de docteur à la mode; il raconta des histoires charmantes, il se montra plein d'esprit et d'originalité, il fut brillant, sémillant, très-savamment mondain et très-coquettement érudit; aussi, voyait-il avec orgueil, avec plaisir, sa belle malade se ranimer à ses dis-

cours. En effet, depuis un moment Léontine avait retrouvé ses fraîches couleurs, son sourire n'était plus nerveux et triste; un peu d'espérance venait de rentrer dans son cœur. Le secret de ce changement le voici : après une demi-douzaine d'anecdotes plus piquantes les unes que les autres, l'aimable docteur avait raconté une cure merveilleuse, opérée par Pétroz sur un *sujet* dont toute la faculté avait désespéré. Il s'agissait d'une petite fille, belle comme un ange, défigurée par un mal affreux, et que le célèbre docteur avait guérie avec ses poudres, sans opération et par miracle; comme Léontine et sa belle-sœur s'étonnaient à ce récit, le bienfaisant conteur ajouta :

—Mais vous saurez cela mieux que moi, mesdames, vous devez connaître cet enfant, ou du moins sa mère...

Et il nomma justement cette jeune femme qu'on accusait d'être venue à Paris pour voir M. de Lusigny.

— Elle est repartie ce matin, continua le docteur, pour aller rejoindre son mari, toute fière, tonte joyeuse; et les homœopathes triomphent,

et ils nous disent des injures pour nous convaincre de la supériorité de leur système.

Léontine sourit. Son cœur était soulagé d'un poids énorme.

— Ah! vous triomphez aussi, madame, je sais que vous avez un faible pour les doctrines nouvelles; admirez-les, soit, mais quand vous vous portez bien; nous n'avons pas de prétentions aux miracles, nous autres; nous guérissons, et voilà tout.

La joie que ressentit Léontine en reconnaissant que madame de X*** l'avait trompée, ne dura que peu de temps. D'autres soupçons vinrent bientôt l'agiter. Elle s'imagina que M. de Lusigny s'était battu en duel, qu'il était blessé, et que, pour se soustraire aux rigueurs de la nouvelle loi, il gardait sur cette affaire un secret profond. Cette idée lui vint au milieu de la nuit; après plusieurs jours d'une diète absolue, c'est-à-dire dans la meilleure disposition pour imaginer un coup de tête; elle attendit le lever du jour avec impatience pour exécuter le projet qu'elle méditait. Le jour parut: avant de rien entreprendre, elle envoya chez M. de Lusigny deman-

der de ses nouvelles ; on fit dire que M. de Lusigny était à la campagne depuis trois semaines. Cette réponse, que Léontine savait être un mensonge, la confirma dans ses soupçons.

— Il se cache, il est blessé ; il faut qu'il soit très-mal, puisqu'il ne m'écrit pas. Peut-être a-t-il été obligé de quitter la France, pour n'être pas arrêté ; peut-être est-il parti mourant... Ah ! cette idée est affreuse ; je ne puis vivre dans cette incertitude ; ce supplice est trop long ; je ne veux pas le subir une heure de plus... aujourd'hui !... aujourd'hui même, je saurai la vérité.

Léontine mit à la hâte son chapeau, son mantelet ; et, pâle de crainte, ivre d'inquiétude, elle sortit de l'hôtel de Viremont sans donner d'ordre, sans dire à quelle heure elle rentrerait, et sans demander des nouvelles d'Hector.

IX

C'était la première fois que Léontine se trouvait seule dans la rue ; il lui semblait que tous les yeux étaient fixés sur elle et que chaque passant disait : « Où va donc cette jeune femme qui paraît si agitée ? » On la regardait beaucoup, il est vrai ; d'abord parce qu'elle était fort belle, ensuite parce que sa démarche incertaine trahissait le pas d'une femme qui n'a pas l'habitude de sortir à pied et que le mouvement de Paris déconcerte ; et puis enfin parce que son voile, baissé et soigneusement retenu dans sa main, lui donnait un air mystérieux fort suspect.

L'hôtel de Viremont est dans le faubourg Saint-Honoré, Léontine rejoignit facilement la rue de Londres, et après avoir gravi cette montagne aride, elle arriva au débarcadère du che-

min de fer. Le convoi allait partir pour Saint-Germain; Léontine eut à peine le temps de prendre un billet; on la plaça bien vite dans une *diligence* et elle s'étonna d'avoir eu l'audace de traverser toute seule ce qu'elle appelait la foule des voyageurs; et pourtant il n'y avait que deux cents personnes ce jour-là; le dimanche il y en a quelquefois deux mille : deux mille compagnons de voyage, voilà une véritable foule!

Vous l'avez bien deviné, Léontine allait à Saint-Germain chez madame de Lusigny... Là seulement elle espérait apprendre le secret qui la tourmentait. Madame de Lusigny ne saurait pas feindre avec elle; et si un malheur avait frappé son fils, quelle que fût sa résolution de se contraindre, sa douleur allait se trahir auprès de la personne qui devait le mieux la partager. La tristesse d'une mère est indiscrète. Mais peut-être madame de Lusigny était-elle à Paris. — N'importe, Léontine saurait du moins pour quel motif elle y est allée. Peut-être aussi M. de Lusigny est-il à Saint-Germain? — Eh bien, ne sait-il pas déjà qu'elle l'aime, et sa mère n'est-elle pas la confidente de ses projets? L'inquié-

tude et la curiosité n'admettent point d'obstacles, cela se comprend ; elles ne les voient pas, ce qui ne les empêche point de les éviter, il y a un dieu pour les aveugles.

En arrivant à Saint-Germain, Léontine songea qu'elle ne savait point l'adresse de madame de Lusigny. L'idée de courir la ville en la demandant de porte en porte l'épouvantait. Heureusement elle se rappela le nom de la vieille amie chez laquelle madame de Lusigny était venue passer l'été ; ce nom était bien connu dans Saint-Germain ; à peine l'eut-elle prononcé qu'on s'empressa de la conduire devant une antique porte de sombre apparence dont elle franchit le seuil en tremblant.

Madame de Lusigny était sortie depuis le matin, mais elle devait revenir bientôt. On fit entrer Léontine dans le salon, et là elle attendit.

— Elle est allée voir son fils, pensa-t-elle ; sans doute il s'est réfugié dans les environs.

Elle écoutait chaque bruit et regardait chaque chose avec intérêt. Dans sa position, tout pouvait devenir un indice ; les objets les plus indifférents pouvaient avoir un langage et dénoncer

la vérité. Auprès de la fenêtre qui donnait sur le jardin il y avait un métier à broder et une table à ouvrage, couverte de pelotons de laine et d'écheveaux de soie. Léontine, jetant les yeux sur cette table, aperçut un petit portefeuille en velours au milieu duquel était un portrait. Elle quitta la place où elle s'était assise pour se reposer, et alla vers la fenêtre; elle examina le portrait : c'était celui de M. de Lusigny. Il était représenté en négligé, sans cravate, ce qui lui donnait un air sentimental et *Colin* fort plaisant.

Léontine soupira en regardant ce portrait qui, du reste, était fort joli; mais elle rougit affreusement en découvrant à côté de lui, sur la table, une lettre... une lettre de M. de Lusigny. Mon Dieu! mon Dieu! qu'elle aurait voulu lire cette lettre! Ah! que souvent il est pénible d'être une femme bien élevée! Une bonne éducation est un trésor qui, comme tous les trésors, est un grand sujet d'embarras pour celui qui le possède. Que de fois les gens bien élevés sont tentés de s'écrier, comme le *Bourgeois gentilhomme*, mais dans un sentiment tout opposé : *Mon père, ma mère, que je vous veux de mal,* non pour m'a-

voir laissé ignorer *les belles choses*, mais au contraire pour me les avoir trop bien apprises, pour m'avoir enseigné à me priver toujours de ce qui me plairait tant!

Léontine, en lisant cette lettre, pouvait à l'instant savoir tout ce qui l'intéressait, et repartir aussitôt sans voir madame de Lusigny, sans se compromettre aux yeux de personne. Eh bien! elle ne voulut pas lire cette lettre, et elle eut le courage de rester là, seule, pendant une heure, oisive et curieuse, inquiète et ignorante... ignorante à côté du secret!

On entendit aller et venir dans la maison; une petite chienne qui jouait dans le jardin, s'élança vers la porte cochère et une voix dit vivement:

— Lisette, Lisette, allez vous-en, petite, vous voyez bien que j'ai une belle robe et que je ne veux pas de vous.

Léontine reconnut la voix de madame de Lusigny, bien que très-modulée par la circonstance, car pour parler à son chien, la femme la plus véhémente sait choisir les plus doux accents. Ce peu de mots entendus par hasard, expliquaient tout; une mère affligée, dont le fils aurait éprouvé

un grand malheur, n'aurait pas tant de soin de sa parure, ni tant de coquetterie pour son chien. Léontine sentit aussitôt l'édifice élevé par son imagination s'écrouler. Madame de Lusigny entra dans le salon, et rien qu'à sa vue, Léontine comprit tout le ridicule de la situation que sa folle inquiétude lui avait faite. Madame de Lusigny s'avança magnifiquement parée, aussi pompeusement vêtue qu'on peut l'être dès le matin. Elle avait un superbe chapeau de paille de riz orné de plumes blanches; une charmante robe de gros de Naples gris perle, faite à la dernière mode, sur laquelle était négligemment jeté un riche mantelet de dentelles d'Angleterre. Puis elle avait des bracelets d'or, des épingles d'or, des chaînes d'or; elle était éblouissante, en vérité, il n'y avait pas moyen de s'alarmer pour l'heureux fils d'une mère si galamment attifée.

— Vous ici, madame..., ma chère, s'écria madame de Lusigny en apercevant Léontine. Quelle aimable idée! Vous venez de chez votre oncle?

Lontine n'osa répondre. Madame de Lusigny continua:

— Que je suis donc fâchée de vous avoir fait attendre! J'ai du malheur; je ne sors jamais ordinairement; mais aujourd'hui nous avions ici une grande solennité. Telle que vous me voyez, je reviens d'une noce; je suis allée voir comment on doit se comporter le jour où l'on marie son fils; j'ai voulu prendre une leçon.

Madame de Lusigny sourit gracieusement en disant cela, et Léontine rougit. Cependant cette allusion lui rendit un peu de courage.

— Je suis bien charmée, madame, dit-elle, de vous trouver si joyeuse; je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque... malheur.

— A moi!... grâce au ciel, il ne m'est rien arrivé de fâcheux. Qui vous a fait croire cela?

— Monsieur votre fils...

— Mon fils!... Mais il a dû avoir l'honneur de vous voir hier, je pense?

— Je ne l'ai pas vu depuis huit jours; lui-même m'a écrit que la raison qui l'empêchait de venir était fort triste, et qu'il ne pouvait me la dire...

A ces mots madame de Lusigny partit d'un grand éclat de rire, et Léontine resta stupéfaite.

— Ah! ah! ah! le tour est parfait, disait madame de Lusigny en riant toujours plus fort, je le reconnais bien là...

Elle se repentit d'avoir laissé échapper cette naïveté.

— Mon fils n'a pas le sens commun, reprit-elle; quel enfantillage!... Mais il faut lui pardonner ses torts en faveur du motif qui les lui a fait commettre; c'est parce qu'il vous aime trop, qu'il vous aime à la folie, que... par faiblesse, il n'a pas voulu risquer de vous déplaire un seul jour.

— Je ne comprends pas, madame, dit Léontine avec une extrême froideur; cette gaieté lui était insupportable. Veuillez m'expliquer pourquoi M. de Lusigny me laisse depuis huit jours m'inquiéter sur ses infortunes prétendues.

— Parce qu'il préfère cent fois que vous le croyiez malheureux plutôt que de vous paraître ridicule.

— C'est très-charitable, et je le remercie.

— Ne vous fâchez pas; il était bien contrarié, bien désolé, je vous le jure; avoir l'espérance d'une soirée si charmante passée près de vous,

et se voir tout à coup forcé de renoncer à ce bonheur par le plus ennuyeux, le plus impatientant et le moins romanesque de tous les obstacles, c'était affreux! il y avait de quoi en perdre la tête.

— Mais enfin, ce motif?

— Il était absurde. Mais mon fils vous l'apprendra lui-même demain...

— Non, madame, je tiens à savoir cela aujourd'hui. Je vous prie, dites-le moi, que lui était-il arrivé?

— Une chose horrible et burlesque qui ne le rendait pas du tout intéressant et qui le rendait affreux.

— Mais enfin?

— Non, je n'ose, c'est trop ridicule...

— Eh bien! je rirai.

— Sachez donc que le matin même du jour où il se réjouissait tant de vous voir, il s'était réveillé avec une abominable fluxion sur la joue, une fluxion désastreuse qui l'empêchait de parler, qui le défigurait, qui le métamorphosait en ange bouffi, qui lui faisait de petits yeux froncés à la chinoise et une petite bouche pincée à la

Watteau, qui le changeait tellement enfin, que moi, sa mère, je ne pouvais le reconnaître ni le plaindre, et que malgré ses fureurs et ses doléances, chaque fois qu'il me regardait, je lui riais au nez comme une folle. Vous ne sauriez imaginer... Mais qu'est-ce que je fais? s'écria madame de Lusigny en s'interrompant tout à coup. Comme il va m'en vouloir de l'avoir trahi!

— Rassurez-vous, madame, reprit Léontine, je suis trop heureuse d'apprendre la vérité pour que vous puissiez vous reprocher de me l'avoir dite; d'ailleurs n'oubliez pas que je suis moi-même venue la chercher.

Léontine s'efforça de sourire en prononçant ces mots d'adieux; mais le tremblement de sa voix trahissait son agitation. Elle se leva, et faisant à madame de Lusigny un salut qu'elle tâcha de rendre gracieux, elle se dirigea vers la porte pour sortir.

— Vous me quittez déjà! fit madame de Lusigny un peu embarrassée de la froideur de Léontine; vous êtes fâchée, vous m'acusez...

— Vous? non, madame, je suis persuadée que

vous n'êtes pour rien dans l'inquiétude dont on s'amuse à me tourmenter.

— Ah! vous êtes cruelle, je le vois, vous allez vous venger de mon fils...

— Non pas, vraiment; toute vengeance est une duperie, et je ne me vengerai pas.

Madame de Lusigny, me méprenant sur le sens de ces paroles, prit affectueusement la main de Léontine en disant:

— Croyez-moi, ma chère enfant, ce premier mouvement de colère passé, vous pardonnerez à mon fils de vous avoir causé de la peine, et vous l'en aimerez davantage; vous savez tout ce qu'il est pour vous; qu'importe la nature de l'épreuve si elle nous révèle à nous-même toute la profondeur de nos sentiments; mon fils me l'a dit bien souvent: les femmes s'attachent par la douleur, et peut-être ne vous a-t-il ainsi tourmentée un peu trop, j'en conviens, que pour vous éprouver.

Après plusieurs phrases de politesse mutuelle, Léontine reprit le chemin de Paris, et madame de Lusigny rentra dans le salon en se promettant d'aller le lendemain racon,er à son fils la

visite que lui avait faite madame de Viremont et le prévenir de se mettre en garde contre le juste ressentiment de cette jeune femme dont il avait si follement agité le cœur et l'esprit.

Léontine était révoltée; tout ce qu'elle avait éprouvé naguère en inquiétude, elle l'éprouvait alors en indignation :

— Quoi ! se disait-elle, c'est pour une cause si misérable que moi, depuis huit jours, je souffre toutes ces tortures ! c'est pour cette cause burlesque, pour cette coquetterie puérile, pour cette vanité niaise, que moi j'ai connu les angoisses de l'amour trahi, les horreurs de la jalousie, que j'ai rêvé affreusement pour lui les mille craintes de la ruine, les mille terreurs de la mort !... Moi qui ai dévoré de si nobles chagrins, moi qui ai versé de si saintes larmes, j'ai pu me laisser entraîner à souffrir, à pleurer pour... rien !... C'est moi qui ai pleuré pour rien ! Et pendant huit mortels jours il a joui de mes tourments stupides, et il n'a pas eu pour moi un seul instant de pitié ! Et cette cruauté chez lui est un système de tendresse, une théorie de passion, une recette sentimentale ! A tous les cris, à tou-

;es les larmes, il répond par cette maxime : Les 'emmes s'attachent par la douleur ! Les femmes lu monde peut-être, celles dont le cœur engourdi, blasé, ne se réveille que sous les coups! nais moi !

Léontine, en ce seul instant, comprit tout ce qu'il y avait d'égoïsme et de sécheresse dans ce raffinement de coquetterie. Un homme qui l'avait ainsi livrée aux plus affreuses suppositions pour éviter de paraître un seul jour à son désavantage, un homme qui aimait mieux se faire passer pour mourant que de paraître un seul jour ridicule ou moins séduisant, était un homme jugé, car celui qui sacrifie tant au besoin de plaire ne sait pas aimer, et c'était deviner juste que de pressentir qu'il n'y avait pour une femme sincèrement passionnée que déception et chagrin dans l'avenir d'un si pauvre amour.

Léontine revint à Paris sous le poids de ces tristes impressions ; chaque pas qu'elle faisait, chaque personne qu'elle regardait, lui rappelaient le but de son voyage et la démarche qu'elle venait de faire, et l'objet de cette démarche ; et plus sa conduite était extraordinaire, et plus la

cause inconnue qui l'avait fait agir lui semblait misérable et désenchantante.

Ah! comme son cœur se trouvait subitement guéri, comme le séducteur était bien alors dépouillé de son prestige, comme elle trouvait ses petites combinaisons mesquines, froides, et, ce qui était plus grave encore, pas du tout spirituelles.

En descendant la rue de Londres, Léontine se disait :

— Là, tout à l'heure encore, je tremblais pour lui; je le croyais en danger... mourant... Que j'étais folle!

Elle arriva chez elle, et sans parler à personne, elle courut s'enfermer dans son appartement. Elle s'assit à la place qu'elle occupait la veille, et elle se dit encore :

— C'est là qu'hier j'ai tant pleuré, en pensant qu'il me trahissait; c'est là que pour la première fois je me suis sentie jalouse! Ah! n'évoquons jamais ce souvenir.

A l'aspect de ces lieux, de ces objets témoins de son inutile douleur, elle eut encore une crise

d'indignation. Et puis elle prit une résolution calme, et tout fut dit.

Au bout d'une heure, elle sonna sa femme de chambre. Cette bonne fille, ordinairement vive, empressée, arriva lentement et d'un air triste; elle avait les yeux rouges, elle pleurait.

— Qu'avez-vous? dit Léontine avec bonté; a-t-on reçu quelque mauvaise nouvelle?

— A présent, je vois bien qu'on ne peut plus rien cacher à madame...

— Qu'est-il donc arrivé?

— Depuis trois jours, M. de Bastan est bien mal...

— Hector! s'écria Léontine.

— Il a une fièvre cérébrale; il ne veut pas qu'on le saigne; le médecin dit qu'il n'y a plus d'espoir.

Avant que ces derniers mots fussent achevés, Léontine était déjà auprès de sa belle-sœur.

Madame Albert aimait tendrement son frère; l'idée de le perdre lui brisait le cœur.

— Mon pauvre Hector! disait-elle, que deviendrai-je sans lui? Si jeune! à vingt-deux ans! mourir! C'est affreux!

— Mais de quoi meurt-il donc? s'écria Léontine qui venait d'entrer.

Madame Albert releva la tête à cette voix; puis, comme une personne qui n'a plus de ménagements à garder, elle répondit :

— Il meurt de chagrin; ne le savez-vous pas?

— Hector!... malheureux!... Et pourquoi?

— Que vous importe? Vous aimez un autre, et...

— J'aime un autre! interrompit Léontine les yeux brillants de colère. Ne croyez pas cela, je n'aime personne!

— Oh! venez donc le lui dire! venez le sauver! Il vous aime tant!

Et madame Albert entraîna Léontine dans l'appartement d'Hector. Le pauvre malade était loin de s'attendre à une si douce visite; on lui avait dit, pour le rassurer, que madame Charles de Viremont était absente, car souvent il s'écriait :

— Je ne veux pas qu'elle me voie mourir!

Son découragement était profond, et sans la fièvre qui l'exaltait, on aurait pu le croire insen-

sible. Sa pâleur était extrême, ses traits contractés étaient méconnaissables.

Léontine, à sa vue, sent son âme bouleversée ; elle s'arrête et s'appuie sur le marbre d'une console, elle a peine à se soutenir. Madame Albert s'approche de son frère, elle lui parle avec vivacité ; à ses paroles, Hector se ranime, il lève les yeux sur Léontine, et ce seul regard, un regard de joie dans ce visage mort, lui dit tout et lui fait en un instant comprendre cet amour sublime qui jusqu'alors avait su se rendre incompréhensible à force d'abnégation, ou plutôt par sa grandeur même, par son excès.

Ah ! comprendre un tel amour, c'est presque le partager. Léontine s'éveille d'un songe ; tout le passé lui apparaît soudainement illuminé par ce mot magique : il m'aimait ! Ses souvenirs l'éclairent ; mille choses, naguère confuses, tout à coup s'expliquent délicieusement : subites froideurs, prétendus caprices, tristesses cachées, jalousies contraintes, modestie touchante, sacrifices voilés, dévouements méconnus, tout se révèle ! Chacun de ces nobles sentiments déguisés par une fausse délicatesse vient de retrouver

son beau nom. Léontine les reconnaît avec transport, et dans son enthousiasme elle sent son cœur se perdre en une émotion indicible; assemblage des émotions les plus contraires, mélange de joie et de douleur, de remords et de tendresse, d'admiration et de pitié.

— Hector, dit-elle en fondant en larmes, pourquoi n'avez-vous pas eu confiance en moi?

Hector ne répondit pas. Il n'osait croire à tant de bonheur.

— Mais depuis quand donc m'aimez-vous ainsi?

— Depuis que je vous connais; vous étiez mon premier et mon seul amour.

— Il m'aime depuis quatre ans, s'écria Léontine, et il ne m'a jamais rien dit!...

— Parce que je n'espérais rien.

— Et pourquoi ne pas espérer?

— Je ne le devais pas, je ne le voulais pas.

— Hector, c'est bien mal d'avoir douté de moi.

— Non, reprit-il avec amour et en essayant de sourire; je ne suis pas l'homme que je rêve pour vous. Je ne vous pardonnerais pas de m'aimer.

— Il faudra bien que vous me pardonniez !

Madame Albert, inquiète et pourtant joyeuse, pleurait.

— Vous êtes une mauvaise sœur, dit Léontine avec une affectueuse brusquerie, vous avez été cruellement discrète ; c'était à vous de me dire : Hector vous aime, épousez-le ; mais je vous connais, vous êtes si fière, vous n'avez pensé qu'à ma fortune, et vous avez eu peur, n'est-ce pas, qu'on ne vous accusât de vouloir faire faire à un de vos parents ce qu'on appelle une excellente affaire, et c'est par délicatesse que vous le laissiez mourir ; allez, vous êtes de méchants orgueilleux qui m'avez crue une femme sans cœur.

— Ma chère Léontine, ne me grondez pas, dit madame Albert en se jetant dans les bras de sa belle-sœur ; je croyais que vous aimiez...

— M. de Lusigny ! Ah ! je vous conterai son histoire, et nous en rirons bien ensemble, je vous jure... Lui aussi il m'a indignement trompée ; car c'est un hypocrite comme vous, Hector. Seulement, les sentiments qu'il cache sont mauvais, voilà toute la différence. Mais, avec une

femme de mon caractère, l'hypocrisie du bien est aussi cruelle que celle du mal, et vous regretterez souvent les beaux jours que votre fausse délicatesse vous a fait perdre.

Hector, rendu à la vie par le bonheur, prit les deux mains de Léontine et les pressa tendrement. Léontine attachait sur son front si pâle encore des yeux baignés de pleurs. Elle comparait l'amour de ce noble jeune homme, qui avait accepté une mort ridicule pour ne pas l'affliger par un trop vif regret, à l'amour de cet homme léger qui, au contraire, l'avait fait souffrir pour conserver son prestige. Tout à coup, cédant à son émotion et se rappelant un mot qui l'avait bien frappée, elle s'écria :

— Ah ! monsieur de Lusigny, vous aviez raison : les femmes s'attachent par la douleur, mais par la douleur qu'elles causent et non par celle qu'on leur fait éprouver impitoyablement.

Hector fut dangereusement malade encore pendant quelques jours ; mais devenu docile et ne refusant plus les soins qu'on lui prodiguait, il ne tarda pas à se rétablir.

M. de Lusigny était venu plusieurs fois à l'hô-

tel de Viremont; mais on lui avait dit que M. de Bastan était fort malade, que mesdames de Viremont ne recevaient personne. M. de Lusigny savait que dans ces jours d'inquiétudes, les femmes sont peu coquettes, et que les attentions les plus aimables produisent médiocrement d'effet. Il s'abstint donc de toute démarche sentimentale qui, dans ces graves circonstances, aurait semblé de mauvais goût. Mais le bruit s'étant répandu que M. de Bastan était hors de danger, M. de Lusigny jugea le moment favorable pour écrire à Léontine. Il faut être juste, cette fois son petit billet était charmant, c'était un chef-d'œuvre d'esprit, de grâce, d'élégance. M. de Lusigny avouait tous ses torts avec une bonhomie adorable, et, chose étrange, il prouvait son innocence en les avouant. Comme cette fois il était sincère, il redevenait spirituel, car les gens d'esprit sont ceux qui disent le plus de bêtises quand ils mentent. Enfin, ce billet était si aimable qu'il aurait pu ramener toute autre femme que Léontine; mais avec le bonheur, elle avait retrouvé sa gaieté malicieuse, et elle ne répondit à cette lettre si tendre que par ce plaisant adieu :

« En revenant l'autre jour de Saint-Germain, j'ai attrapé un affreux coup de soleil qui m'a toute changée ; à mon tour, je ne veux pas vous voir.

» Mille regrets. »

Peu de jours après, M. de Lusigny reçut un billet qui lui faisait part du mariage de madame Charles de Viremont avec M. Hector de Bastan.

En apprenant cette nouvelle, il se dit :

— Je me suis trompé, je ne comprends rien à cette femme-là.

Et comme en réalité il regrettait beaucoup madame de Viremont, il n'a pu rester à Paris, et il vient de partir pour un long voyage en Orient.

Ainsi, le séducteur manqua de séduire pour n'avoir pas voulu un moment cesser de paraître séduisant. Ce terrible vainqueur avait trouvé son maître ; une femme enfin s'était jouée de lui. D'où venait donc la puissance de cette femme ? Qui lui avait donné la force de lutter avec un tel adversaire et de pénétrer d'un seul regard dans les profondeurs de cet égoïsme ? Qui avait donné

à son esprit une si merveilleuse expérience? — Le malheur. — A ses yeux cette perspicacité infaillible? — Les larmes! — Un violent chagrin, pour une jeune femme, est une vieillesse anticipée, et, il faut le dire, une sorte de corruption.

Oui, une douleur trop amère déprave le cœur, car on ne la supporte qu'en la profanant. Et puis, il est de certains malheurs qui grandissent le caractère des hommes en l'améliorant, et qui, au contraire, aigrissent le cœur des femmes en le désenchantant, et cela doit être; l'honneur des hommes est dans le courage de leurs actions; l'honneur des femmes est dans l'unité de leurs sentiments. *Celui qui n'a pas souffert*, que sait-il? — Rien, sans doute; mais celle qui a trop souffert sait trop!... Elle sait qu'on peut subir mille tourments sans mourir; elle sait qu'on peut supporter une douleur insupportable, elle sait qu'on peut voir périr ceux qu'on aime... et vivre! Voir partir ce qu'on regrette... et rester! Elle sait que ses yeux en pleurs qui aujourd'hui cherchent l'ombre demain chercheront la lumière, que sa voix aujourd'hui étouffée par les

sanglots, demain éclatera de rire; et que son front voilé de deuil demain se couvrira de fleurs.

Ah! cette science fatale du désespoir est plus profonde et plus puissante que la science corrompue de l'égoïsme et de la vanité.

L'HOMME

LE PLUS MALHEUREUX DU MONDE

Il est un homme malheureux entre tous les hommes, pour lequel notre pitié augmente chaque jour. Être parfait et misérable, à la fois privilégié et maudit. Cet homme est sans remords... et pourtant sa vie est un long châtiment ; cet homme est sans ennemi... et pourtant il subit une persécution incessante, minutieuse, acharnée, que la haine n'ennoblit même pas ; car, s'il

est glorieux d'être persécuté par des ennemis, par des rivaux, il est humiliant et triste d'être tourmenté par des indifférents ; et c'est là le sort de cette pauvre victime du siècle dont nous célébrons aujourd'hui les infortunes. Tout dans notre monde nouveau le fait souffrir ; là chacun semble agir contre lui. On ne dit pas un mot qui ne l'offense, on ne fait pas une démarche qui ne le révolte. A chaque instant ses croyances les plus sacrées sont brutalement attaquées ; ses souvenirs les plus chers sont profanés sans pudeur.

On le heurte dans toutes ses idées, on le blesse dans tous ses sentiments ; et il lui faut supporter ces supplices affreux sans se plaindre, et il lui faut écouter ces choses outrageantes qui l'indignent, qui l'exaspèrent, qui lui agacent les nerfs, qui lui font grincer les dents, toujours avec une attention bienveillante, avec une patience gracieuse ! c'est encore une des misères de sa condition. Oh ! cet homme-là est un être bien profondément malheureux.

Par une étrange fatalité, il se trouve que la victime est aimable ; cette amabilité funeste mul-

tiplie à l'infini ses tourments ; on le recherche, cet homme malheureux, on l'attire, c'est à qui lui offrira les supplices les plus variés ; et comme ces supplices si généreusement offerts sont insupportables et le rendent triste malgré lui ; comme on ne peut s'expliquer ses troubles, ses rougeurs, ses pâleurs subites, mystérieux symptômes d'une indignation violente poliment dissimulée, on l'accuse de bizarrerie. Cet homme sans défauts passe pour un original, peut-être parce qu'il est sans défauts.

En effet, sa conduite, ses manières, bien que toujours parfaitement convenables, doivent paraître singulières aux esprits forts d'aujourd'hui. Il y a quelque temps, par exemple, il était au spectacle, on jouait une pièce nouvelle ; arrivé le matin même à Paris, il n'avait pu faire retenir une stalle, et il était venu au hasard. On lui proposa de le placer dans une assez grande loge où se trouvaient déjà plusieurs personnes. Deux jeunes gens se pavanaient sur le devant de cette loge ; une jeune femme était derrière eux avec son père... Eh bien, le croiriez-vous? cet homme étrange ne voulut point rester au spectacle ; il

s'en alla sans voir la pièce nouvelle ; ces deux jeunes fats qui laissaient ce vieillard et cette jeune femme derrière eux, lui paraissaient de grossiers insolents ; il ne voulait pas avoir l'air d'être de leur société.

L'original !

Une autre fois, il était de même au spectacle, dans une loge d'avant-scène avec des beautés à la mode. Parmi elles se trouvait cette petite duchesse évaporée que vous connaissez. Elle a peu d'esprit, mais elle en fait beaucoup, et faire de l'esprit, c'est un exercice très-bruyant. Par degrés et d'acte en acte les épigrammes laborieuses étaient devenues tellement sonores, l'esprit fabriqué était devenu tellement pétillant, que les acteurs déconcertés ne pouvaient plus continuer leurs rôles ; ils balbutiaient, ils bégayaient, et, pour expliquer leur trouble, ils lançaient des regards furieux contre la loge maudite d'où partaient ces rires malveillants. L'un d'eux alla porter plainte au magistrat de l'endroit, et l'on vit alors... ô honte pour de si nobles personnages, on vit le commissaire de police lui-même entrer dans la loge et venir réclamer le silence

au nom du public offensé. L'homme malheureux était anéanti, jamais il ne s'était trouvé à pareille fête. Que voulez-vous! cet homme-là n'aime pas les duchesses qui évoquent les commissaires de police.

L'original!

Un soir, il alla chez le roi. Pendant qu'il était là, il vit venir la jeune femme d'un ancien ministre, ou d'un futur ministre, comme vous voudrez; cette jeune femme s'approcha sans façon de la reine, prit un fauteuil et s'étendit dedans tout de son long, la tête appuyée sur le dossier, les bras croisés sur la poitrine, les pieds en avant, comme on s'étale chez soi dans son fauteuil, quand on est seule, quand on s'ennuie et qu'on espère dormir. L'homme malheureux vit cette attitude, et son indignation fut telle, qu'elle devint une souffrance intolérable; il partit : voilà encore une de ses étranges idées : cet homme-là veut qu'on respecte la reine.

L'original!

Dernièrement, à la sortie d'un concert, il entendit un jeune merveilleux crier avec impatience à sa mère :

— La voiture est avancée ; viens donc ; tu n'en finis pas...

A ces mots, il se rappela sa noble et digne mère, qu'il avait perdue, et qu'il vénérait si tendrement... Il pâlit... Cet homme-là croit aussi à la majesté d'une mère.

L'original !

Le lendemain, il entendit deux autres jeunes élégants, orateurs de théâtres, érudits de foyers, troubadours de coulisses, raconter devant leur sœur, sans se gêner, et dans les plus grands détails, certaine vilaine histoire d'un gros boyard bafoué par une sauteuse de vaudeville ; devant leur sœur, jeune fille qui n'a pas encore seize ans !... Cette fois l'homme malheureux ne pâlit point, il rougit ; il avait honte d'assister à cette profanation sacrilége... Cet homme-là croit encore à la divinité de l'innocence !...

L'original ! l'original !...

Naguère, il se trouvait dans une église, au mariage d'un de ses amis. La cérémonie était, comme toutes celles de ce genre, retardée par un enterrement. Et les gens de la noce arrivaient en foule, et ils s'avançaient bravement vers l'au-

tel; ce cercueil *gênant* ne les arrêtait pas; non, vraiment; ils se rangeaient tout près de lui, et ils frôlaient des pans de leurs habits le drap funèbre, et ils se donnaient des poignées de main par-dessus ce mort glacé dont la terrible présence ne les intimidait pas. Et de chaque côté de la nef les femmes s'envoyaient de charmants sourires, de gracieux saluts de la main, de ces petits bonjours de théâtre que les Parisiennes savent distribuer si coquettement; et toutes ces gentillesses passaient à travers les deux rangs de cierges!... Ces politesses mondaines dans une église, cette indifférence impie près d'un cercueil, étaient un spectacle horrible à voir; c'était infâme, révoltant; il y avait là de quoi faire sangloter une orpheline, une veuve, une sœur en deuil; il y avait là de quoi faire mourir un poëte!... Et pourtant personne ne s'étonnait!... L'homme malheureux seul était indigné. L'insensé! il croit encore à l'étiquette des temples, aux susceptibilités de la mort, aux droits de Dieu!

Second supplice à peu près du même genre. L'homme malheureux passait rue de la Chaussée-d'Antin. A quelques pas de là, il aperçut

une pauvre vieille femme étendue sur le trottoir. Soit qu'un étourdissement eût causé sa chute, soit qu'elle se fût blessée en tombant, elle gisait là évanouie, sans mouvement. Il se dirigeait vers elle pour la secourir, lorsqu'un jeune homme sortit tout à coup d'une maison voisine. L'aimable étourdi ne fut pas un moment déconcerté par cet obstacle inattendu; il n'eut pas même l'idée de s'arrêter, ni même de se détourner; il sauta légèrement par-dessus le corps de la pauvre femme et continua son chemin en sifflant un air de polka. On devine à quel point l'homme malheureux dut souffrir de cette cruauté badine. Il croit encore à la sainteté de la vieillesse, à la dignité de la misère.

L'original!

Mais retournons dans le monde élégant, et racontons des peines moins graves. Il dînait un jour chez de riches banquiers; après le dîner on lui servit une tasse de café. Pendant qu'il savourait ce poison inspirateur (vieux style), une jeune femme qu'il n'avait pas du tout l'honneur de connaître, vint à lui, tenant un gros morceau de sucre entre ses jolis doigts:

— Monsieur, dit-elle avec un sourire très-gracieux, voulez-vous me permettre de faire un *canard* dans votre tasse?...

Il resta muet, stupéfait, suffoqué... Cependant il dissimula son étonnement; il s'inclina devant la jeune femme, lui présenta sa tasse avec respect et laissa le *canard* s'accomplir en silence. Il n'aurait pu trouver une parole, tant cette familiarité étrange le déconcertait. Quelle faiblesse! sans doute; mais, que voulez-vous! cet homme-là n'aime pas à faire la dînette dans les salons.

Il n'aime pas non plus à donner de leçons; sa condition même, nous l'avons déjà dit, le force à supporter gracieusement les choses qui le choquent le plus. Ce n'est pas lui qui ferait ce que fit jadis une fière comtesse allemande. Elle était occupée à servir du thé comme une jeune miss. Un baron qui se trouvait là (il y a toujours des barons en Allemagne) voulut prendre du sucre, et, par distraction, par maladresse peut-être, au lieu de prendre du sucre avec les pinces, il en prit avec ses doigts. Ce baron doit être parent de la dame au canard. La comtesse, indignée de

cette inconvenance, se leva aussitôt avec majesté, marcha d'un pas digne vers la fenêtre, l'ouvrit et jeta le sucrier dans la rue. Le baron ne se troubla point : il continua à boire son thé tranquillement ; puis, quand il eut fini, il se leva de même avec majesté, marcha vers la fenêtre d'un pas non moins digne, l'ouvrit et jeta sa tasse dans la rue. Devinez ce qui résulta de ce duo d'insolence... Au bout d'un an, l'impertinente comtesse épousa l'impudent baron : ce doit être un bien agréable ménage. Ils eurent un grand nombre d'enfants : ce doit être une bien aimable famille.

A propos de dîner, l'homme malheureux eut encore une autre fois à subir un cruel dîner d'élégants. C'était chez une femme très-distinguée et de fort bonne compagnie, mais ignorante des mille recherches de la gastronomie parisienne. On était au mois de juin ; l'eau dans les carafes n'était pas glacée.

— Ah ! de l'eau chaude ! s'écria un des convives. François, va me chercher de la glace. Vous permettez ? l'eau tiède me fait mal, je ne pourrais pas dîner.

La maîtresse de la maison était confuse. L'homme malheureux était furieux. Un moment après, un autre convive s'écria :

— Ouf! quel poisson ! si l'eau n'est pas fraîche, le poisson n'est pas frais non plus : c'est de l'harmonie.

— Oh ! mais c'est la carpe de *Bilboquet* que vous nous servez là, reprit à son tour un autre plaisant. « J'ai vu, en passant au marché, une superbe carpe ; dans quinze jours, je la marchanderai. » (Voir *les Saltimbanques*.)

Cette piquante citation fut accueillie par d'impitoyables éclats de rire; la maîtresse de la maison respirait à peine, l'homme malheureux étouffait. On servit du vin de Champagne.

— Ah çà ! dit un vieux viveur au maître de la maison, est-ce que c'est toi qui fait ton vin de Champagne toi-même, mon cher? Il n'est pas mauvais ; il ne lui manque qu'une seule chose pour être excellent : il n'y a pas tout à fait assez d'estragon.

Les éclats de rire redoublèrent ; la maîtresse de la maison était rouge de honte, son mari était pourpre de colère; mais ils faisaient bonne con-

tenance. On a supprimé la torture, la question, le brodequin, la roue, le chevalet; mais ces supplices-là n'étaient rien en comparaison de ceux qu'enduraient ces amphitryons martyrisés; et ce fut ainsi tout le temps du dîner, des bons mots contre chaque vin, des épigrammes contre chaque plat. Enfin on se leva de table, et la dernière parole prononcée termina dignement cette triste fête.

— Ah! que j'ai faim! que j'ai faim! cria l'un des convives en sortant de la salle à manger; messieurs, je vous invite tous à souper ce soir au café Anglais!

L'homme malheureux n'accepta poin tl'invitation, il sentait sa patience à bout. Cet homme-là n'aime pas les bourreaux, même sous la forme de joyeux convives.

Son indignation, ce jour-là, fut si violente, qu'elle l'entraîna à raconter cette glorieuse histoire, en manière de vengeance polie et détournée :

C'était en Angleterre, à l'époque de la révolution française. Le duc de Bedford avait offert au duc de G..., émigré, un splendide repas, une de

ces fêtes quasi royales que les grands seigneurs anglais mettent leur orgueil à donner à des souverains, leur bon goût à offrir à des exilés. Au dessert, on apporta une certaine bouteille d'un vin de Constance merveilleux, sans pareil, sans âge, sans prix. C'était de l'or liquide dans un cristal sacré; un trésor fondu qu'on vous admettait à déguster; un rayon de soleil qu'on faisait descendre dans votre verre : c'était le nectar suprême, le dernier mot de Bacchus. Le duc de Bedford voulut verser lui-même à son hôte cette liqueur des dieux. Le duc de G... prit le verre, goûta le prétendu vin et le déclara excellent. Le duc de Bedford, pour lui faire raison, voulut en boire à son tour, mais à peine a-t-il porté le verre à ses lèvres, qu'il s'écrie avec un horrible dégoût :

— Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?

On accourt vers lui, on examine la bouteille, on interroge le parfum : c'était de l'huile de castor !... Le duc de G... avait avalé cette détestable drogue sans sourciller. Ce trait sublime fit grand honneur à la noblesse de France; on

conçut une haute idée d'un pays où la politesse allait jusqu'à l'héroïsme.

Après ce récit, l'homme malheureux ajouta :

— Il y a bien loin de la politesse de ce temps-là à la politesse du nôtre !

Et il soupira tristement.

Voilà les tourments qu'il lui faut subir dans les élégants dîners parisiens. Qu'est-ce donc quand il voyage, quand il est forcé de dîner dans une auberge à table d'hôte, avec des voyageurs sans gêne qui ne quittent jamais leur casquette, qui parlent toujours et qui mangent tout? Une incivilité qui a pour inconvénient la famine, c'est grave. Cela nous rappelle l'amusant désespoir d'un charmant enfant que nous avons rencontré il y a quelques années dans une mauvaise auberge de province : il pleurait dans un coin de la salle enfumée et ne voulait pas se mettre à table.

— Tu es malade? lui disait sa mère.

— Non.

— Tu n'as donc pas faim ?

— Si.

— Eh bien, pourquoi ne viens-tu pas ?

— Je ne veux pas dîner avec des républicains.

Oh ! cette intolérance politique chez un enfant de six ans nous parut un peu prématurée. Nous étions curieux de connaître ce qu'il entendait par ce mot.

— Mon enfant, lui avons-nous dit, qu'est-ce que c'est que des républicains ?

— Ç'est, reprit-il toujours en pleurant, c'est ces grands messieurs là-bas qui gardent leur casquette à dîner, qui se servent tout seuls et qui prennent toute la crême.

Alors sa mère se mit à rire et nous raconta que, la veille, il avait demandé pourquoi ces mêmes jeunes gens gardaient à table leur casquette sur leur tête, et qu'un vieux voyageur lui avait répondu :

— Parce qu'ils sont républicains.

L'enfant avait pris à la lettre cette réponse ironique. Mais que la définition est admirable ! N'est-ce pas cela ? Des hommes qui gardent leur chapeau sur leur tête là où il y a des femmes, et qui happent toutes les friandises là où il y a des

enfants. Tout un parti est dépeint par ce mot naïf; car cette variété de républicains, que nous avons signalée déjà, mérite d'être classée. Ceux d'aujourd'hui ne ressemblent en rien aux fiers Brutus d'autrefois; ils ne se piquent nullement de sévérité ni d'abnégation; ils veulent tout tuer, mais c'est pour bien vivre; ils aiment le sang, mais ils aiment aussi la crême; ils sont grossiers dans leurs manières, mais ils sont raffinés dans leur goût; ils sont farouches, mais ils ne sont pas austères; et s'ils veulent renverser Tarquin, ce n'est pas pour venger Lucrèce, c'est pour la lui souffler.

L'homme malheureux ne peut voir sans douleur ces gens-là. Il prétend qu'ils réunissent les défauts de toutes les classes sans leurs qualités; ils sont, dit-il, violents sans être ardents, rudes sans être aguerris, *mignons* sans être délicats. Ce sont des butors douillets : c'est la pire espèce de toutes.

Oh! il a bien le droit de parler d'eux durement. Ces hommes-là l'ont tourmenté tant de fois, qu'il lui est bien permis de les punir en paroles. Un seul jour pourtant ils l'ont amusé.

Deux d'entre eux passaient dans les Champs-Élysées, l'un venant de la place Louis XV, l'autre de la barrière de l'Étoile. Ils se rencontrent face à face dans un endroit resserré, où se trouvait un tourniquet. On l'a ôté depuis : c'est dommage ! Les deux égoïstes, gras et bien nourris, sans se regarder, sans s'arrêter avec politesse, comme il convenait en pareil cas, fondent tous deux ensemble et précipitamment dans le tourniquet. Les voilà pris... L'homme malheureux, qui les guettait, ne put s'empêcher de sourire. Le tourniquet, pensa-t-il, est un piége tendu à l'égoïsme du siècle ; on sera obligé de le supprimer. La prédiction s'est accomplie.

N'importe ! c'est une vie amère que celle qui ne compte qu'un moment heureux, celui où l'on a eu le plaisir de voir deux républicains pris au tourniquet.

A ces grands supplices que nous venons d'énumérer si longuement, viennent se joindre une foule d'affreux petits supplices qui se renouvellent à toute heure pour cet homme persécuté :

C'est une jeune élégante qui vient lui dire, après une partie de whist :

— Eh bien, vous avez perdu ! vous êtes *enfoncé !*

C'est une autre jeune femme qui lui répond :

— Je vous remercie, ma mère est guérie ; elle est encore un peu faible, mais, *en masse,* elle se porte bien.

C'est une autre merveilleuse qui ne parle qu'en style de fabricant ; elle est sortie le matin dans son *coupé* (style de sellier) ; elle vient d'essayer son *amazone* (style de tailleur) devant sa *psyché* (style d'ébéniste) ; elle passera la soirée sur sa *méridienne* (style de tapissier), enveloppée dans sa *kamaïouska* (style de couturière), semblable à ce brave méridional qui nous disait naïvement qu'il n'avait pas de plus grand plaisir que de s'endormir tous les soirs sur son Voltaire.

— Voilà la première fois que l'on accuse Voltaire d'être ennuyeux.

— Vous ne comprenez pas ; je veux dire mon fauteuil à la Voltaire. Comment ! vous ne connaissez pas ces fauteuils-là ?

C'est une autre merveilleuse un peu mûre, qui a l'air de réciter le calendrier ; elle était in-

quiète d'Isidore, mais Casimir l'a rassurée ; il a vu ce matin Stanislas qui venait de chez Rosalie, où il avait rencontré Léon, qui lui avait dit qu'Isidore était beaucoup mieux et qu'il viendrait la voir le soir même avec Zéphirine. Vous croyez qu'il s'agit de petits enfants, de jeunes filles, dans cet âge heureux où l'on ne compte dans le monde que par son nom de baptême et pour ses parents ? Point du tout ; elle s'écrie :

— Ah ! les voilà !...

Et vous voyez entrer Isidore et Zéphirine. Zéphirine est une grosse femme de quarante-cinq ans, tout essoufflée ; Isidore est un petit vieux expirant.

— Oh ! pensez-vous, elle avait raison d'être inquiète d'Isidore ; Casimir, Léon, Rosalie et Stanislas ont eu grand tort de la rassurer ;

C'est un adorable mauvais sujet qui dit :

— *Doche* a un regard délicieux ; *Bressant* a un pied charmant.

Vous ne comprenez rien à cette admiration pour le doux regard d'un chef d'orchestre, pour le joli pied d'un acteur... L'aimable scélérat

vous parle de madame Doche du *Vaudeville*, de Madame Bressant des *Variétés*.

C'est un sot familier qui dit : *Mon cher* à tout le monde, même aux femmes ; il n'oserait leur dire *ma chère*, mais il leur jette *mon cher* sans scrupule et très-agréablement ;

C'est un maniaque qui bat le rappel sur son chapeau ;

C'est un autre maniaque qui touche à tout sur la table, qui ouvre toutes les boîtes, qui dérange tous vos flacons, qui déplace le signet de tous vos livres ;

C'est un curieux tatillon qui décroche vos petits tableaux et vous les apporte en vous demandant ce qu'ils représentent ;

C'est un insupportable taquin qui choisit toujours la chaise la plus difficile à prendre, refusant obstinément celle qu'on lui offre et qui est à côté de lui ;

C'est un importun maudit qui, de porte en porte, de fenêtre en fenêtre, de salon en salon, suit, comme un chien, deux pauvres causeurs qui le fuient comme la peste ;

C'est une nouvelle mariée se promenant sur le boulevard le lendemain de son mariage;

C'est un monsieur plein de confiance qui vous raconte sa maladie comme si vous étiez son médecin;

C'est un petit fat qui joue avec l'éventail, avec le bouquet d'une femme à qui il vient d'être présenté;

C'est un bavard inconnu qui raconte une séance de la *Conférence d'Orsay* à M. Guizot, le soir d'un de ses triomphes à la Chambre;

C'est un tremblant audacieux qui, pour cacher son embarras, fait le tapageur et l'insolent, et à qui on est tenté de dire ce que madame de R... disait à un faux brave de ce genre.

— Ne vous contraignez pas, osez être timide, et vous serez très-convenable;

C'est un ennuyeux conteur qui vous fait prisonnier par le bouton de votre habit, et qui vous tient debout au soleil une grande heure;

C'est un Alcibiade du faubourg Saint-Germain qui promène une Aspasie trop célèbre;

C'est un fumeur étourdi qui jette son cigare

sur la robe d'une femme assise sur le boulevard, en face de lui ;

C'est un autre fumeur qui vous envoie des bouffées de tabac et vous fait fumer malgré vous ;

C'est un priseur maladroit qui donne des chiquenaudes à sa cravate et vous lance son tabac dans l'œil ;

C'est un convive distrait qui à table joue avec votre pain ;

C'est un danseur économe qui cherche ses gants tout le temps de la contredanse ;

C'est un impertinent qui affecte de ne vous parler jamais que de votre profession ;

C'est un sot cruel qui dans un bal vient vous questionner sur les récents chagrins de votre vie, et qui change en un poignant remords ce premier plaisir que vous vous reprochiez déjà ;

Ou bien c'est un barbare étourdi qui, en sautillant, vient vous demander des nouvelles des parents que vous pleurez.

C'est vous... c'est nous, c'est tout le monde, et ce n'est rien encore. L'homme malheureux connaît un plus amer déplaisir. Les autres hom-

mes peuvent aimer, lui ne trouve jamais que désenchantement et tristesse en ses amours. Pour rencontrer la femme de ses rêves, il lui faudrait remonter le cours des âges. Avec ses idées, il ne peut guère aimer qu'une femme de soixante-dix à quatre-vingts ans, et ce n'est pas le moindre de ses malheurs. Les femmes d'aujourd'hui, dans leurs sentiments, ont supprimé tout obstacle de convenance, sous prétexte de passion et surtout d'émancipation. L'amour n'est plus pour elles un entraînement, c'est un droit; elles vous aiment, mais elles pourraient tout aussi bien aimer un autre. Leur faute n'est pas un effet de votre séduction, c'est une conséquence de leur système. Vous n'êtes point pour elles l'être inespéré, l'idéal trouvé, le maître prédestiné, le vainqueur irrésistible, l'exception fatale... Vous êtes un choix momentané qu'il leur est permis de déclarer et même de rectifier. L'homme malheureux ne comprend rien à ces pompeuses faiblesses; il n'aime pas les aveux à haute voix, les soupirs à grand orchestre, les enlèvements à quatre chevaux; il admet qu'on le trahisse, mais qu'on s'affiche... jamais. Il par-

donne tous les nobles égarements, il s'intéresse à la pauvre femme entraînée par sa passion qui va cacher dans l'exil son bonheur coupable; mais il ne saurait s'intéresser à ces pécheresses systématiques qui se font un état dans le monde de leurs turpitudes célèbres. Il soutient que les tourterelles doivent roucouler dans les bois. Que voulez-vous! Cet homme-là croit encore à la poésie de la pudeur, à la volupté du mystère, à la chasteté de l'amour.

L'original!

Mais enfin quel est donc cet homme si malheureux? Est-ce le Juif errant véritable ou l'Alceste de Molière vivant? Est-ce un roi détrôné, un ange déchu?

Non, c'est tout bonnement cet homme que, dans le pâle jargon du grand monde, on appelle *homme bien élevé,* c'est-à-dire un homme aux principes solides et aux manières souples, délicat comme une petite-maîtresse et cependant aguerri comme un vieux troupier, nourri dès l'enfance dans la religion de toutes les saintes choses, dans la haine de l'égoïsme brutal. Cet homme-là peut naître dans tous les rangs, à la

cour et chez le peuple ; et il agit partout de la même façon ; il marche dans tous les chemins du même pas, ayant toujours le bon plaisir des autres pour guide, le respect de lui-même pour frein. Tel est celui que nous faisons souffrir à toute heure par nos usages grossiers, où se trahit si franchement une personnalité rapace. Dites, maintenant que vous le connaissez, dites si nous n'avons pas raison de proclamer que l'homme bien élevé est la victime de ce siècle.

BANALITÉS

DE LA CONVERSATION

La conversation parisienne, et même la conversation française, se nourrit, pour tout aliment, d'une vingtaine de banalités qu'il faudrait pourtant bien un jour renouveler, d'abord parce qu'à force d'avoir été rabâchées elles ont cessé d'être piquantes, ensuite parce que, les mœurs ayant changé, elles ont cessé d'être vraies.

M. Alphonse Karr est déjà parvenu à détrôner

plusieurs préjugés de romances accrédités d'âge en âge par les troubadours, plusieurs erreurs de naturalistes admises comme dictons dans le langage; il a démontré, par exemple, au grand désappointement des faiseurs de chansonnettes grivoises, que l'on ne pouvait danser ni sur la fougère ni sous la coudrette; il a prouvé, au grand désespoir des poëtes, que les papillons n'aimaient pas les roses; il a découvert, au grand étonnement des naturalistes, que le lézard, ami de l'homme, était au contraire son plus farouche ennemi; enfin il a osé attaquer les proverbes! les proverbes! la sagesse des nations! Il a déclaré que la plupart d'entre eux étaient parfaitement absurdes; il a montré que ceux-là, que l'on révérait infiniment, disaient tout le contraire de ceux-ci, que l'on ne révérait pas moins.

Faire la guerre aux préjugés, ces erreurs consacrées par les siècles; attaquer les proverbes, ce code de la prudence, dont les lois éprouvées sont le fruit de l'expérience universelle, c'était courageux. Eh bien, nous serons plus courageux encore, nous attaquerons hardi-

ment ces banalités mensongères, ces lieux communs qui n'ont plus de sens, ces vulgarités qui n'ont plus d'application, ces erreurs monnayées qui courent le monde, qui pénètrent dans tous les esprits, qui usurpent toutes les confiances et, ce qui est plus terrible encore, qui soutiennent toutes les conversations.

Nous savons bien qu'en supprimant le classique vocabulaire des vieux mensonges dialogués, nous allons d'un mot couper la parole à des milliers de causeurs aimables qui, demain, ne sauront que dire; mais raison de plus, nous n'aimons pas que l'on vive de phrases et d'idées toutes faites, surtout quand elles sont mal faites.

— Prenez garde, nous crie-t-on avec malice, si vous attaquez la bêtise et le mensonge, vous allez vous faire bien des ennemis...

Eh! mon Dieu! voici déjà une de vos erreurs! On n'a point pour ennemis les imbéciles et les menteurs, parce qu'on les a attaqués violemment; on a tout naturellement les imbéciles et les menteurs pour ennemis quand on a de l'esprit et que l'on dit la vérité. Nos ennemis sont un produit de notre propre nature, et non une conséquence

de nos actions. Ceux que notre conduite a pu blesser nous haïssaient d'avance pour nos qualités; nous n'avions rien à gagner à les ménager. Heureux l'homme qui n'aurait d'ennemis que ceux qu'il se serait faits lui-même, il pourrait facilement se les concilier : mais les ennemis implacables sont les ennemis naturels, et ceux-là ne s'apaisent point; on ne les désarmerait qu'en perdant les avantages qui excitent leur colère; leur pardon coûterait cher.

— *Il s'est fait bien des ennemis*, dit la foule naïve.

Comment cela?

— En faisant telle chose, en écrivant tel livre.

— Folie! Je vous prouverai, moi, que s'il avait fait, que s'il avait écrit tout le contraire, il aurait eu les mêmes ennemis. Un mot malin que vous lancez vous fait un ennemi de la victime, sans doute; mais ce même mot, si vous vous privez de le dire, ne vous fera pas moins un ennemi. Cette malice, que vous étouffez par bonté d'âme ou par prudence, se trahit dans votre regard, dans votre imperceptible sourire, elle est

une conséquence de vos antécédents. Vous avez beau ne pas condamner tout haut telle chose, on sent bien que vous la trouvez ridicule, et l'on ne vous saura aucun gré de vos ménagements ; bien plus, on vous aurait pardonné cette plaisanterie spontanée, involontaire, qu'on attendait de vous, et l'on ne vous pardonne point la pitié généreuse, mais humiliante qui vous la fait réprimer. Ce qu'il y a de plus sage au monde, nous le reconnaissons, c'est de cacher qu'on a de l'esprit ; mais quand on a eu la faiblesse de laisser deviner celui qu'on avait, ce qu'il y a de plus prudent, c'est de s'en servir. Avoir des armes, c'est déjà être suspect. Ah ! plutôt que d'être timidement et perfidement suspect, soyez donc franchement et honorablement redoutable.

En vain vous serez bon, charitable, généreux, il y aura toujours quelqu'un, quelque part, qui s'offensera, par cela même, de votre conduite. Toute vertu est un reproche, toute qualité est une épigramme. Les méchants ne sont pas tout seuls à faire les méchancetés. Les coups les plus terribles partent souvent des grandes âmes. Les plus beaux caractères sont les plus cruels sans le

savoir ; chacune de leurs nobles actions est une condamnation sans appel ; leur disproportion est une ironie, leur contraste est un outrage. Ainsi un homme d'un beau caractère a pour ennemis naturels tous ceux qui ont de vilains souvenirs à se reprocher. Il a refusé de faire telle action qu'il trouvait indigne de lui, il a pour ennemis tous ceux qui l'ont faite et qui ont trouvé tout simple de la faire. En vain il voudrait se rapprocher de pareils ennemis, l'alliance est impossible là où il n'y a point de sympathie ; qu'il reste dans son isolement, toute conciliation serait infructueuse ; jamais ces gens-là ne lui pardonneront l'élévation de ses sentiments, le désintéressement de sa conduite, parce que cette élévation et ce désintéressement sont la satire de leur vie.

De même toute femme qui a fait un mariage d'inclination a pour ennemie naturelle toute fille de vingt ans qui a pris un mari cacochyme par intérêt ou par vanité ; en vain la première ferait à l'autre mille prévenances, l'harmonie est impossible entre elles deux. Leurs destinées se composent d'éléments hostiles ; jamais l'amitié ne pourra fleurir dans leurs cœurs, parce que

la folie généreuse de celle-ci est une satire éternelle du honteux calcul de celle-là.

Tout homme qui s'est noblement conduit dans une affaire d'honneur a pour ennemis naturels tous les hommes qui ont gardé un soufflet sur la joue, et tous ceux qui le garderaient. En vain il leur tendrait la main et se ferait patient comme eux, jamais ils ne lui pardonneraient son courage, parce que ce courage qu'ils condamnent, qu'ils envient, est une satire de leur lâcheté.

Toute femme d'esprit qui a composé à elle seule d'importants ouvrages, vigoureusement écrits, savamment charpentés, dont le nom est une illustration, dont le talent est une fortune, a pour ennemis naturels tous les Molière de petits théâtres, travailleurs obstinés, à la moustache noire, à la voix forte, aux bras nerveux, aux regards enflammés, nourris de mets succulents, abreuvés de vins capiteux, qui s'unissent par demi-douzaine et s'enferment avec importance pour écrire ensemble un petit vaudeville qui est sifflé. En vain cette femme voudrait traiter ces hommes-là comme des frères, en vain elle s'abaisserait jusqu'à fumer leurs cigares, jusqu'à

boire du punch dans leurs verres, ces hommes forts ne pardonneront jamais à cette faible femme sa supériorité et son génie, parce que cette supériorité et ce génie sont la satire de leur impuissance et de leur misère.

Prenons des exemples moins sérieux.

Tout homme qui dans une orgie boit tout autant que les autres et n'est pas ivre à cinq heures du matin, a pour ennemis naturels tous ceux qui seront sous la table; ils ne le haïront peut-être pas pour cela, mais ils le puniront à leur manière et avec une proportion gardée, c'est-à-dire qu'ils ne l'inviteront plus.

Toute personne qui s'ennuie par délicatesse a pour ennemie naturelle toute personne qui s'amuse aux dépens de sa dignité.

Un homme qui dîne à vingt-deux sous a pour ennemis naturels tous les pique-assiettes; c'est cruel, mais cela est ainsi, parce que la sobre fierté de l'un est une satire de l'indiscrète avidité des autres.

Nous pourrions vous citer bien des exemples encore, mais nous préférons vous croire con-

vaincus ; vous ne viendrez plus nous dire, n'est-ce pas :

« Il s'est fait bien des ennemis. »

Oh ! ces ennemis-là, il les avait, et il les aura toujours.

Cependant nous devons être juste, il y a de certaines choses peu importantes qui réellement font beaucoup d'ennemis. Pour les hommes, il y a les chevaux, les grooms et les loges de spectacle. Pour les femmes, il y a les rubans et les fleurs. Posséder un château magnifique et soixante mille livres de rente en terre, cela ne vous fait point d'ennemis ; se promener sur le boulevard en tilbury avec un cheval médiocrement beau, mais bien attelé, conduit par un groom bien tenu, cela vous donne pour ennemis instantanés tous les gens à pied, tous les gens en voiture, voire même ceux qui possèdent soixante mille livres de rente en terre et un magnifique château.

Avoir une superbe galerie de tableaux, une bibliothèque princière, cela ne fait point d'ennemis ; avoir pour ses plaisirs, et quelquefois pour ses affaires, une place dans une bonne loge

à l'Opéra, cela vous fait pour ennemis tous ceux qui se ruinent en tableaux et en livres.

De même pour les femmes : avoir une bonne maison, une bonne table et une bonne voiture, cela ne vous fait pas d'ennemis ; avoir un petit salon toujours coquet et rempli de fleurs, cela vous fait pour ennemies toutes les femmes, et surtout celles qui ont une bonne voiture, une bonne table, une bonne maison.

Porter des diamants célèbres, de beaux châles de l'Inde, cela ne fait point d'ennemis ; avoir toujours des ceintures nouvelles, savoir choisir les plus jolis rubans de *mademoiselle Delatour* ou de *mademoiselle Vatelin*, cela vous fait pour ennemies toutes les femmes, surtout celles qui ont de beaux châles et de beaux diamants. Ceci est un phénomène que nous tâcherons d'expliquer ainsi : on vous pardonne les solides avantages de la fortune, parce qu'avec de la fortune ces avantages peuvent s'acquérir ; mais on ne vous pardonne point les grâces de l'élégance, parce que l'élégance est une qualité personnelle que vous envient également ceux qui ne l'ont point, malgré leur richesse, et ceux qui ne se-

raient pas très-certains de l'avoir s'ils étaient dans votre position.

Autre banalité : on dit encore, et qui n'a dit cela au moins une fois dans sa vie :

— *En France, le ridicule tue tout.*

Et la foule de s'écrier :

— Ah ! c'est bien vrai !

Eh bien, nous, dût-on nous faire servir à prouver que cela est, nous vous dirons que cela n'est point. En France, le ridicule n'a jamais tué personne ; il n'a jamais su ôter à un talent véritable une parcelle de sa valeur. En France, précisément, le ridicule n'a aucun empire. Voyez ces hommes qu'il a poursuivis de ses traits les plus mordants : ils sont là, debout, pleins de force ; et pourtant on a bien souvent fait rire à leurs dépens, on les a *ridiculisés* dans leurs ouvrages, dans leurs plus belles idées, dans leurs plus nobles rêves. On s'est moqué de leur style, de leur parole, de leurs aventures, des moindres détails de leur vie privée. Voyez M. de Chateaubriand, on a remplacé son grand nom par les sobriquets les plus risibles. A ses débuts, Chénier, spirituel comme le doute et amer comme

le remords, Chénier l'a frappé d'un coup que l'on croyait mortel. Rien de plus plaisant que son compte-rendu d'*Atala*. Le *nez du père Aubry aspirant à la tombe*; le *Crocodile de la fontaine;* cette chanson sauvage : *Réjouissons-nous, nous serons brûlés au grand village;* et cette fameuse phrase : *Orage du cœur, m'écriai-je, est-ce une goutte de votre pluie?* Toutes ces expressions y étaient relevées de la façon la plus comique. Quel style a été plus parodié, plus critiqué! Que de bons mots heureux et pénibles ont été faits contre ce beau talent! Vous le savez, depuis trente ans les sots tournent en ridicule l'auteur de *René;* et cependant, quand il passe dans la rue et qu'on le reconnaît, les jeunes gens le portent en triomphe et le proclament le génie de notre époque.

N'a-t-on pas aussi abreuvé de ridicule et d'ironie l'orateur, sublime *amant d'Elvire?* ne lui a-t-on pas crié comme une injure son beau titre de poëte chaque fois qu'il montait à la tribune? n'a-t-on pas traité ses plus nobles sentiments de fictions et de chimères? On lui a dit qu'il plantait des betteraves dans les nuages, que *sa con-*

version des rentes ne valait pas sa conversion de *Jocelyn,* et mille autres niaiseries semblables... Et cependant cet homme, dont l'éloquence fut si longtemps tournée en ridicule à cause de ses qualités mêmes, est aujourd'hui un des premiers orateurs de la Chambre, celui que les étrangers, les hommes de province, sont le plus curieux d'écouter, celui qu'ils cherchent sur les bancs avec le plus d'empressement, celui pour qui ils disaient, il y a quelques jours, avant la fin de la séance, ce mot si flatteur que nous avons entendu :

— Allons-nous en, M. de Lamartine n'y est pas.

Et Victor Hugo ! ne l'a-t-on pas aussi quelquefois tourné en ridicule ? Vous rappelez-vous la pâte de guimauve que l'on faisait manger à Hernani dans la parodie du Vaudeville, et le *vieil as de pique* pour le *vieillard stupide,* et cette plaisanterie si rebattue : *Oui, je suis de ta suite, de ta suite j'en suis* ? Eh bien, ces folles plaisanteries n'ont-elles pas été impuissantes ? Non-seulement Victor Hugo n'a rien perdu de son rang poétique, mais il est le fondateur reconnu

et le chef d'une école régénératrice; non-seulement il a des admirateurs, des imitateurs, des sectateurs, mais il a plus encore, il a des séides comme Mahomet.

Chose étrange! ces trois hommes que le ridicule a le plus constamment persécutés sont justement les seuls hommes en France qui aient du prestige... et vous viendrez encore nous dire: « En France, le ridicule tue tout... » Non, non, vous ne nous direz plus cela.

On disait encore: « L'esprit court les rues. » Mensonge! Quelqu'un a répondu:

— Il court donc bien vite, qu'on l'attrape si rarement.

Ce quelqu'un avait raison: rien de si rare que l'esprit, demandez plutôt à ceux qui en achètent et surtout à ceux qui en vendent.

On dit enfin: « Il est si difficile de se faire un nom à Paris! » Mensonge! rien n'est plus facile aujourd'hui. Il paraît chaque matin, il s'imprime chaque semaine cent journaux ennemis et vingt revues rivales qui ne savent que dire, et qui s'estiment trop heureux quand vous voulez bien leur fournir gratis quelques pages amusantes,

quand vous leur donnez l'occasion de dire un peu de mal de leur ennemi en vous vantant. Rien n'est plus facile pour un jeune homme de talent que de se faire un nom dans les journaux. Demandez plutôt à ces vieux journalistes sans talent qui sont si célèbres.

LA

MATINÉE D'UNE JOLIE FEMME

Le spirituel *Ermite de la Chaussée-d'Antin* raconte ainsi *la Matinée d'une jolie femme* de son temps; c'est la jolie femme qui dépeint elle-même ses plaisirs et ses occupations :

« J'avais lu *Mademoiselle de la Fayette* jusqu'à trois heures du matin; la tête pleine de Louis XIII, du cardinal de Richelieu, de madame de Brégy, de M. de Roquelaure, je ne me suis endormie qu'au point du jour... Charlotte est en-

trée chez moi à onze heures... J'ai passé je ne sais combien de temps à tortiller mon madras autour de ma tête, à la chinoise, à la créole, à la provençale, à la savoyarde, sans pouvoir venir à bout de me coiffer; je me suis fâchée contre Charlotte; elle avait les larmes aux yeux; je lui ai donné pour dimanche ma loge à Feydeau.

» Il était près de midi quand mon mari est entré dans ma chambre; il revenait de chez le ministre, et m'annonça que son départ était fixé pour la semaine prochaine. Son intention était que j'allasse passer l'été dans ma terre, en Bourgogne, et j'ai eu beaucoup de peine à lui prouver qu'il était raisonnable que je louasse le château d'Épinay, d'où je pourrais me transporter à Paris deux fois par semaine pour aller à l'Opéra, aux Bouffons, et pour avoir plus promptement de ses nouvelles. Il a fini, comme à l'ordinaire, par convenir que j'avais raison, et par me promettre que son homme d'affaires irait dans la journée traiter avec le propriétaire du château d'Épinay...

Nous devions déjeuner ensemble... Mademoiselle Despeaux m'a envoyé un chapeau de paille

d'Italie. *C'est un amour*. Je me suis bien gardée de dire à M. de Cormeil qu'il coûtait cinq cents francs. Nous en aurions eu pour une heure de morale... Mademoiselle Charlotte est venue m'apporter la liste de mes pensionnaires [1]; elle augmente tous les jours, et les marchandes de modes y perdent quelque chose.

» Après avoir écrit quelques billets, j'ai demandé mes chevaux, et je me suis jetée dans ma voiture, en camisole, enveloppée dans un cachemire, et j'ai été au bain.

» J'étais de retour à une heure; mon mari s'était lassé d'attendre : je croyais déjeuner seule, madame d'Hennecourt et sa fille sont venues me tenir compagnie. Il faut attendre que la jeune personne soit mariée pour savoir le nom qu'on doit donner à son silence et à sa gaucherie. Le petit Moreau est venu me présenter un cahier de romances qu'il m'a dédiées.

» Mon mari est rentré. Sa présence a fait fuir ces dames. Je lui ai proposé d'aller avec lui voir

1. Pauvres secourus à domicile. Beaucoup de femmes de Paris exercent ce genre de bienfaisance avec autant de générosité que de discrétion; et ces femmes-là ne prenaient pas alors le titre de Dames de Charité. (*Note de l'Ermite*).

la bataille de Marengo de Vernet. Je ne pouvais pas lui faire plus de plaisir. Le temps était superbe ; nous avions été à pied rue de Lille. M. de Cormeil a été ravi de ce tableau et principalement de la vérité du site ; il se voyait encore à la tête de sa division : nous ne serions jamais sortis de l'aile droite, du centre, de la réserve, et probablement nous aurions couché sur le champ de bataille si j'avais oublié comme lui tout ce qui me restait à faire.

» Nous retournions au logis ; le hasard nous fait remarquer au pont tournant le caricle d'Alfred, aide de camp et neveu de mon mari ; nous l'avons rencontré lui-même sur la terrasse de l'eau. M. de Cormeil, que ses affaires appelaient ailleurs, lui a proposé de me conduire au bois de Boulogne : mon petit neveu a consenti sans trop d'empressement. La promenade du bois était charmante ; tout Paris s'y était donné rendez-vous. Nous avons bien ri de la grosse baronne avec son coupé vert tendre et ses armes qui tiennent toute la largeur des panneaux. Alfred m'a fait remarquer que la pauvre femme suivait, sans s'en douter, la voiture de madame d'Arcis,



où j'ai cru reconnaître le jeune Saint-Alme. Pauvre baronne! elle est encore plus malheureuse que ridicule. Je crois pourtant que j'exagère.

» Nous étions de retour à Paris avant quatre heures. Nous sommes entrés un moment au manége de Sourdis, où madame Dutillais prenait sa leçon; à son âge! apprendre à monter à cheval! après qui veut-elle courir?

» Madame d'Angeville, que j'ai trouvée au manége, m'a prise dans sa calèche et nous avons été courir les boutiques. Nous nous sommes d'abord arrêtées chez Nourtier pour y choisir des fichus de croisé de soie à la bayadère; c'est joli, mais cela devient bien commun; dans huit jours on n'en portera plus. Il y avait un monde fou chez Lenormand, où il est du bon ton de se montrer... Courtois avait reçu des châles de cachemire; préjugé à part, ceux de Ternaux sont bien supérieurs. — Après avoir été essayer des chapeaux chez Leroi, commander une garniture de camélia chez Nattier, prendre chez Tessier quelques essences et des pastilles d'aloès, je suis rentrée chez moi à cinq heures et me suis mise aussitôt à ma toilette. Parce qu'il avait plu à

quelques provinciaux d'arriver deux heures avant le dîner, M. de Cormeil, qui s'ennuyait avec eux, avait bonne envie de me faire des reproches lorsque j'ai paru dans le salon; mais j'avais mis une robe qu'il aime tant et qui me va si bien! Hippolyte m'avait coiffée avec tant de goût, que mon mari n'a pas eu le courage de me gronder.

» C'était mon jour de loge aux Français, nous y sommes allés un moment : on donnait la *Gageure*. A la sortie du spectacle, j'ai rencontré la comtesse de C..., elle avait chez elle une petite fête d'enfants, elle n'avait pas osé m'inviter par écrit, ce qui veut dire qu'elle m'avait oubliée : il n'y a pas eu moyen de s'en défendre. J'ai trouvé là cent cinquante personnes. C'était C... qui dirigeait la fête. On a joué une parade très-gaie, un peu trop gaie peut-être, *Cassandre grand turc*. Le conseiller aulique faisait Cassandre; Anatole, le beau Léandre, et le gros-major, Colombine. J'ai ri à me rouler sur mon fauteuil.

» Après souper, on a joué au *creps*; j'étais de moitié avec le colonel. C'est incroyable ce que nous avons perdu... Je serai forcée, pour acquitter cette dette, de revendre à Sensier ma parure

d'émeraudes. Je suis rentrée à quatre heures. »

Voilà donc quels étaient les plaisirs d'une femme à la mode en l'an de grâce et de gloire 1812! Voyons maintenant quelle différence il y a entre les plaisirs de ce temps et ceux du nôtre, entre les élégantes de l'empire et les élégantes de... Juillet... du juste-milieu... du règne de Louis-Philippe... de la seconde révolution... de... Comment donc appellera-t-on ce temps-ci? Nous n'avons aucune idée du nom que l'histoire lui donnera. On dit le consulat, l'empire, la restauration, que dira-t-on de nous? Qu'importe, cela ne nous regarde pas, disons tout simplement les élégantes d'aujourd'hui.

En 1812, une jolie femme lisait jusqu'à trois heures du matin *Mademoiselle de la Fayette*, par madame la comtesse de Genlis, et, rêvant de Louis XIII, de madame de Brégy, de M. de Roquelaure, elle s'endormait, doucement bercée par les tendres souvenirs d'un roman gracieux où les sentiments les plus purs même se voilent, où l'amour se perd dans un labyrinthe de délicatesses infinies. — Aujourd'hui, quels livres avons-nous pour endormir une jolie femme?

Mauprat, par George Sand; les *Mémoires du Diable*, par M. Frédéric Soulié; l'*Auberge rouge*, par M. de Balzac, et les romans maritimes de M. Eugène Sue, c'est-à-dire des brigands, des démons infernaux, des assassins de grandes routes et des corsaires. Bonsoir, madame; nous vous souhaitons les plus doux rêves.

En 1812, une femme de chambre s'appelait Charlotte; aujourd'hui, c'est la maîtresse qui se nomme ainsi : la soubrette se nomme Célestine, Amélie, Laure ou Adrienne.

Elle n'entre plus chez sa maîtresse à onze heures ou midi, mais bien à huit heures du matin, ce qui est très-différent, et la jeune femme, au lieu de rester *je ne sais combien de temps à tortiller son madras autour de sa tête*, met à la hâte, et cependant avec coquetterie, un joli bonnet de dentelles que lui a envoyé mademoiselle de la Touche, et va rejoindre dans le salon d'étude sa petite fille dont elle surveille elle-même les leçons. Car la maternité est la passion du jour, et c'est une justice que l'on doit aux mœurs de notre époque. Si l'on voit dans le monde des femmes légères, on n'y voit point des mères indifférentes.

En 1812, une jolie femme, au risque de déplaire à son mari, refusait gracieusement d'aller passer l'été dans ses terres; aujourd'hui c'est tout différent, les femmes vont s'enterrer très-volontiers dans leur vieux château, devenu très-confortable; elles ont soin de se créer dans le voisinage un vague intérêt romanesque qui suffit pour leur faire aimer le chant du rossignol, la fraîcheur des ruisseaux et la solitude des bois. Celles qui n'ont point cette ressource supportent courageusement les langueurs de la campagne en songeant au bien-être de leurs enfants; l'air de Paris est si mauvais pour eux qu'elles se consolent d'avoir quitté la ville, et, nous l'avons déjà dit, l'amour maternel est la passion des Parisiennes : pour ses enfants, une Parisienne est capable de tout, même de s'ennuyer avec plaisir.

En 1812, les femmes riches étaient grondées par leur mari parce qu'elles portaient beaucoup de chapeaux de paille de cinq cents francs et faisaient de folles dépenses pour leur parure. — Aujourd'hui, les femmes très-riches courent les magasins au rabais, et rentrent toutes glorieuses

quand elles ont trouvé des capotes à vingt-deux francs et des bonnets de tulle à sept livres dix sous. Là nous trouvons encore cette même inséquence d'un luxe mal placé. Les femmes qui n'ont point de fortune sont les seules qui se parent chèrement; les autres, en général, sont plus qu'économes. Elles font de larges aumônes, est vrai, et donner vaut mieux que dépenser, en morale et en charité, sans doute, mais non pas en économie politique. Les douze mille francs que madame va distribuer aux pauvres auront été par le fait moins profitables à la fin de l'année, que les douze mille francs que mademoiselle va dépenser pour sa toilette.

— Comment cela?

Rien de plus simple : on donne en secret, et l'on dépense en public; on agit alors par l'exemple; cela est triste à dire, mais cela est vrai : une robe neuve que l'on montre fait plus de bien en réalité qu'une bonne action que l'on cache. Donner, ce n'est que donner; dépenser, c'est faire dépenser; d'ailleurs, dépenser, c'est être généreux aussi, et généreux à coup sûr, car c'est donner à qui travaille.

En 1812, une jolie femme se *jetait dans sa voiture en camisole, enveloppée dans un cachemire,* et s'en allait au bain; ce n'est pourtant pas ainsi que faisaient madame la princesse de Chimay, madame la comtesse Regnault de Saint-Jean d'Angély et bien d'autres grandes dames de l'empire, qui avaient chez elles des salles de bains élégantes, ornées de marbres antiques, de peintures gracieuses, de lampes d'albâtre, de corbeilles de fleurs; mais ne taquinons point le bon Ermite et bornons-nous à dire qu'aujourd'hui, grâce aux bains à domicile, on n'a pas besoin de faire mettre ses chevaux pour s'en aller en camisole prendre un bain. Ceci est un progrès.

En 1812, on allait le matin admirer la *Bataille de Marengo*, de Vernet; aujourd'hui on va de même admirer la *Prise de Constantine*, de Vernet.

En 1812, une jolie femme rencontrait par hasard le caricle d'Alfred; aujourd'hui, elle rencontre le tilbury d'Édouard.

En 1812, la jolie femme montait dans le caricle

d'Alfred, et son mari leur disait de s'aller promener ensemble; aujourd'hui, cela ne se ferait point. Mais Édouard descend de son tilbury; il monte dans la calèche de la jolie femme, et c'est le mari lui-même qui les promène.

En 1812, une jolie femme appelait une voiture à deux places *un coupé*; aujourd'hui, ce sont les cochers et les selliers qui parlent ainsi.

En 1812, une femme disait Saint-Alme; aujourd'hui, elle dit : *Monsieur* de Saint-Alme.

En 1812, une jolie femme, après le dîner, brûlait des pastilles du sérail; aujourd'hui, elle fume un petit cigare de la Havane.

En 1812, on allait au manége Sourdis; aujourd'hui, on va au manége d'Aure.

En 1812, on allait acheter des étoffes chez Nourtier; aujourd'hui, on va aussi acheter des étoffes chez Nourtier.

En 1812, on achetait des fleurs chez Nattier; aujourd'hui, on va encore acheter des fleurs chez Nattier. Chose étrange! tout a changé, excepté ces deux magasins. Il est vrai qu'il s'agit de modes et de fleurs, emblème de l'éternité.

En 1812, les convives provinciaux arrivaient deux heures avant le dîner ; aujourd'hui, ils ont si grand'peur d'avoir l'air d'habitants de province, qu'ils vous font attendre.

En 1812, une jolie femme jouait au *creps* jusqu'à cinq heures du matin, et elle perdait au jeu des sommes considérables ; aujourd'hui, quelques jeunes femmes jouent au whist, mais fort sagement, et elles n'y perdent rien, pas même le plaisir d'une bonne conversation, car la conversation n'est pas un des plaisirs de notre époque ; c'est l'impossibilité de la soutenir qui donne maintenant aux jeunes femmes le désir de jouer. Le jeu n'est pas pour elles un amusement, c'est un refuge. Aussi ne voit-on parmi elles de véritables joueuses que celles qui n'ont jamais eu rien à dire, ou celles qui ont déjà tout dit.

Soyez de bonne foi : quel temps préférez-vous? celui de l'empire ou le nôtre?

— Moi, j'aime mieux ce temps-ci.

— Et moi je regrette l'*empire*.

— Quoi? le régime militaire?

— Oui, parce que, sous le régime militaire, on ne fumait point, et j'aime mieux la vaine fumée de la gloire que la trop réelle fumée du tabac.

LA
NOBLESSE DE NATURE
ET LA
NOBLESSE DE CONDITION

Chacun est, pour ainsi dire, doué en naissant d'un *rang individuel* dont il ne peut méconnaître les exigences, soit qu'elles l'entraînent à descendre, soit qu'elles l'obligent à monter. Si nous vivons chacun dans une condition qui nous est faite par la société, nous vivons dans un rang aussi qui nous a été imposé par la nature, et rien n'est plus curieux à observer, dans nos existences, que cette lutte, souvent dangereuse,

entre la condition sociale et ce que nous appelons le *rang natif* ou *naturel*.

Ainsi tel homme est, selon notre système, né grand seigneur, et cependant ce n'est qu'un ouvrier ; mais voyez comme sa démarche est noble, comme son langage est digne, comme son front est beau, comme son regard est fier ; jamais il n'a supporté une injure ; jamais il n'a trompé personne ; quoique pauvre, il est généreux ; c'est un gentilhomme de première race ; c'est aussi un très-bon menuisier, mais il lutte contre le rabot, il ne sera pas toujours ce qu'il est, il s'élèvera, n'en doutez pas. Il n'arrivera pas à être duc et pair, parce que ce but est trop loin de lui et qu'il ne vivra pas assez longtemps pour l'atteindre ; mais il retrouvera son niveau, il se fera dans sa sphère une haute position qui, proportionnellement, le rétablira dans ses droits.

Tel homme, au contraire, est né galérien, et cependant c'est un grand seigneur ; mais voyez quelle tournure vulgaire ! quel air misérable ! quel front bas ! quels cheveux grossiers ! comme son regard est faux ! comme son langage est

trivial! Il est fastueux, mais il est avide; il est insolent, mais il est peureux. Il est au premier rang, et pourtant tout le fait souffrir; il envie tous ceux qu'il méprise; il est perfide sans avoir besoin de tromper; il est méchant sans avoir à se venger de personne. Quelle que soit sa haute position, cet homme en descendra toujours, soyez-en certain, parce qu'il appartient de nature aux derniers rangs de la création; il n'ira pas au bagne, sans doute, parce que le but est trop loin de lui et qu'il ne vivra pas assez longtemps pour l'atteindre, mais il tombera aussi bas que sa condition le lui permettra, et il parviendra, malgré tous ses avantages, à être dans sa sphère un objet de honte et de dégoût.

Non-seulement la nature nous désigne un rang, mais ce rang est une vocation. Il y a de très-grandes dames, par exemple, qui sont nées actrices, et qui cependant n'ont jamais joué la comédie, même pour s'amuser. Nous ne voulons pas dire qu'elles sont comédiennes et qu'elles affectent de ridicules et trompeurs sentiments; nous voulons dire qu'elles sont nées pour le

théâtre ; qu'elles aiment les coups de théâtre, les poses de théâtre, les costumes de théâtre, le rouge, les mouches, les grands panaches, les aigrettes ; regardez-les, elles sont toujours en scène, mais sans prétention, sans le savoir et naturellement ; elles préparent dans leur salon des *reconnaissances*, des rencontres imprévues ; elles jouent dans la même soirée toute sorte de rôles.

Premier rôle, Amies dévouées : Elles traversent la foule et viennent vous serrer la main en levant les yeux au ciel.

Second rôle. Grandes coquettes : Elles détachent de leur bouquet une branche de bruyère et la donnent avec un doux sourire à un jeune ou même à un vieux soupirant.

Troisième rôle. Mères sensibles : Elles courent embrasser une petite fille de douze ans qu'une bonne mère aurait envoyée coucher à neuf heures.

Quatrième rôle. Protectrices bienfaisantes : Elles font chanter un ange de vertu qui n'a pas de voix. Quoique duchesses ou princesses, elles

redeviennent actrices par la force de leur naturel. Leur salon est un théâtre.

Il y a aussi de très-grandes dames qui sont nées *portières* et qui se maintiennent portières dans les positions les plus élevées. Chez elles, tous les jours, chacun en passant va raconter sa petite anecdote et déposer sa fausse nouvelle. Elles connaissent tout le quartier, c'est-à-dire tout le monde. Elles savent, à ne jamais s'y tromper, le chiffre de la fortune de chacun : celui-ci dépense trop, celui-là pourrait dépenser davantage ; — les N... ne sont pas si riches qu'on le croit ; les D... sont beaucoup moins pauvres qu'ils ne le disent. Cette jeune fille a un amour dans le cœur. — Cette autre ne se mariera jamais, à cause de sa mère. — M. de R... ne va plus chez madame de P... — Les Demarcel sont brouillés avec les Marilly. — Le petit Ernest est très-occupé de madame de T... ; ils étaient hier ensemble au Gymnase. — La jolie duchesse de..., qui monte si bien à cheval, rencontre souvent par hasard, au bois de Boulogne, le prince de... — M. X... a vendu son poney au grand J..., qui ne pourra jamais le monter. —

Les pauvres Z... ont supprimé leur voiture. — Les petites de T... sont devenues des héritières par la mort d'un jeune oncle. — Madame S... est bien *attrapée* d'avoir épousé un vieux mari qui se porte mieux qu'elle. — Les Saint-Bertrand ne vont plus en Italie ; ils viennent d'acheter le château de..., etc., etc., etc. Voilà ce qu'on dit à peu près chez ces femmes-là. Leur magnifique salon est une loge de portier.

D'autres grandes dames sont nées... il faut bien dire le mot... sont nées *courtisanes*. En vain leur excellente éducation les a préservées de tout mauvais goût ; malgré elles, et par une pente insensible, elles sont redescendues au triste rang que la nature leur avait imposé. Elles aiment le bruit, l'agitation, le désordre, et même un peu le scandale. Elles s'habillent d'une manière inconvenante, elles font événement partout. Elles ont horreur du repos ; au spectacle, elles changent de place à chaque moment, elles vont boire dans le foyer ; elles affectent des peurs enfantines et poussent des cris aigus pour le moindre événement. Elles aiment *les cadeaux* dans toutes les anciennes acceptions du mot,

c'est-à-dire les soupers fins et les présents coûteux; elles se laissent donner ou plutôt elles se font offrir des bijoux qu'elles portent naïvement, non de ces bijoux insignifiants qui ont d'autant plus de prix qu'ils ont moins de valeur, qui ne sont précieux que par le souvenir et que l'on nomme avec raison des *sentiments;* mais de vrais bijoux ayant un poids véritable, de gros joyaux estimés dans le commerce, qu'un père et un grand-oncle ont seuls le droit de donner.

Dans le salon de ces femmes, rien ne se passe d'une façon convenable. On n'y parle point comme ailleurs. Là on ne se sent plus dans le monde. On n'y éprouve plus le besoin de s'observer, de se contraindre et de se fuir; les préférences s'y révèlent avec la plus aimable candeur, l'on se cherche, l'on se trouve; et quand on s'est trouvé, on ne se quitte plus. La société n'y est pas une réunion générale, c'est une collection de tête-à-tête attachants. Ce n'est plus l'harmonie d'une conversation à grand orchestre, c'est le gazouillement de vingt duos mélodieux. On y aspire un parfum de mauvaise compagnie qui est piquant par le contraste, car le

bel hôtel de ces grandes dames ressemble à une petite maison.

Il y a d'autres femmes riches, immensément riches, très-haut placées dans le monde, très-indépendantes par leur position, qui cependant sont nées *dames du palais*, qui trouvent toujours moyen d'être à la suite d'une autre femme quelquefois placée au-dessous d'elles. Ces femmes ont des instincts d'esclaves et des qualités de confidentes; elles excellent dans l'art de servir toutes les mauvaises passions. Ce sont des Œnones qui finissent toujours par se procurer une Phèdre, et qui la composeraient même au besoin. Comme leur empire est fondé sur des confidences, elles se hâtent de fabriquer le secret. Ces femmes-là sont extrêmement dangereuses, comme tout ce qui vit aux dépens de quelqu'un. Accepter, choisir toute sa vie une position secondaire, ce n'est pas d'une âme élevée. La complaisance n'a rien de commun avec le dévouement. Ces femmes, nées *dames du palais*, sont rarement maîtresses de maison. Quelle que soit leur fortune, tout chez elles se ressent de leur état de domesticité. On va les voir un

moment aux heures où leur *princesse* n'est pas visible. Leur salon est une salle d'attente ; c'est quelquefois une antichambre.

Il y a encore d'autres femmes du monde qui sont nées *gardes-malades* et qui exercent sans diplôme la profession de médecin, à travers l'existence la plus élégante. Elles ont des recettes infaillibles pour tous les maux, on les surprend à toute heure préparant des tisanes et composant des drogues. Elles connaissent le nom de tous les bons apothicaires de Paris. Elles *n'aiment* pas le *quinine* de celui-là. Elles ne prennent jamais de *laudanum* que chez celui-ci. Elles vous recommandent bien de vous défier des sangsues d'un tel, mais vous pouvez lui demander *de son émétique*; elles ont été très-contentes de *son* émétique. Sous prétexte de vous guérir d'une innocente migraine, elles vous font les questions les plus indiscrètes ; une visite, chez elles, dégénère toujours en consultation. Leur salon est un cabinet de docteur, et leur boudoir une pharmacie.

Il y a encore d'autres femmes qui sont nées... (que l'on nous pardonne cette expression) qui

sont nées... Nous n'osons le dire! — Allons, courage : qui sont nées... *sergent de ville! garde municipal!* autrefois *gendarme!* Ces femmes courageuses font gratuitement la police des salons; elles vont et viennent de la salle de bal à la salle à manger avec un zèle et une activité infatigables; elles traversent la foule, et la foule se range à leur seul aspect; elles font taire les bavards quand on va chanter; elles ordonnent aux hommes assis de céder leurs places aux femmes récemment arrivées; elles font ouvrir les fenêtres, évacuer les portes, enlever les banquettes; elles savent repousser avec énergie jusque dans l'office les rafraîchissements intempestifs, et les gens de la maison qui ne les connaissent point leur obéissent comme les passants obéissent à un garde municipal inconnu. Ces femmes, en général, sont grandes comme de beaux hommes; elles ont une bonne voix de commandement. Plus d'un colonel voudrait trouver, pour dire : *Portez arme*, l'accent qu'elles trouvent pour crier : *Chut! chut donc!* ou bien : *On ne passe pas*. Elles ont une attitude martiale qui impose un grand respect. Leur robe à brandebourg,

ressemble toujours un peu à un uniforme ; leur toque de velours est un reste de chapeau à trois cornes, et leur bonnet... c'est un casque dégénéré.

Ces femmes ont quelques rapports avec d'autres femmes, Françaises et même Anglaises, qui sont nées... *major allemand*... Voilà qui va encore vous surprendre. Ces dames ont le teint fort animé, elles portent la tête haute et les coudes en arrière; elles ont toujours l'air de marcher au pas; du reste, rien de particulier dans leur caractère, si ce n'est qu'elles vont au bal pour boire du vin de Champagne et qu'elles oublient toujours leur éventail sur le buffet.

Heureusement, et par compensation, il y a d'autres femmes qui sont nées *bergères* et qui se maintiennent bergères jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Elles chérissent les petits chapeaux coquets, capricieusement posés sur l'oreille. Elles sont toujours, et dès l'aurore, pavoisées de légers rubans, couronnées de fleurs, pomponnées de bouffettes et de rosettes. Dans l'âge le plus avancé, elles conservent une candeur enchanteresse, leur regard exprime un étonnement enfantin ;

elles ne croient pas au mal, elles ignorent tout, elles n'ont jamais rien vu. D'une voix douce et flûtée, elles s'écrient à chaque instant :

— Quoi! vraiment, je ne le savais pas... je n'en ai jamais entendu parler... est-ce que c'est possible ?...

Et cela à propos des événements les plus connus, des personnages les plus célèbres, des malices les plus vulgaires. Ces antiques Parisiennes ont toujours l'air d'arriver de leur village. Aussi leur ombrelle mignonne et rosée a un faux air de houlette très-pastoral, et leur chien, qui n'aboie jamais, a des prétentions d'agneau très-prononcées.

Nous ne parlerons point des marquises nées *soubrettes*, si piquantes et si aimables par le mélange de leurs grands airs et de leur gentillesse; — nous ne parlerons point non plus des femmes de chambre nées *princesses*, qui persistent à garder leur rang malgré vous, et qui veulent bien vous faire la grâce de vous habiller, à condition que vous les traiterez en souveraines : servantes orgueilleuses et imposantes à qui l'on n'ose rien ordonner ; — nous parlerons encore

moins de ces pauvres filles du peuple nées fatalement *petites-maîtresses*, et qui sacrifient leur honnêteté à leurs instincts d'élégance ; — nous ne parlerons pas des Parisiennes nées provinciales et des provinciales nées Parisiennes ; nous terminerons en disant qu'il y a des actrices nées *grandes dames*, qui savent se faire une dignité de leur talent, qui savent dès le premier jour se placer sur un piédestal d'où elles ne descendent jamais ; leurs manières calmes et simples sont remplies de grandeur et de distinction ; elles ne visent point à l'effet, mais elles ne sont ni embarrassées ni flattées de l'effet qu'elles ont produit. Elles ne se sentent à leur aise qu'avec des gens supérieurs : c'est pourquoi leur loge d'actrice au théâtre est un salon de bonne compagnie.

Quant aux hommes, comme ils sont plus libres, ils peuvent écouter leur vocation ; cependant il est des professions perdues dans l'oubli des âges que l'on ne saurait embrasser, et qui se trahissent encore dans les caractères modernes. Il y a, par exemple, des hommes nés *moines*, qui sont chauves à vingt-cinq ans, qui passent leurs

jours à compulser de vieux livres et qui transforment en cellule tout appartement de garçon.

Il y a encore des hommes nés *troubadours*, qui ont toute la grâce des anciens trouvères, qui sont dévoués au culte des femmes, qui se sacrifient pour elles, qui les chantent et qui les aiment, et dont le monde se moque précisément à cause de cela, et puis aussi parce qu'ils nouent leur cravate un peu trop en écharpe.

Il y a des hommes nés *chevaliers*, qui rêvent les grandes entreprises, qui recherchent les nobles dangers, qui s'attaquent aux pouvoirs indignes. Cette canne élégamment sculptée qu'ils tiennent à la main est une ancienne lance.

Il y a enfin des hommes nés *bouffons*, non point bouffons de théâtre, mais bouffons dans l'acception historique du mot. Leur profession est d'amuser et de distraire; leur droit est quelquefois d'avertir et d'éclairer. Ils aiment le clinquant et les grelots; on leur pardonne ces enfantillages. On leur passe tout, parce qu'ils font rire et qu'on ne les prend jamais au sérieux; ce sont des nains qu'on laisse grandir, parce qu'ils sont des nains; ce sont des fous à qui l'on accorde le

privilége de dire des vérités sages et dures, parce qu'ils sont des fous ; dans leur malicieuse gaîté, ils jouent avec le sceptre et vont se percher sur le dossier du trône, comme le fait un singe favori, car à ces familiers sans conséquence tout est permis : l'importunité, l'insolence et même le courage et l'esprit. C'étaient jadis les rois qui avaient des bouffons, aujourd'hui ce sont les peuples.

Mais ce qu'il y a surtout dans le monde, et nous avons plaisir à le répéter, ce sont des grand seigneurs nés *grands seigneurs,* et des duchesses nées *duchesses,* et rien n'est plus consolant à voir et plus charmant à admirer que ce bel accord d'une grande distinction personnelle et d'un haut rang, que l'harmonie de cette double dignité, noblesse de nature et noblesse de condition.

LES

SALONS DE PARIS

Il n'y a plus de salons, dit-on : et alors on cite ce qu'était autrefois le salon de madame de Staël, ce qu'ont été depuis ceux de madame la duchesse de Duras, de madame de Montcalm, de madame la duchesse de Broglie, et l'on ajoute avec des airs d'élégie :

— Aujourd'hui, il n'y en a plus un seul !

Voulez-vous savoir pourquoi il n'y en a plus un seul? C'est qu'il y en a vingt; l'influence

s'est éparpillée, mais elle n'en est pas moins réelle, et c'est parce que l'on cause un peu partout que vous prétendez que l'on ne cause plus nulle part.

— Vous osez dire qu'il y a vingt salons influents à Paris où l'on sache causer? Nommez-les; je vous en défie.

— Les voilà; je cite au hasard: le salon de madame Récamier, celui de madame de Lamartine, de madame Victor Hugo...

— Ah! mais ceux-là sont célèbres...

— Ce n'est pas une raison pour les oublier.

— D'ailleurs, cela n'en fait encore que trois.

— Je continue: le salon de madame de Boigne, de madame de Castellane.

— Ceux-là sont des salons politiques...

— Eh bien, ce n'est pas non plus une raison pour qu'ils soient sans influence... Je poursuis: 6° le salon de madame de Courbonne.

— Celui-là est un salon diplomatique.

— Eh! ce n'est pas non plus une raison pour qu'il soit sans importance; 7° le salon de madame...

— Vous commencez à chercher les noms, qui deviennent rares.

— Au contraire, je n'ai que l'embarras du choix. Voici cinq salons que je voudrais pouvoir vous nommer chacun le premier : le salon de madame la duchesse de Maillé, de madame de Chastenay, de madame la duchesse de Liancourt, de madame la duchesse de Rauzan, de madame la vicomtesse de Noailles, et puis dix autres que les gens d'esprit connaissent bien aussi ; le salon de madame d'Aguesseau, celui de sa nièce, madame de La Grange ; le salon de madame Philippe de Ségur, de sa sœur, madame Alex. de Girardin; le salon de madame de Podenas, de madame d'Osmond, de madame de Nansouty, de madame de Rémusat, de madame de Virieux, de madame la comtesse Merlin, et enfin le salon de madame Dosne, qui était déjà le rendez-vous de nos artistes célèbres et des hommes éminents du parti libéral avant d'être l'asile ou l'arsenal peut-être de nos hommes politiques mécontents et désenchantés. Et remarquez bien que je ne cite point le salon des bas-bleus accusés de littérature, que je ne parle

pas des salons étrangers, et que je ne compte ni celui de madame la princesse de Lieven, ni celui de madame la princesse Belgiojoso, de madame Svetschine, que j'oublie aussi volontairement les salons *étranges*, où la conversation, très-accentuée, n'en est pas moins, c'est-à-dire n'en est que plus amusante... Certes, quand je dis : Il y en a vingt, je n'exagère pas.

Et comment la conversation ne serait-elle pas facile et agréable avec tant de sujets divers pour exercer un même esprit, avec tant d'esprits différents pour traiter un même sujet?

— Mais, s'écrient les causeurs d'autrefois, les clubs ont tué la conversation!

Les clubs!... au contraire, ils l'ont sauvée : elle revit depuis leur fondation. Ce qui l'avait *tuée*, c'était l'abondance des relations insignifiantes. L'habitude que l'on a prise depuis quelques années de prier trois cents personnes pour la moindre fête, a multiplié les relations à tel point que, dans nos salons, les indifférents avaient chassé les amis. Les causeries intimes étaient sans cesse interrompues par des visites d'apparat. La vie parisienne se compose de six



mois au plus ; or, trois cents personnes qui veulent être polies deux fois en six mois et qui viennent vous remercier successivement d'un bal et d'un concert, cela fait en moyenne deux ennuyeux par soirée. Il y avait là de quoi disperser tous vos habitués amusants ; car il suffit de l'apparition d'un visage inconnu pour glacer à l'instant même la conversation la plus animée. Et puis, il faut le dire aussi, il y a dans le monde des personnes qui sont douées de cette fatale propriété, d'arrêter subitement la circulation des idées, comme le poison arrête la circulation du sang ; les uns possèdent cette propriété de nature, continuellement et sans alternatives ; d'autres ne la possèdent que par circonstance ; une contrariété mal dissimulée, une préoccupation trop puissante les fait passer à l'état de poison malgré eux ; et les voilà par accident jetant la froideur et le trouble dans un salon où la veille ils avaient jeté la vie et la gaîté. Eh bien, tous ces esprits pesants, ces oisifs d'idées qui encombraient la conversation, les clubs les ont absorbés ; ils ont donné asile aux ennuyeux de tout le monde, aux ennuyeux et aux ennuyés ! Ce sont

des temples hospitaliers ouverts aux infirmes, aux affligés de toutes les sociétés dont ils attristaient la vue : les clubs sont les hospices des importuns, ils accueillent tous ceux qu'on repousse, ils appellent tous ceux qu'on fuit :

Les maris de mauvaise humeur ;

Les joueurs de mauvaise compagnie ;

Les pères ronfleurs ;

Les oncles *rumineurs* ;

Les tuteurs sermonneurs ;

Les gens qui n'entendent pas bien ;

Ceux qui parlent mal ;

Ceux qui ne comprennent rien ;

Les ultra-étrangers dont l'élocution est par trop laborieuse ; on peut causer très-agréablement avec un Allemand qui vous dit : *Ponchour* ; mais avec un entêté qui, après trois ans d'habitude parisienne, persiste à vous dire : *Pinchir*, il est impossible de jamais s'entendre. Vite un club pour ces étrangers-là...

Tous les hommes qui ont un mécompte à dissimuler.

Ceux qui ont appris le matin une mauvaise nouvelle ;

Ceux qui ont fait dans la journée une fâcheuse découverte;

Ceux qui viennent de rencontrer un créancier;

Ceux qui viennent de manquer une héritière;

Ceux qui commencent à soupçonner un tiers dans leurs amours;

Ceux qui pressentent un invalide dans leurs écuries;

Les gens qui ont trop bien dîné la veille;

Ceux qui ont mal dormi cette nuit;

Les rhumes naissants;

Les névralgies obstinées;

Enfin tous les ennuis, toutes les souffrances, les humiliations, les inquiétudes, les infirmités qui rendent maussades ceux-là quelquefois, ceux-ci toujours; ces petites misères de la vie mondaine vont se réfugier dans cet asile indulgent; leurs plaintes étouffées se perdent dans un concert de propos insignifiants. On oublie assez vite ses chagrins auprès de gens qui les ignorent et qui n'y prendraient aucune part s'ils venaient à les connaître. Autrefois cette mauvaise humeur

s'exhalait en famille, et l'on doublait ses ennuis en les faisant partager; on les prolongeait aussi, malgré soi; quand on voyait une femme, une sœur, une mère, s'inquiéter de vos tourments, on leur trouvait plus d'importance; on n'osait pas s'en distraire tout de suite, de peur de paraître léger; maintenant, quand on est maussade, malade, insupportable, on va au club...

Vivent les clubs!

Les clubs ne sont pas seulement l'asile des hommes mal disposés, ils servent aussi de repaire aux jeunes gens mal élevés. Les hommes très-faibles ont ce que nous appellerons le préjugé de la grossièreté; c'est un préjugé qu'il faut sinon respecter, du moins subir avec intelligence.

Tous les hommes imaginent que la brutalité, c'est la force, et ils regardent comme un devoir de jurer plusieurs fois dans la journée, pour se prouver à eux-mêmes leur énergie. Le juron est le rugissement de ces gentils perroquets qui s'intitulent *lions*.

Avouez alors qu'il est bon que ces êtres volontairement féroces aient un antre bien clos et

bien chauffé, où ils puissent, à toute heure du jour, aller rugir, rugir comme Vert-Vert, avec confiance et sans contrainte. Ils sortent de là plus calmes; ils ont fait preuve d'énergie; ils savent qu'ils peuvent être violents et grossiers quand ils veulent : ils pourront donc se permettre d'être doux et polis quand on voudra.

— Mais, dites-vous, ils ne sortent jamais de leurs maudits clubs.

Tant mieux! Nous avons quelquefois entendu certains coryphées d'un certain club causer entre eux, et nous persistons à déclarer que l'institution des clubs ne saurait faire aucun tort, dans nos salons, à l'art de la conversation.

Les hommes d'esprit savent tirer des clubs de grands avantages; ils y vont passer quelques heures, recueillir les nouvelles du jour, se mettre au courant; et puis, ce bienheureux asile leur sert à tout cacher; il leur tient une réponse toujours prête, un mensonge toujours *attelé*.

— Où allez-vous?

— Au club.

— D'où venez-vous?

— Du club.

— Qu'est-ce que vous avez fait hier au soir?

— Je suis resté au club.

— Où dînerez-vous demain?

— Je dînerai au club...

Ainsi, ces clubs dont on médit tant, absorbent les ennuyeux, enchaînent les ennuyés et affranchissent les gens aimables!... Et vous vous plaignez des clubs, mesdames! Allons, vous n'êtes pas de bonne foi. Nous ne nous en plaignons pas, nous autres, ils ont pris au monde ce que le monde leur avait donné, et rien de plus.

Le destin de la conversation dépend de trois choses : de la qualité des causeurs, de l'harmonie des esprits et de l'arrangement matériel du salon. Par l'arrangement matériel, nous entendons le dérangement complet de tous les meubles. Une conversation amusante ne peut jamais naître dans un salon où les meubles sont rangés symétriquement. Comment donc faisaient nos pères pour avoir de l'esprit autour de cette ennuyeuse table de marbre couverte d'un respectable cabaret de porcelaine qui ornait seul le grand salon de nos mères? — Nos peres, ils n'a-

vaient pas d'esprit chez eux, dans les grands salons de leurs grands hôtels ; ils n'en avaient que dans les petits salons de leurs petites maisons, où ils allaient s'amuser, dire mille folies, et casser des assiettes en haine de ces maudites porcelaines qu'il leur fallait tant respecter et qui leur ôtaient tout leur esprit. Il y a encore des salons meublés à l'ancienne mode et où l'on s'ennuie avec une très-grande dignité. L'ordre symétrique des siéges fait que les femmes y sont assises ensemble ; les hommes, n'osant déplacer les chaises collées au mur, restent debout et discutent entre eux ; ils ne font point partie de la société, car on discute debout, mais on ne cause qu'assis. On croirait que cette séparation vient de ce que ces hommes et ces femmes ne se connaissent pas ; de ce que les uns sont trop sérieux, les autres trop frivoles, ou bien de ce qu'ils n'ont rien à se dire... Pas du tout, cela vient de ce que les fauteuils et les chaises sont mal rangés, ou plutôt de ce qu'ils sont trop bien rangés.

La disposition d'un salon est comme celle d'un jardin anglais, ce désordre apparent n'est pas

un effet du hasard, c'est au contraire le suprême de l'art, c'est le résultat des combinaisons les plus heureuses : il y a des massifs de chaises et de canapés comme il y a des massifs d'arbres et d'arbustes ; ne faites point de votre salon un parterre, mais un jardin anglais. Dans les salons symétriquement disposés, les premières heures de la soirée sont mortellement ennuyeuses ; tant que les meubles sont en ordre, les conversations sont languissantes et froides ; ce n'est que vers la fin de la soirée, lorsque la symétrie se trouve rompue, lorsque le mobilier a malgré lui cédé aux nécessités, aux intérêts de la société, que les causeries s'établissent et que l'on commence à s'amuser. Et au moment où l'on commence à s'amuser, on s'en va.

Savez-vous alors ce qu'il faut faire ? il faut étudier le désordre de votre salon. Ce désordre intelligent doit être pour vous un enseignement : regardez tous ces siéges encore placés de la manière qui a été la plus commode pour la conversation ; il semble même qu'ils soient restés là pour causer entre eux. Prenez garde, ne les déplacez pas, respectez leur disposition ingénieuse,

et que le désordre de ce soir devienne votre arrangement de tous les jours. Croyez-nous, et la prochaine fois que vous aurez du monde chez vous, vous verrez qu'on s'y amusera trois heures plus tôt. C'est quelque chose, mais cela ne suffit pas. Les bons causeurs ont horreur de l'oisiveté. Les hommes d'esprit ne savent rien dire en tenant leur chapeau à la main d'un air cérémonieux; ils ne savent pas manier ce chapeau en parlant, ce que les gens naïfs savent si bien faire; ils ne savent pas le tourner et le retourner avec un aimable embarras, comme les paysans, ni le brosser avec un zèle éperdu, comme les écoliers; il leur faut des objets de prix pour leur servir de contenance, des flacons anglais, des cassolettes turques, des bonbonnières de Saxe, des chaînes d'or, des dés d'or, des ciseaux d'or... Oh! voilà ce qu'ils préfèrent à toute chose, des ciseaux, un canif, un couteau!... Avec ces armes ils sont bien dangereux, ils ont tout leur esprit. L'homme d'État le plus occupé, le politique le plus affairé passera chez vous de longues heures à causer, à rire, à deviser de la manière la plus charmante, si vous avez eu l'adresse de placer

sur une table, auprès de lui, un couteau, un canif ou une paire de ciseaux ; rien ne l'inspire autant.

Aphorisme sous forme de calembour : plus on sème de niaiseries dans un salon, moins il s'en glisse dans la conversation.

Il y a encore une chose qu'il ne faut pas oublier pour obtenir une conversation intéressante, c'est de ne pas du tout s'en occuper. Qu'ils sont ennuyeux, les gens qui se trouvent à eux-mêmes une conversation brillante, et qui font valoir leur propre conversation ; qui se disent tout bas : « Je cause !... » qui viennent causer et qui regardent avec fureur ceux qui les interrompent, et semblent leur dire : « Fi ! vous ne savez pas causer. » Toute préméditation empêche la conversation d'être agréable. On va se voir ; on parle de la pluie et du beau temps ; chacun dit sans prétention ce qui lui passe par la tête ; les uns sont graves, les autres sont extravagants ; ceux-là sont vieux, ceux-ci sont jeunes ; quelques-uns sont profonds, plusieurs sont naïfs ; madame fait une question maligne, monsieur fait une réponse mordante ; un enthousiaste

fait un récit chaleureux, un frondeur fait une critique sévère; un commérage interrompt la discussion, une épigramme la réveille, un éloge passionné la renflamme... une folle plaisanterie la termine et met tout le monde d'accord. L'heure passe, on se sépare; chacun est content, chacun a jeté son mot, un mot heureux qu'il ne se croyait pas destiné à dire. Les idées ont circulé; on a appris une anecdote qu'on ignorait, une particularité intéressante; on rit encore de la bouffonne idée d'un tel, de la naïveté charmante de cette jeune femme, de l'entêtement spirituel de ce vieux savant, et il se trouve que, sans préméditation et sans projet de causerie, on a causé.

Nous n'aimons pas non plus ces maîtresses de maison doublement officieuses qui font, le matin, le menu de leur conversation comme le menu de leur dîner. Madame Campan avait là-dessus un système qu'elle enseignait à ses élèves et qui nous a toujours paru peu divertissant; elle prétendait qu'il fallait régler la conversation d'un dîner sur le nombre des convives. Si l'on est douze à table, il faut parler voyages,

littérature; si l'on est huit, il faut parler beaux-arts, sciences, inventions nouvelles ; si l'on est six, on peut parler politique et philosophie ; si l'on est quatre, on ose parler de choses sentimentales, des rêves du cœur, d'aventures romanesques.

Et si l'on est deux ?

Chacun parle de soi ; le tête-à-tête appartient à l'égoïsme.

Cet étrange système de madame Campan nous a été révélé par madame la duchesse de Saint-Leu, son illustre élève ; elle-même nous a fait l'honneur de nous l'expliquer, et bien souvent nous en avons ri ensemble. Lorsqu'il survenait quelques hôtes inattendus au château d'Aremberg :

— Tous mes plans sont dérangés, disait-elle, je comptais parler philosophie, voilà maintenant qu'il va falloir parler littérature et voyages...

Cela voulait dire : « Nous serons dix à table. »

Hélas ! aujourd'hui cette plaisanterie douce et fine n'est plus qu'un triste souvenir.

Tous ces préparatifs sont heureusement fort inutiles pour les gens qui savent causer ; ils ont

une si grande confiance dans leur intelligence, qu'ils n'ont jamais besoin de l'*entraîner* par des exercices préalables. Voilà pourquoi nous aimons tant les gens supérieurs ; c'est que, comme ils ont beaucoup d'esprit, ils ne sont jamais obligés d'en faire.

LE

PLUS AFFREUX JOUR DE L'ANNÉE

L'air s'obscurcit, un nuage trouble nos yeux; des coups redoublés se sont fait entendre depuis ce matin, et maintenant un tonnerre sourd, intérieur, domestique, gronde en notre demeure; une lave fétide l'envahit de tous côtés et répand sous nos pas ses flots jaunâtres, le désert nous environne; des hommes grossiers, à demi vêtus, emportent comme un poids indifférent nos trésors les plus précieux; nos plus chers souvenirs

sont entassés dans un coin sans égard et sans aspect. Les siéges renversés nous refusent le repos. La table du banquet se pare d'ornements inaccoutumés. La harpe révoltée se cache sous sa tunique verte et gémit des outrages qu'elle reçoit ; et la couche dorée, tout à coup voyageuse, s'étonne des nouveaux pays qu'on lui fait parcourir ; elle se voile à son tour, et ses chastes craintes font trembler ses rideaux légers !...

C'est qu'il est venu le plus affreux jour de l'année, jour d'angoisses, que nul n'évite, jour que nous avions en vain retardé ! nous avions eu tant de peine à croire au printemps, que nous doutions encore de l'été ; mais enfin l'été est venu : nous l'appelions de tous nos vœux, il faut nous réjouir, il faut savoir subir avec courage les inconvénients de la saison du soleil, et passer avec résignation ce jour fatal où l'on vient *enlever* vos tapis,

Heureux celui qui peut courir ce jour-là, qui peut aller à la campagne, qui peut aller déjeûner chez un ami et y rester jusqu'au soir ! mais misérable, trois fois misérable, celui qu'un devoir

impérieux condamne à rester chez lui pendant ces affreux moments ! Pas une pièce de son appartement n'est habitable ; dans cette chambre pas un meuble, dans cette autre tous les meubles ! Les chaises sont sur les tables, les coussins le canapé sont sur les chaises, les armoires sont *condamnées* par tout ce qu'on a posé devant elles. Le malheureux demande son déjeuner. « Ah ! monsieur ! les verres et les couteaux qui sont dans l'armoire ! » L'infortuné déjeune sans couteau. On lui offre à boire dans un verre de cuisine, il se soumet à son sort : on déjeune toujours mal le jour où l'on vient *enlever* les tapis. Quelqu'un lui remet une petite note de soixante francs, ce n'est rien : il ne veut pas faire revenir le marchand pour si peu de chose ; il se dirige vers son secrétaire pour prendre de l'argent ; par habitude il entre dans sa chambre à coucher et va droit à la place où ce meuble se trouve ordinairement ; il ne voit rien. Reconnaissant son étourderie, il veut entrer dans le salon ; le salon est vide, des hommes nommés frotteurs sont occupés à le *mettre en couleur*. Bon ! il retourne sur ses pas, et par de secrets détours il parvient

jusque dans la salle à manger; là il cherche son secrétaire, il l'aperçoit dans le fond de la chambre derrière le piano; il dérange deux montagnes de chaises, il repousse un grand canapé, il manœuvre avec beaucoup d'adresse. Enfin il arrive au but sans malheur; il met la clef dans la serrure, le secrétaire s'ouvre; mais au lieu de s'abattre comme un pont-levis, la tablette s'entr'ouvre comme le calice d'une fleur; le piano la retient, tous les efforts sont inutiles. Devant le piano il y a des fauteuils et un énorme divan; l'infortuné, après avoir plongé dans l'étroite ouverture une main impuissante, se voit contraint de congédier son créancier sans pouvoir le payer. On n'a jamais d'argent le jour où l'on vient *enlever* vos tapis.

Ce n'est pas tout: l'infortuné reçoit un billet ravissant, un billet d'amour, ou, ce qui est bien pis, de coquetterie, car il n'est point de malentendu dans le véritable amour, un délicieux billet, recélant une invitation à dîner. Vite il veut y répondre; les mots les plus gracieux viennent à sa pensée, il trouve en sa joie vingt manières charmantes de dire oui, car c'est un oui pas-

sionné qui sera sa réponse. Il s'élance vers la première table qu'il aperçoit. C'est une table de jeu ; il regarde inquiet si parmi tant de meubles il ne trouvera pas son grand bureau, le bureau est invisible; il sonne, il appelle.

« François, où donc est mon bureau?

— Il est là, Monsieur.

— Là! je ne le vois pas; ah! c'est qu'il est derrière l'armoire. »

En effet, le bureau est complétement masqué par une immense armoire de Boule, trop belle, trop précieuse pour que l'on songe à la déplacer. D'ailleurs il y a une commode devant elle.

« Donnez-moi mon écritoire, au moins.

— Monsieur, c'est que je suis en train de nettoyer l'encrier, parce qu'il y avait dedans beaucoup de poussière. Monsieur sait qu'on attend la réponse. »

O patience! l'infortuné se décide à répondre verbalement:

« Dites que j'aurai cet honneur... que je demande mille pardons à madame de R... de ne pas lui répondre, mais qu'on vient d'ôter

mes tapis et que je n'ai pas de table pour écrire. »

François n'a pas compris le commencement de la phrase : « J'aurai cet honneur ; » il traduit ceci vaguement : « Monsieur demande mille pardons à madame, s'il n'a pas l'honneur de lui répondre ; c'est que nous venons d'ôter les tapis. »

Il ajoute de lui même :

« Ah ! quelle poussière ! voilà trois ans que je suis chez Monsieur, je n'ai jamais vu tant de poussière. »

L'autre domestique répond :

« Il faudra frotter longtemps ; ce parquet-là ne sera pas luisant avant quinze jours. »

Puis, il s'éloigne et retourne chez sa maîtresse.

« Eh bien ? » dit madame de R... avec empressement.

« M.*** présente ses excuses à madame, il ne pourra avoir cet honneur, parce qu'on ôte chez lui les tapis. »

Madame de R... ne revient pas de sa surprise. « Comment, pense-t-elle, il ne peut dîner

chez moi, parce qu'on ôte ses tapis? » Elle rappelle son domestique :

« Est-ce à lui-même que vous avez parlé ?

— Non, madame, c'est à son valet de chambre, qui m'a dit que Monsieur était bien contrarié, qu'il ne pourrait avoir l'honneur d'écrire à Madame, parce qu'on ôtait ses tapis.

— Ah ! c'est cela, pense madame de R..., il ne peut pas écrire et il ne veut pas venir. Je l'aurais parié. Mesdames de B... et de M... devaient l'engager à aller avec elles ce soir aux Champs-Élysées, il nous sacrifie. »

Et la jeune femme est pâle de dépit; elle change subitement tous les projets de sa journée. Elle avait arrangé un dîner sans façon, chez elle, avec un jeune ménage de ses amis : après dîner, on devait aller se promener à Tivoli; au lieu de cela, elle se décide violemment à aller passer la journée chez sa sœur, à la campagne; ses ordres sont promptement donnés. Elle écrit au jeune ménage : « J'irai vous chercher à cinq heures; c'est à Suresnes que nous allons dîner. Nous emmènerons votre jolie petite Isaure; elle jouera avec les enfants de ma sœur. » Madame

de R... est adroite ; elle sait que le jeune ménage lui pardonnera ses caprices, s'ils tournent au profit des plaisirs de leur enfant.

A six heures, elle part, emmenant le jeune ménage et la petite Isaure, mais à six heures aussi, le calme est rentré dans la demeure de l'infortuné. Les meubles sont revenus à leur place, le secrétaire est ouvert ; on pourrait solder maintenant beaucoup de petites notes. Le bureau est revenu près de la fenêtre ; on pourrait répondre maintenant à un grand nombre de billets doux. Le jeune homme fait sa toilette et se réjouit de cette longue soirée passée auprès de la femme à laquelle il cherche le plus à plaire ; il s'habille avec beaucoup plus de prétention. Il a des bas de soie blancs, d'une finesse aristocratique ; le vernis de ses souliers ne trahit en rien les tribulations de la journée ; sa tournure est charmante : il est content de lui. Il se sent séduisant. Il part avec assurance ; son léger tilbury l'emporte vers le bel hôtel de madame de R... Il hâte le pas de son coursier, il craint d'être en retard. Il arrive, il descend de voiture à la porte ; il donne ses ordres au groom adolescent, et pen-

dant que le cheval s'éloigne, lui traverse la cour, et sans écouter le portier qui lui parle, il s'élance dans l'escalier, il monte; le maître-d'hôtel paraît, vêtu d'un habit bleu; il tient une petite canne à la main; il a son chapeau sur sa tête. Ceci n'est pas une tenue de bon dîner.

« Madame de R...! » dit le jeune homme d'une voix troublée.

Le maître-d'hôtel ôte poliment son chapeau et répond :

« Madame est allée DINER à la campagne. »

L'infortuné reste d'abord étourdi du coup, puis il se précipite dans la cour pour rejoindre son tilbury; mais le cheval est vif, et il y a cinq minutes qu'il est reparti. O détresse; le malheureux se voit forcé de s'en aller à pied demander sa nourriture chez un restaurateur vulgaire. Il a bien vite compris la vérité; il sait que ce n'est pas lui qu'on traite légèrement, et qu'un malentendu seul a pu changer ainsi les projets de madame de R...; il devine ce que les deux innocents domestiques ont fait de sa réponse; il ne devine pas précisément ce qu'ils ont dit, mais il est bien certain qu'ils n'ont pas répété ses paro-

les. Alors il pense au billet auquel il aurait dû répondre, à l'obstacle qui l'a empêché d'écrire, et la voix de l'expérience le poursuit encore de son refrain mélancolique : Il n'est point de coquetterie heureuse le jour où l'on vient d'enlever vos tapis.

Eh bien ! c'est absolument là notre histoire, excepté que notre situation n'a aucun rapport avec celle-là. Ne vous révoltez pas de cette phrase ; permettez-nous de l'expliquer : la différence est que nous n'avons pas de billet charmant à répondre : la ressemblance est que l'on vient aussi d'ôter nos tapis. Ceux qui nous surprennent dans ce désordre, au lieu de nous plaindre, s'écrient : « Eh ! que vous êtes en retard, mes tapis sont déjà ôtés depuis un mois. Je vous laisse. » Et ils ferment la porte en nous envoyant toute la poussière que nous espérions éviter, enfermé dans la plus petite chambre de la maison ; et la poussière vient sécher l'encre sous notre plume, à mesure que nous écrivons.

Cela nous rappelle ce que nous racontait un jour M. Italieski, vieillard plein de jeunesse et d'esprit, ministre de Russie auprès de la cour du



Saint-Père : « J'étais à Naples, disait-il, lors de la fameuse éruption du Vésuve ; la pluie de feu tombait si abondamment, que, dans mon cabinet, la cendre venait sécher les mots à mesure que je les formais, et qu'il me fallait toutes les cinq minutes secouer le papier sur lequel j'écrivais afin de pouvoir continuer mes dépêches. » Heureux ambassadeur, tu avais du moins pour ennemi de tes pensées la cendre du Vésuve, et nous n'avons que la poussière des boulevards !

FIN

TABLE

Bourloton. — Imprimeries réunies, B



Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

— COLLECTION MICHEL LÉVY A 1 FRANC LE VOLUME —

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Une Aventure d'amour	1
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
Les Blancs et les Bleus	3
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Rhino	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais	1
Les Compagnons de Jéhu	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'Innocent	2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux	2
— La Fille du marquis	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux reines	2
Dieu dispose	2
Le Drame de 93	3
Les Drames de la mer	1
Les Drames galants — La marquise d'Escoman	2
Emma Lyonna	5
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Filles, Lorettes et Courtisanes	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Les Garibaldiens	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil-Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César	2
— Henri IV Louis XIII, Richelieu	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Homme aux contes	1
Les Hommes de fer	1
L'Horoscope	1
L'Ile de feu	2
Impressions de voyage: En Suisse	3
Une année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Arena	1
— Le Caucase	3
— Le Coricolo	2
— Le Midi de la France	2
— De Paris à Cadix	2
— Quinze jours au Sinaï	1
— En Russie	4
— Le Speronare	2
— Le Véloce	2
— La Villa Palmieri	1
Ingénue	2
Isaac Laquedem	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (Traduction)	2
Jacques Ortis	1
Jacquot sans oreilles	1
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du Père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mém. d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin. Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les mille et un fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Parisiens et Provinciaux	2
Le Pasteur d'Ashbourne	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père La Ruine	1
Le Prince des voleurs	2
La Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Propos d'art et de cuisine	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
Robin Hood le Proscrit	2
La Route de Varennes	1
Le Saltéador	1
Salvator (Suite des Mohicans de Paris)	5
La San Felice	4
Souvenirs d'Antony	1
Souvenirs d'une Favorite	4
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
La Terreur prussienne	2
Le Testament de M. Chauvelin	1
Théâtre complet	25
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt ans après	3

— rue Bergère, 20, Paris —

